

LA
BONNE NOUVELLE

annoncée aux enfants.



8 TIR. 1, 2; III, 14, 15.

HUITIÈME ANNÉE

1868

YVEY
A. ET J. RECORDON FILS

MONTBELIARD
E.-A. SCHUTTEL

LA BONNE NOUVELLE

annoncée aux enfants.

SEPTIÈME ANNÉE

Quelques paroles au sujet de la nouvelle année.

Les années passent et s'enfuient, en voici une nouvelle dont le commencement n'aura pas manqué non plus d'être accompagné de vœux de bonheur et de lettres de félicitations. Mais malgré tous ces beaux souhaits, le vrai bonheur n'en sera pas moins impossible à trouver sur cette terre, pendant l'année qui commence que pendant celles qui l'ont précédée et quant aux bonnes résolutions et aux promesses pour l'avenir, que peuvent renfermer les jolies lettres des enfants de ce monde, elles n'en demeureront pas moins inaccomplies que celles des temps passés. Jusqu'au jour du jugement de Dieu, cette pauvre terre demeurera un lieu de vanité et de péché, où par conséquent le vrai bonheur ne peut se trouver pour aucun; et c'est pour tous, grands et petits (jusqu'à ce que Dieu, par sa grâce, ait changé les cœurs) qu'il est écrit : « Il n'y en a point qui fasse le bien, pas même un seul. » — A quoi servent donc les bonnes résolutions?

Oui, mon jeune ami, tout ce que le monde peut t'offrir n'est que vanité, mensonge et tromperie ; et tout ce qui peut sortir du cœur naturel de l'homme, jeune ou adulte, n'est que péché et que folie. Si jeune et si petit que tu sois, tu es déjà un pécheur et, par toi-même, perdu. Crois-tu cela ? Mais peut-être que, comme plusieurs de tes compagnons de jeux, tu ne t'es jusqu'à présent pas beaucoup inquiété du salut de ta pauvre âme, et tu n'as pas vu l'abîme qui est ouvert à tes pieds et qui t'engloutira, si tu laisses passer le temps de la grâce.

Aucun homme ne peut te sauver. Tes parents verseraient peut-être des larmes sur toi ; mais quant à te sauver, ils n'y peuvent rien. Aucune puissance de la terre ne le peut. Il n'y a que Jésus qui puisse t'aider ; car toute puissance dans le ciel et sur la terre lui est assujettie. Et quiconque n'a pas été lavé de tous ses péchés, dans son précieux sang, sera perdu sans rémission au jour du jugement, alors que les gémissements et les cris de détresse ne s'entendront plus au milieu de la terreur sans nom qui ébranlera le ciel et la terre.

Tu le vois, mon cher enfant, la chose est très sérieuse. Grâce à la patience de Dieu, tu as déjà vu arriver et s'enfuir bien des années, mais sais-tu si tu vivras encore jusqu'au nouvel-an prochain ? Sais-tu si ta dernière heure n'a pas déjà sonné ? Celui-là seul le sait, qui a fixé le terme de la vie de l'homme. Si tu n'as pas trouvé Jésus, l'issue de la voie que tu suis sera la perdition ; et chaque pas de ta vie qui s'envole si vite te conduit à la rencontre d'une éternelle misère. Tes moments sont comptés. Encore un pas peut-être, et tu seras précipité dans le gouffre béant de l'enfer.

Arrête-toi, mon enfant ! vois, sur ton chemin, deux

bras divins s'ouvrent tout prêts à l'arracher à l'éternelle perdition ; une main se prépare à frapper à la porte de ton cœur ; un cœur bat pour toi, plein d'amour et plein du désir de te rendre éternellement heureux ; et si, par la grâce, tu as l'oreille ouverte, tu entendras la voix affectueuse de Celui qui est venu pour chercher et pour sauver ceux qui étaient perdus. Vois, c'est Lui, ce bien-aimé Jésus, qui connaît ta misère, et qui a assez de puissance et d'amour pour pouvoir te délivrer. Son sang, versé pour les pécheurs, est la seule rançon qui puisse apaiser la justice de Dieu, envers tous ceux qui croient en Lui. — C'est pourquoi, approche-toi de Lui, mon enfant. Il ne repousse aucun de ceux qui viennent à Lui, au contraire, car ses désirs se dirigent aussi vers toi, et pour prix de ses souffrances et de sa mort, il voudrait bien aussi te sauver de l'enfer et te conduire dans les demeures de son Père. Et il n'exige rien pour cela ; Il te donne, par pure grâce, tout ce qu'Il t'a acquis en mourant sur la croix, et cela aussitôt que tu croiras en Lui et que tu ne repousseras pas sa délivrance.

Quel amour, quelle grâce ! Qu'elle fut douloureuse sa vie, et que la coupe de sa mort fut amère ! Et maintenant encore, quelle peine Il se donne pour toucher, par son amour, les cœurs durs et éloignés de Lui, des pécheurs ! Oui, mon enfant, Il frappe aussi maintenant à la porte de ton cœur. Si tu le renvoies, c'est en vain que tu frapperas plus tard à la porte du ciel, tu n'entendras alors que cette terrible parole : — Retire-toi de moi, je ne te connais pas ! — Reçois-Le donc, et puisse un nouveau jour et une nouvelle année luire dans ton cœur ! Le Seigneur écrira ton nouveau nom

dans le Livre de vie; et au matin de cette nouvelle année pour toi, les anges se réjouiront et leur joie aura un écho dans ton âme sauvée.

Aujourd'hui encore, mon enfant, le Seigneur t'invite à goûter le vrai bonheur, et à entrer dans une année nouvelle et bénie; hâte-toi et sauve ton âme, car demain, peut-être, hélas! — il serait trop tard!

Le siège de Samarie.

Le roi de Syrie ne fut pas longtemps touché de la générosité d'Elisée qui avait épargné et renvoyé en paix les troupes qu'il avait amenées au milieu de Samarie. Peu de temps après, ce roi, Benhadad, vint avec une grande armée assiéger Samarie, la capitale du royaume d'Israël. Et il y eut une grande famine dans Samarie; car voilà, ils l'assiégèrent si longtemps que la tête d'un âne (animal impur ou dont il était défendu de manger) se vendait quatre-vingts pièces d'argent (plus de 100 fr.); ce qui montre que les malheureux habitants de cette ville coupable étaient réduits aux dernières extrémités de la disette, devant même recourir, pour apaiser leur faim, à manger les choses les plus dégoûtantes, telles que la fiente de pigeon qui se vendait aussi très cher.

Le roi d'Israël, Joram, fils de l'impie Achab, n'était pas allé aussi loin que son père ou que son frère défunt Achazia dans la voie de l'impiété et de la révolte contre Dieu: cependant il ne s'était point détourné du culte des veaux, établi par Jéroboam. Il nous apparaît



comme un homme à propre justice, se confiant en des formes extérieures et en des pratiques de dévotion, mais sans piété réelle et du cœur. Un jugement avait été prononcé de la part de Jéhovah, sur Achab et sur sa maison ; mais par un effet du long support de Dieu, l'exécution en avait été ajournée. Maintenant Joram en voyait les débuts dans les souffrances de son peuple.

Joram lui-même en est effrayé, surtout en apprenant que, comme cela avait été prédit (Lévit. XXVI, 29 ; Deuté. XXVIII, 53-57), des femmes, des mères, dans l'horreur de la faim, en étaient venues à manger ou à vouloir manger leurs propres enfants. Ce terrible jugement s'accomplit encore plus tard lors du siège de Jérusalem par Nébucadnetsar (Lament. II, 20 ; IV, 10), tout comme lors du siège de la même ville par Titus. — C'est que les menaces de Dieu ne sont pas de vaines menaces : tout ce qu'il a déclaré doit s'accomplir. Or Il a déclaré que les conséquences du péché, de l'impénitence et de l'incrédulité ne sont rien moins qu'une perte éternelle. Soyez donc sûr, cher enfant, qu'il en sera positivement ainsi et, pendant qu'il en est temps, qu'il vous soit donné de fuir arriére de la colère à venir, en vous réfugiant, par la foi en Jésus-Christ, dans les bras du Dieu de grâce et d'amour.

En apprenant l'épouvantable fait dont nous venons de parler, Joram, plus irrité que véritablement affligé, déchira ses vêtements, et chacun put voir qu'il avait un sac (symbole du deuil et de la tristesse) sur sa chair intérieurement. Ainsi l'orgueil pharisaïque et la propre justice peuvent prendre les dehors de l'humiliation et s'imposer des austérités, en s'imaginant que ces actes doivent les recommander à la faveur de Dieu. C'était bien le cas du roi d'Israël. Il n'était pas un audacieux blasphémateur, il savait employer le nom de l'Éternel ; il n'était pas indifférent aux souffrances de son peuple et, par son sac sur la peau, il espérait obtenir du Seigneur qu'il y mît un terme ; il pensait qu'en agissant ainsi, il ferait de l'Éternel son débiteur : mais quand il voit que le mal est venu à cette extrémité,

que tout ce qu'il a cru devoir faire ne lui sert de rien, il s'abandonne au désespoir et se montre l'ennemi déclaré de Dieu que, naguère, il prétendait invoquer et servir. Or, comme Dieu est hors de sa portée, il est un homme qu'il sait être identifié avec le nom et la cause de Dieu; c'est sur lui — le prophète Elisée — qu'il veut décharger la colère dont son cœur est enflammé contre Jéhovah. Il ose dire : « Ainsi Dieu me fasse et ainsi il y ajoute, si la tête d'Elisée, fils de Saphat, reste sur lui aujourd'hui ! » A Samarie et même en Israël, le prophète était l'homme qui, dans ce temps, était le plus près de Dieu, celui qui était le plus exempt des péchés, cause du jugement et du malheur du peuple, et c'est sur lui que le roi veut se venger.

Elisée, assis dans sa maison, informe les anciens qui l'entourent, de l'approche du messenger du roi, qui vient pour le tuer; il leur parle du bruit des pieds de son maître qui le suit immédiatement. Comme le prophète parlait encore, le roi arrive et dévoile le secret de ce changement soudain. Il dit : « Voici, ce mal vient de l'Éternel; pourquoi m'attendrais-je encore à l'Éternel ? » Au lieu de s'humilier dans son cœur en reconnaissant qu'il avait mérité tout cela, il accuse ouvertement Dieu de tout ce qui lui arrive. Ainsi le dévot devient un meurtrier, et sa haine contre Dieu, il veut l'assouvir sur le prophète de Dieu.

Mais il est question, dans l'Écriture, d'un plus affreux degré de la méchanceté humaine. Le roi d'Israël ne connaissait personne qui fût plus près de Dieu qu'Elisée. Or, dans l'accomplissement du temps, Dieu envoya son Fils, dans la personne duquel Dieu s'appro-

cha assez de l'homme, pour que tout ce qu'il y avait dans le cœur de l'homme envers Dieu se manifestât aussitôt vis-à-vis de son Fils. Eh! bien, quel fut l'accueil qui lui fut fait, à Lui, à Jésus, revêtant la nature de l'homme, pour se faire l'infatigable serviteur de ses besoins, le médecin de ses maladies et le consolateur de ses peines ? Comment fut-il reçu par ceux qu'Il venait servir, par *les siens*, les Juifs — le peuple religieux d'alors ? La réponse, telle qu'Il la donne Lui-même, la voici : « Ils ont vu, et ils ont haï et moi et mon Père. » La réponse, telle qu'elle est dans leurs bouches, la voici : « Ote, ôte ; crucifie-le ! »

Samarie, dans la personne du roi, comme Jérusalem, dans celle de ses chefs religieux, comblait la mesure de son iniquité. Mais, comme plus tard la croix de Christ, ce moment même fut précisément l'occasion du déploiement de la grâce de Dieu. Quand la force d'Israël s'en est allée, quand il n'y a plus rien de reste, rien de serré ni de délaissé, l'Éternel ne se repentira-t-il pas en faveur de ses serviteurs (Deut. XXXII, 36) ? C'était là l'état dans lequel se trouvait Samarie. Un tel moment était celui de la glorieuse grâce de Dieu : là où le péché abondait, la grâce y abondait par-dessus ; comme dans la croix de Christ encore, qui était à la fois le plus haut degré de la méchanceté de l'homme, et le plus haut degré de la gloire de la grâce de Dieu. Le péché et la misère de Samarie étant au comble, la coupe des bénédictions divines est aussi toute prête à déborder. A la fureur de Joram, Dieu oppose le témoignage de sa propre bonté : « Alors Elisée dit : Ecoutez la parole de l'Éternel. Ainsi a dit l'Éternel : Demain, à cette heure-ci, on donnera le sat (mesure de 11 li-

tres) de fine farine, pour un sicle (fr. 1, 60), et les deux sats d'orge pour un sicle, à la porte de Samarie. » C'est comme si le Seigneur eût dit : « Maintenant que votre vrai caractère est mis en évidence, que vous vous êtes montré un ennemi déclaré de Dieu, je puis agir librement selon ma souveraine grâce et rendre immédiatement l'abondance à la ville affamée. Tant que vous jeûniez et que vous portiez un sac sur le corps, une semblable intervention de ma part aurait pu paraître une approbation ou une récompense de vos actes de propre justice ; mais maintenant, un pareil malentendu n'est plus possible. La délivrance de la ville ne peut que glorifier les richesses de ma grâce, et la grâce aura son cours. »

« A la porte de Samarie ! » Parole bien précieuse pour ceux qui ont le sentiment de leurs besoins ! Ce n'est pas dans les hauteurs des cieux, ce n'est pas dans les profondeurs de l'abîme qu'il faut chercher le salut. Il est *venu* jusqu'à nous. Le sacrifice pour le péché est à la porte. L'Israélite, en Egypte, n'avait pas besoin de s'éloigner du seuil de sa demeure, pour mettre sa maison à l'abri de l'épée du destructeur. La grâce apporte le salut, le soulagement que la grâce a préparé. La fine farine et l'orge allaient être mis à la disposition du peuple affamé à la porte même de leur ville (lisez Rom. X, 6-8). (A suivre).

QUESTIONS SUR LE « SIÈGE DE SAMARIE. »

1. Que fit ensuite Ben-Hadad, roi de Syrie ?
2. Quel en fut le résultat pour la ville de Samarie ?
3. Quel était le caractère du roi Joram ?
4. Comment peut-on considérer les souffrances des Samaritains ?

5. Jusqu'à quel point allèrent-elles ?
6. Cela avait-il été prédit — et où ?
7. Que pensez-vous donc des menaces de Dieu ?
8. Qu'a-t-Il déclaré sur les conséquences du péché et de l'impénitence finale ?
9. Que doivent donc faire ceux qui sont encore dans leurs péchés ?
10. Qu'est-ce que Joram fit en entendant la femme et que vit-on sur son corps ?
11. Cela indiquait-il une vraie humiliation ?
12. Quelles étaient plutôt ses pensées et ses espérances ?
13. Sur qui Joram veut-il décharger sa colère ?
14. Elisée le savait-il ?
15. Que dit-il aux anciens ?
16. Qui vint chez lui et que dit-il ?
17. Quel plus affreux degré de la méchanceté des hommes avons-nous dans l'Écriture ?
18. Qu'est-ce que Dieu, dans son amour, a fait pour les hommes ?
19. Comment le Fils de Dieu fut-il accueilli ?
20. Dans quel état se trouvait Samarie ?
21. A quelle manifestation de la part de Dieu cet état parut-il convenable ?
22. Que dit alors Elisée ?
23. Où devait se trouver cette abondance ?
24. N'en est-il pas de même pour le salut ?



La lumière de la vie.

« Si l'Éternel ne bâtit la maison, ceux qui bâtissent y travaillent en vain. » Ps. CXXVIII, 1.

— Était-il possible de le soigner mieux que je ne

l'ai fait? — s'écriait avec douleur Jean Hansen, fils unique d'un imprimeur de Hambourg, tandis qu'il contemplait un rosier flétri, planté dans un coin reculé d'une cour, derrière la maison de son père.

Jean était ce qu'on appelle simple d'esprit; une grande partie des choses de la vie passaient inaperçues sous ses yeux; cependant quoiqu'il ne vit et ne comprit qu'imparfaitement toutes choses, il n'était pas complètement idiot. C'était un grand chagrin pour ses parents, du moins il en avait été ainsi autrefois; mais comme ils étaient chrétiens, ils s'étaient résignés et avaient fini par trouver de la consolation, même dans leur épreuve; car si leur Jean était sous quelques rapports inférieur aux autres, sous d'autres côtés il leur était supérieur. La crainte de Dieu et l'amour du prochain étaient chez lui comme un instinct, et cela sans avoir eu à soutenir les luttes par lesquelles bien des personnes doivent passer avant que leurs cœurs soient amenés à connaître, en pratique, ces sentiments. Jean n'aurait pas manqué, fût-ce pour plaire à un empereur, de prier soir et matin, comme aussi de rendre grâces avant ses repas, et jamais une parole méchante sur personne n'était sortie de ses lèvres.

En vérité, Jean mûrissait pour une existence meilleure; il n'avait rien à craindre, mais tout à espérer de la mort. Il avait aussi une passion, source particulière de jouissances et de délices. Il chérissait les fleurs, et rarement on le voyait, durant la belle saison, sans qu'il en eût à sa boutonnière. Son bon naturel lui gagnait tous les cœurs et chacun prenait plaisir à le rendre heureux; ainsi, comme on savait qu'il n'avait pas de jardin, il recevait souvent des bouquets.

La maison de M. Hansen était construite en briques rouges et sur la même ligne que d'autres. Elle avait au-devant un petit enclos couvert de gravier et derrière une cour carrée, avec un puits au milieu, et une niche dans un des coins. Cette cour était, il est vrai, recouverte, par-ci, par-là, de quelques traces de gazon ; mais depuis que ce terrain avait été morcelé, entouré d'un mur, et qu'il servait d'étendage à sécher le linge, nulle fleurette ne l'avait égayé. M. Hansen, occupé du matin au soir dans son imprimerie, n'avait pas eu l'idée de transformer sa cour en jardin ; sa femme, de son côté, avait bien assez à faire à soigner son ménage, et quel travail aurait-on pu exiger d'un enfant presque idiot ?

Comment Jean en était-il venu à aimer tant les fleurs ? c'est ce qui fut toujours un mystère, et il y a plus d'un de ces mystères dans le monde. Dès sa plus tendre enfance, on avait pu remarquer ce goût chez lui et que d'heures n'avait-il pas passées, inobservé dans un coin de cette cour, creusant dans ce sol noir, et s'amusant à se faire une espèce de jardin, dans lequel il improvisait, en son esprit, des plates-bandes et des allées, comme celles qu'il avait vues ailleurs. Une ou deux fois, il essaya d'y semer de la moutarde, du cresson et jusqu'à des pois de senteur, dont un petit voisin lui avait donné quelques semences ; mais jamais aucune de ses tentatives n'avait réussi et il avait dû se contenter de son jardin imaginaire.

Maintenant, ce n'était point sur une prétendue plante que Jean se lamentait et gémissait, mais bien sur un véritable rosier, un géant des batailles, qui lui avait été donné, il y avait déjà bien des semaines. Un habile

et aimable jardinier, qui connaissait le père de Jean, permit à celui-ci de venir voir ses fleurs un jour d'exposition, avant l'arrivée des visiteurs. Ayant remarqué que le pauvre garçon pleurait d'admiration à la vue de tant de magnificence, le cœur du jardinier en fut ému; lui aussi avait un fils, un fils unique rempli de moyens, et il se sentit attristé en voyant les ténèbres qui enveloppaient l'esprit de l'enfant de son ami. C'est pourquoi lorsque Jean s'en alla, il lui donna, non-seulement un bouquet de tulipes et de jacinthes, mais encore un beau rosier en vase.

— C'est le plus beau géant des batailles qu'on puisse voir, dit-il à l'enfant en le lui offrant, puis il ajouta qu'il fleurirait dans six ou huit semaines et qu'il réjouirait les yeux par sa riche couleur rouge feu.

Le petit Jean trembla d'émotion en le recevant, et il resta la bouche ouverte, confus et embarrassé, voulant parler et n'osant pas.

— Qu'est-ce que tu as, mon garçon? lui demanda le jardinier. — Parle.

— Comment faites-vous vos fleurs si magnifiques? murmura l'enfant, à demi-effrayé de ses propres paroles.

— Oh! oh! répartit le jardinier avec un sourire, les unes d'une façon, les autres d'une autre; mais nous ne disons pas nos secrets à tout le monde. Pourtant, comme je sais que tu ne me feras pas concurrence, je vais te dire comment tu pourras avoir des roses magnifiques. Vous avez bien un jardin, une cour, ou quelque morceau de terrain, hé?

— Oui, oui, s'écria Jean.

— Eh bien, poursuivit le jardinier, tu creuseras

dans un endroit abrité, un trou passablement profond ; tu mettras au fond quelques os et une poignée de crins, que mon fils te donnera, tu sortiras la plante du pot à fleur en ayant bien soin de ne pas enlever la motte de terre que tu placeras droit au-dessus des crins. Puis tu finiras de remplir convenablement le trou avec de la terre, et tu ne diras rien à personne de ce que tu as fait. N'oublie pas de le tenir à l'ombre, et de l'arroser dès que tu l'auras transplanté et chaque fois qu'il sera sec ; arrose-le aussi avec de l'eau de savon chaque fois que tu pourras t'en procurer. L'eau de savon, les os et les crins sont les meilleurs engrais pour faire atteindre aux roses la perfection. Tu auras, avant la fin de l'été, des fleurs aussi grosses qu'un chapeau et aussi rouges que des cerises, si tu fais ce que je te dis et que tu soignes bien ta plante. Au revoir donc et bon succès !

Et c'était sur cette plante, sur ce pauvre rosier ensorcelé, que Jean se désolait maintenant. Que lui était-il donc arrivé ? — C'était un grand problème pour l'esprit du pauvre garçon. Le fils du jardinier lui avait donné le crin et il avait trouvé des os, — il y en avait assez près de la niche, — il les avait mis au fond du trou qu'il avait creusé ; il avait sorti la plante du vase sans briser la motte à l'entour, il avait placé le tout sur le crin et fini de remplir le creux avec la terre ; puis il avait bien arrosé sa plante, et l'avait fait chaque fois que la terre était très sèche, et les jours de lessive il avait toujours pu avoir de l'eau de savon qu'on lui donnait sans le questionner sur ce qu'il en voulait faire. Enfin, il avait fait tout, oui, bien sûr, tout ce qu'il fallait, car il avait mis son rosier dans l'endroit le plus

ombragé, dans ce même coin, qu'il arrangeait en jardin, lorsqu'il était enfant, à tel point qu'il lui paraissait que ses anciens rêves s'étaient changés en réalités. Et quant à bien surveiller sa plante, un avare n'aurait pas gardé son or avec un soin plus jaloux. Personne n'était intervenu, car il avait gardé son secret pour lui seul; d'abord, parce que le jardinier le lui avait ordonné, puis aussi pour ménager une jolie surprise à sa mère, lorsqu'il pourrait un beau jour lui montrer le rosier en fleurs, dont la nuance feu réjouirait la place. Même la servante, chargée du soin d'étendre le linge dans la cour, n'avait rien aperçu; car, pour garder mieux son secret et afin de rendre l'ombre du rosier plus impénétrable, Jean lui avait fait un toit de planches d'un mur à l'autre, dans le coin où il était planté, en sorte que personne ne pouvait voir ce qu'il y avait là-dessous, et l'on prenait cet ouvrage en planches pour quelque idée fantasque du pauvre idiot.

Ce furent d'abord les boutons qui déclinerent, ces boutons qui auraient dû gonfler et grossir de jour en jour. Les yeux mêmes de Jean, rendus plus pénétrants par sa sollicitude anxieuse, purent s'apercevoir qu'ils diminuaient au lieu de croître, et à force d'observer cela de plus en plus, il rassembla un jour tout son courage et se rendit auprès du jardinier, auquel il conta ses craintes. Mais celui-ci, ayant entendu qu'il avait fait à son rosier tout ce qu'il lui avait conseillé de faire, ne fit que sourire, en lui disant : Je te répète qu'il n'y a rien de tel que des os et du crin pour amener les roses à la perfection, je le sais par une longue expérience. Cela ne manque jamais. Donne un peu plus d'eau à ta plante, et plus souvent de l'eau de savon.

Peut-être que votre sol est très léger et qu'il demande d'être beaucoup arrosé. Les boutons grossiront assez vite, je t'en réponds. Tu les surveilles trop ; c'est pour cela que tu ne remarques pas les progrès, car je suis bien sûr que les boutons grossissent. Laisse-les faire et ne t'imaginer pas qu'ils vont mal ; tu peux compter qu'avec les os, le crin et l'eau de savon, la plante doit prospérer, car ce sont les meilleurs engrais pour les rosiers.

Jean écoutait, la bouche ouverte ; il fit un signe de tête en disant : Merci ! et s'en alla plein de l'espoir qu'en effet il se serait trompé sur l'état de son cher rosier. Et il ne déranger plus aussi souvent les planches, afin de lui rendre visite, dans la crainte que son attention trop soutenue ne fit du mal à la plante. Mais chaque fois qu'il le découvrait, l'aspect de l'arbuste le rendait de plus en plus malheureux. Les feuilles avaient perdu leur fraîcheur primitive, et quant aux boutons ils se flétrissaient les uns après les autres. Aucune croissance n'était visible nulle part ; la plante se mourait évidemment — ainsi pensait le pauvre Jean, qui avait beau se frotter les yeux pour voir les choses différemment, jusqu'à ce qu'un jour ayant aperçu que les dernières feuilles étaient toutes repliées et brunes, il s'assit à terre et se prit à se désoler en s'écriant, comme je l'ai déjà rapporté plus haut :

— Qu'aurais-je pu faire de plus pour lui ? — Le rêve de ses rêves devenu une réalité, — cette réalité aussi s'était évanouie. Il fallait en revenir à son soi-disant jardin, la seule joie dont il avait joui.

Il replaça les planches, ne pouvant supporter plus longtemps la vue de la plante mourante et s'assit à

côté, sans trop savoir pourquoi. Mais bientôt il entendit le chien aboyer, une porte s'ouvrit et sa mère appela : — Jean ! Le jardinier, passant par là, était entré pour venir admirer les belles roses qu'il s'attendait à voir. Le pauvre Jean, sans pouvoir prononcer une parole, le conduisit au coin de la cour et là, montrant du doigt les planches avant de les ôter, lui dit, en essayant de sourire au milieu de ses larmes :

— Je ne pouvais mieux l'abriter, n'est-ce pas ? — Il n'a jamais eu ni froid, ni trop chaud et pas un souffle de vent ne l'a atteint. Je lui ai donné des os, du crin et de l'eau ; j'ai fait tout ce que vous m'aviez recommandé, enfin j'en ai eu le plus grand soin, et pourtant il est péri ; oui, il est péri, je le sais !

Et Jean, ayant enlevé les planches, exposa l'arbuste flétri aux yeux du jardinier. Celui-ci l'ayant vu s'écria, avec un étonnement bien naturel : Il n'y a pourtant pas moyen que tu l'aies gardé ainsi tout ce temps ? A quoi as-tu pensé, mon pauvre garçon ? De cette manière, comment pouvais-tu prétendre qu'il vécût ! Il était privé de lumière.

— Vous ne m'aviez pas parlé de cela, répliqua Jean, la figure contractée par l'émotion et par le chagrin. Vous m'aviez seulement dit que je pourrais avoir des roses magnifiques avec des os, du crin et de l'eau de savon.

— Mais non pas sans soleil et sans lumière, s'écria le jardinier, tout excité à l'idée d'une pareille méprise.

Jean ne répondit pas. Incapable de prononcer un autre mot, il s'assit à terre et cacha sa figure dans ses mains.

— Il faut que j'aie parlé comme un fou, se disait le jar-

dinier. Mais qui aurait jamais supposé que quelqu'un s'imaginât qu'une plante puisse réussir sans lumière ? — Oui, peut-être, aurais-je dû y avoir pensé, ajouta-t-il, comme ses regards tombaient sur le pauvre Jean accroupi. Et posant sa main sur l'épaule du jeune garçon, il lui vint au cœur d'essayer de lui expliquer les choses.

— Regarde-moi, Jean, lui dit-il. Ce n'est pas ta faute du tout, c'est la mienne. J'avais encore oublié de te dire une chose. Je t'ai parlé comme un insensé en te disant que nous pouvions faire de magnifiques roses avec un certain engrais, comme si cela suffisait. Ce n'est pas ce que je voulais dire. Tu sais que c'est Dieu qui a fait les fleurs, et Il les a faites de telle manière qu'elles ne peuvent se passer de la lumière qu'Il leur envoie, de la lumière qui vient du ciel, — comprends-tu ?

Ici le jardinier fit une pause, afin de voir comment il devait continuer ; alors Jean, rendu d'abord un peu confus, releva la tête et regarda son ami. Et celui-ci vit la lumière du ciel illuminer cette triste figure à demi-intelligente et dont les yeux rouges s'efforçaient de regarder en haut pour mieux comprendre ; alors il continua :

— Non, les fleurs ne peuvent se passer de la lumière que Dieu leur envoie ; vous auriez beau leur donner le plus excellent engrais et les meilleurs soins, ce ne sont jamais que des moyens. Un homme peut aider ou empêcher les intentions de Dieu par un bon ou un mauvais emploi de ses œuvres, cela est vrai ; mais c'est là tout, et c'est ce que j'ai voulu dire. Des os, du crin et de l'eau de savon sont le meilleur des engrais pour les

roses, cela est vrai aussi, et c'est un grand secret ; mais cela même n'est rien, non rien du tout, mon garçon, sans le secret de Dieu, la lumière du ciel. Comprends-tu maintenant ce que je veux dire, Jean ?

— Je l'essaie, dit Jean.

Eh bien ! continua le jardinier, c'était donc ma faute et non pas la tienne, si tu n'as pas réussi ; je te donnerai un autre rosier et nous sauverons encore celui-ci, car, pour peu qu'il lui reste un brin de vie, la lumière de Dieu le guérira bientôt. Mais, dis-moi encore, Jean : tu es un bon garçon quelquefois — en vérité il me semble que tu l'es toujours, — n'importe, disons que tu ne l'es que quelquefois. Qui est-ce qui peut te rendre bon ?

Jean n'avait guère appris son catéchisme, mais il connaissait le fond du christianisme ; aussi répondit-il tout de suite : — La grâce de Dieu.

— Tu as raison ! s'écria le jardinier tout ravi. C'est justement ce que je pensais. Et tous les enseignements et toutes les exhortations, tous les essais humains sont impuissants sans la grâce de Dieu, n'est-ce pas, Jean ?

Jean fit un signe affirmatif.

— Il y a des moyens, il y a des engrais, poursuivit le jardinier, les uns et les autres peuvent être très bons et personne n'y trouve à redire, mais tous les moyens du monde ne servent à rien sans la chose principale que Dieu a choisie pour faire prospérer : c'est, pour un homme, la grâce de Dieu — c'est, pour une plante, la lumière de Dieu ; et l'une est pour l'un ce que l'autre est pour l'autre, c'est-à-dire la lumière des cieux.

Jean peut être excusé, s'il ne suivit pas complètement le fil des arguments du jardinier ; ce qu'il y a de cer-

tain, c'est que ce dernier savait parfaitement ce qu'il voulait dire, et c'est déjà quelque chose ; quant à Jean, il ajouta à sa petite provision d'observations, l'utile vérité qu'il avait achetée si chèrement ; c'est que les plantes ne peuvent vivre sans lumière.

Mes jeunes lecteurs, qui s'intéresseraient encore au sort de Jean, seront contents d'apprendre que, bientôt après, le jardinier fit convertir en jardin et à ses propres frais, une partie de la cour de l'imprimeur. Il donna à Jean des plantes et des directions, en sorte que, l'année suivante, la mère et le fils avaient de belles et charmantes fleurs qui réjouissaient leurs yeux.

Par la suite, le jardinier, ayant remarqué que le pauvre garçon se montrait attentif, soigneux et obéissant à se conformer à tous ses avis pour ses propres petits intérêts ; étant frappé aussi de ce que cette occupation rationnelle paraissait évidemment éclairer son intelligence et débrouiller quelque chose de la confusion de son esprit, lui confia un jour une occupation dans son propre jardin. L'essai réussit bien. Dans tout ce qui se rapportait aux fleurs, Jean devint non-seulement digne de confiance, mais intelligent. Ainsi il arriva que ce fut dans le grand jardin du jardinier, au milieu de ses fleurs chéries, seul paradis terrestre qu'il pût rêver, que le pauvre idiot finit ses jours. Alors son âme simple et sans fraude, et rendue confiante par la Sagesse suprême, quitta son tabernacle terrestre et imparfait, où elle avait été retenue si longtemps, pour retourner au Seigneur de la vie, de la lumière et de l'intelligence, sans lequel rien n'est fort, rien n'est saint.





Manière de moudre le blé chez les Arabes.

Les Arabes, peuple nomade, ne peuvent moudre leur blé que par le moyen de moulins à bras, qu'ils transportent avec eux partout où ils vont. Les occupations domestiques étant considérées, parmi eux, comme indignes d'un homme, ce sont toujours les femmes qui, chaque matin, moulent la quantité de blé nécessaire pour la journée. Cela ne nous rappelle-t-il pas d'une manière frappante cette parole du Seigneur : « Deux femmes moudront au moulin » (Matth. XXIV, 41); et cette autre parole, à propos du jugement de Babylone, la grande ville : « Le bruit de la meule ne sera plus ouï eu toi » (Apoc. XVIII, 22). Ces moulins

se composent simplement de deux pierres plates circulaires d'environ deux pieds de diamètre, et superposées ; la pierre supérieure, qui est percée au centre, tourne sur un pivot de bois, et, à l'aide du manche dont elle est munie, on la fait rapidement tourner sur la pierre inférieure. On verse le blé par le trou du pivot, et la farine, s'échappant par une ouverture pratiquée sur le côté de la pierre inférieure, est recueillie dans une toile étendue sous le moulin ; on pétrit alors cette farine avec de l'eau dans des bassins de bois, et l'on en fait des pains ronds ou des gâteaux, tels que ceux que notre gravure représente. Pour travailler au moulin, les femmes sont ordinairement assises sur le sol ; de là vient qu'en Esaïe XLVII, 1, 2, il est dit à la fille de Babylone : « Assieds-toi sur la poussière, assieds-toi à terre ;... mets la main aux meules, et fais moudre la farine. »



Cela est vrai, et voilà pourquoi je suis si heureux.

Il y avait un beau château habité par un gentilhomme fort riche. Il avait à sa portée tout ce que son cœur pouvait désirer et, malgré cela, il était très malheureux. Et pourquoi ? Il était un ennemi du Seigneur Jésus. Les mauvaises compagnies, la lecture de livres impies et la recherche des plaisirs coupables avaient fini par lui faire renier la vérité de la Bible.

Un jour qu'il se promenait dans le beau parc qui entourait le château, il entendit la douce voix d'un enfant qui lisait à haute voix. Il se dirigea du côté d'où

lui venait ce bruit et se trouva bientôt en face d'une petite fille assise devant une chaumière; elle tenait dans ses mains un livre ouvert, et ses yeux étaient remplis de larmes.

— Pourquoi pleures-tu, mon enfant ? lui demandait-il avec douceur.

— Ah ! je suis si heureuse, répondit-elle.

— Comment ? Tu pleures parce que tu es si heureuse ? Est-ce bien possible ? continua-t-il avec étonnement.

— C'est que je viens de lire quelque chose du Seigneur Jésus, et qu'Il m'aime tant, dit la petite.

— Mais il y a longtemps qu'il est mort. Comment peut-il t'aimer ?

— Non, Il n'est pas mort, Il est vivant au ciel.

— Et encore que ce fût vrai, à quoi cela te servirait-il ? S'il pouvait t'aider, il donnerait certainement de l'argent à ta mère, afin qu'elle t'achète de meilleurs vêtements.

— Oh ! ce n'est pas ce que je désire ; mais ce Jésus me prendra un jour dans son ciel.

— Est-ce ta mère qui te dit de pareilles choses, mon enfant ?

— Non, cela est vrai, c'est dit dans la Bible, et voilà pourquoi je suis si heureuse.

Le cœur du gentilhomme fut profondément touché par ces simples réponses et par ce bonheur au milieu de la pauvreté ! C'était une énigme pour lui qu'un si petit enfant s'occupât de pensées aussi sérieuses. Il ne doutait pas de sa sincérité. « Elle a parlé comme elle sent, » se dit-il à lui-même, « mais comment est-ce possible ? » — Il rentra chez lui plongé dans ces réflexions

et resta sérieux et silencieux toute la journée. Le christianisme serait-il une vérité ?

Huit jours plus tard, il apprit qu'il y aurait une fête pour les enfants dans l'école du voisinage ; il décida de s'y rendre. L'instituteur, un homme de foi, parla d'une manière impressive sur ces paroles : « Par la bouche des petits enfants et de ceux qui tentent, tu as établi ta louange » (Matth. XXI, 16). Ces mots pénétrèrent dans son cœur, et il fut convaincu de leur vérité. Il ne put persister dans son incrédulité ; il se sentait tel qu'il ne s'était jamais senti auparavant et la question que Saul, le persécuteur de l'Eglise, adressa au Seigneur sur le chemin de Damas : « Seigneur, que veux-tu que je fasse ? » s'élevait aussi dans son cœur ; il se remit de toute son âme à Celui dont, jusqu'alors, il avait blasphémé et déshonoré le nom. Puis il put dire comme la petite fille : « Cela est vrai, et voilà pourquoi je suis heureux ! »



« Je le crois, puisque vous le dites. »

Un ami nous écrit : « Je chauffe ma chambre avec du coke ; j'en utilise encore les cendres mêlées à de l'eau ; ce qui fait une pâte assez humide. Un jour que j'étais occupé à cela, je dis à un enfant qui était là : — Faites-vous ainsi du feu avec de l'eau chez vous ? — Il me répondit que non. — Sur quoi j'ajoutai : Crois-tu donc que c'est pour faire du feu ? — Il répliqua : *Oui, puisque vous le dites.*

Cela me fit réfléchir à ce qu'est la foi simple qui croit Dieu sur parole, et m'a fait mieux comprendre cette déclaration du Seigneur Jésus : « En vérité, je vous dis que si vous n'êtes changés, et si vous ne devenez comme de petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux » (Matth. XVIII, 3).



Le jeune martyr.

Notre récit date de l'hiver si rigoureux de 1816-1817, qui amena une grande disette. Parmi les nombreux enfants qu'on rencontrait sur la route cherchant du travail et du pain, il y avait un jeune garçon du nom de Joseph qui arriva un soir à une ferme isolée; il voulait y demander un gîte pour la nuit. Sa figure était pâle et maigre et il paraissait avoir bien faim. Malgré le temps froid, il n'était couvert que de quelques haillons. Un petit sac de toile lui pendait sur l'épaule et il semblait qu'il en avait un soin tout particulier. A son approche de la maison, un grand chien sortit de l'étable et se mit à sauter contre lui en aboyant fortement. Joseph s'effraya et recula de quelques pas; mais voyant que le chien était attaché, il prit courage et entra avec précaution dans la cour. Une servante,

qui avait entendu le bruit, vint voir ce qu'il y avait. Le pauvre petit, tout tremblant encore, lui demanda de pouvoir passer la nuit à l'écurie. La servante alla en informer son maître et celui-ci, étant bien disposé cette fois-ci, prit une pomme de terre chaude, la donna à la jeune fille et lui dit de la lui porter et de lui montrer le chemin de l'écurie. Avec une autre pomme de terre qu'elle prit de sa propre assiette, la servante retourna vers Joseph et le conduisit amicalement dans un coin chaud de l'écurie, où elle lui donna une botte de paille fraîche et son frugal souper. Dès qu'il fût seul de nouveau, Joseph s'agenouilla pour remercier Dieu de toute sa bonté ; puis il mangea ses deux pommes de terre d'un grand appétit et s'endormit bientôt.

Mais qui était Joseph et d'où venait-il ? Il était fils d'un pauvre tisserand des Grisons, qui jusqu'alors avait pu, quoique à grand'peine, gagner par le travail de ses mains le plus strict nécessaire pour l'entretien de sa famille ; mais l'année de disette étant arrivée, il ne put plus y suffire, sa pauvre femme succomba à l'excès de fatigue et devint dangereusement malade. Ils étaient pieux tous deux et avaient élevé leur famille dans la crainte de Dieu. La mère surtout avait à cœur le salut de ses enfants, elle leur parla de bonne heure du Seigneur Jésus et de son amour envers les pauvres pécheurs. Joseph était son aîné et il avait pour sa mère une tendre affection. Il apprit d'elle à lire et bientôt elle put faire avec lui des lectures journalières dans la Bible. Et Dieu bénit ce travail et ouvrit de bonne heure ce jeune cœur à sa grâce. Mais ce que Joseph aimait le plus, c'était quand sa mère allait seule prier avec lui. La maladie de la mère dura peu, elle sentit bientôt qu'elle ne

se remettrait pas et, la veille de sa mort, elle appela Joseph près de son lit et lui remit une Bible avec ces paroles : « Voici ton héritage, Joseph. Je m'en vais vers Jésus et je ne puis plus t'instruire, mais cette parole est de Dieu et peut te rendre sage à salut. Lis-la avec soin et tourne-toi vers Jésus, Il te bénira et te guidera. J'ai l'espoir de te revoir auprès de Lui. » Ensuite la mourante prit congé aussi des autres et s'endormit au Seigneur le lendemain matin. Joseph pleura tout le jour et ne voulut pas se laisser consoler. Pauvre enfant ! Souvent il avait souffert la faim, mais perdre sa mère, c'était tout autrement terrible ! Son père ne pouvait plus le garder à la maison, il devait gagner lui-même sa vie. Il se prépara donc au départ, il fit un sac de toile pour sa Bible, prit congé des siens et tout triste il se mit en chemin. Il suivit d'abord la grande route sans savoir exactement où elle le conduirait, et quoique seul, il ne se sentait point abandonné ; l'image de sa mère lui était présente et même il la croyait à ses côtés pour le consoler. Après avoir marché longtemps, la faim et la fatigue l'obligèrent de s'arrêter ; il était assis au bord du chemin lorsque arriva un paysan qui, touché par ses larmes, entra en conversation avec lui, l'emmena chez lui et lui donna un morceau de pain et un verre de lait. Puis restauré et consolé, notre jeune ami continua son voyage et Dieu lui fit toujours trouver des personnes qui eurent pitié de lui et qui le secoururent. C'était à peu près huit jours après son départ qu'il arriva près du lac de Constance. Cette grande étendue d'eau le surprit beaucoup et, ne pouvant le traverser, il longea le lac, puis le Rhin, jusqu'à ce qu'il arriva enfin en face de la belle chute du Rhin, près de Schaffhouse.

Force lui fut de s'arrêter pour contempler un spectacle aussi saisissant, et pour Joseph il le fut d'autant plus qu'il n'avait jamais rien vu de semblable. Là encore, il fut reçu par quelques personnes compatissantes, c'étaient les ouvriers d'une usine, qui partagèrent avec lui leur frugal souper. Ils lui dirent que la ville de Bâle se trouvait plus bas, au bord du Rhin aussi. Joseph en fut très réjoui, parce qu'il avait souvent entendu dire qu'il y avait là beaucoup de personnes riches et bienfaisantes. Il ne doutait plus maintenant que, arrivé à Bâle, toute sa misère ne fût à son terme. Il marcha donc courageusement et quelle ne fut pas sa joie lorsqu'il put voir de loin les pointes des clochers ! Mais comme il était déjà tard et que la faim et la fatigue l'accablaient, il se décida à renvoyer au lendemain matin son entrée dans la ville. Voilà pourquoi il s'arrêta à la ferme, où, comme nous l'avons vu, il trouva un gîte, grâce à la servante compatissante. Il se réveilla de bonne heure le lendemain, juste au moment où Marguerite, la servante, vint traire les vaches ; elle entendit le chant du jeune garçon par lequel il commençait sa journée et les paroles de ce cantique touchèrent son cœur. Elle s'approcha de Joseph et lui souhaita le bonjour. Puis elle lui adressa maintes questions et, pendant qu'elle faisait son ouvrage, Joseph lui raconta tout ce qui lui était arrivé. Marguerite fut touchée par ce récit, lui donna du lait à boire et lui dit : Attends, Joseph, je vais parler à mon maître, peut-être te permettra-t-il de rester ici. — Cette proposition ne plut guère au fermier, mais il ne put résister aux instances de Marguerite, à laquelle il tenait à cause de sa fidélité et de son activité. Elle fut donc promptement

de retour à l'étable pour faire la communication à Joseph. Celui-ci rendit grâce à Dieu et se mit gaiement à son ouvrage. Il était dès longtemps las de sa vie errante et se réjouissait de pouvoir gagner sa vie par le travail de ses mains.

Mais la ferme devint pour Joseph une école de dures épreuves. Le maître et ses deux domestiques étaient des hommes impies, sans aucune crainte de Dieu. Joseph put l'entendre déjà au déjeuner, car d'affreux juréments passaient sur leurs lèvres et lorsque Joseph joignit ses mains pour rendre grâces en silence, ils se mirent à rire et à se moquer de lui. Le pauvre garçon en fut terriblement effrayé et se mit à pleurer. Marguerite alors essaya de le consoler et fit de sérieux reproches aux deux hommes. C'est dans la même pièce que ces derniers qu'il devait coucher. Il n'avait jamais jusqu'alors négligé de prier à genoux avant de s'endormir, mais cette fois-ci il craignait trop ses compagnons de chambre pour oser le faire et il se cacha dans son lit, mais longtemps encore il dut entendre leurs juréments. Lorsque enfin, ils furent endormis, il se mit doucement à genoux dans son lit et fit sa prière. Peu à peu la crainte s'évanouit, il prit courage et, oubliant même où il était, il parla plus haut tellement que l'un des domestiques se réveilla. — Qui est là? s'écria-t-il. Et lorsqu'il eut découvert que c'était la prière de Joseph qui l'avait réveillé, il se mit dans une grande colère et menaça de le jeter par la fenêtre. L'autre se réveilla aussi et se joignit à son camarade. Le pauvre enfant, presque mort de frayeur, s'enfonça dans son lit et resta là jusqu'à l'approche du jour. Alors les deux hommes se levèrent et sortirent sans dire mot. Joseph aussi

se leva, pria, mit son sac sur l'épaule, tout décidé qu'il était de s'enfuir. Mais Marguerite le rencontra dans la cour et voulut savoir pourquoi il avait son sac de voyage avec lui. Mais Joseph ne put parler, il fondit en larmes. Comme Marguerite insistait, il la supplia de ne pas le retenir, disant qu'il ne pouvait pas rester dans une pareille maison. Elle devina enfin pourquoi il voulait s'en aller si subitement et essaya de le consoler, car elle l'aimait déjà comme son frère. Elle le pressa tellement qu'à la fin il promit de rester. Ensuite elle lui demanda de l'aider à porter le foin au bétail et lorsque tout fut en ordre et que Marguerite put aller traire les vaches, elle entama avec lui la conversation suivante : « Qu'est-ce que tu portes dans ton sac ? » — C'est la Bible, le seul héritage de ma mère, répliqua Joseph. Je la porte toujours avec moi, et lorsque je suis malheureux, j'y trouve des consolations. »

— Sais-tu donc lire ? continua-t-elle.

— Mais oui, répondit-il. C'est d'abord ma mère qui m'a appris à lire, puis je suis allé à l'école.

Marguerite voulut voir cette Bible et pria Joseph de lui en lire quelque chose à la lueur de la lanterne. Joseph choisit le chapitre III de l'Évangile de Jean, où nous voyons que Nicodème vint de nuit vers Jésus, qui lui dit : « En vérité, en vérité, je te dis : Si quelqu'un n'est né de nouveau, il ne peut voir le royaume de Dieu. »

Marguerite était très ignorante quant à la Bible. Elle prêta une grande attention à cette lecture, mais ne dit mot, même longtemps après qu'elle fut terminée. Lorsque enfin elle eut achevé son ouvrage, elle indiqua à Joseph ce qu'il avait à faire et s'en alla en hâte.

La journée se passa sans incident particulier. Le maître et ses deux domestiques allèrent au cabaret le soir et Marguerite fit monter Joseph dans sa chambre et le pria de lui lire encore une fois ce même chapitre. Il le fit volontiers, mais Marguerite garda encore le silence. Enfin la nuit vint et Joseph vit avec effroi venir le moment où il se trouverait réuni aux deux hommes ; mais ce soir-là ils ne se moquaient pas, car ils paraissaient être bien fatigués ; aussi Joseph put-il faire sa prière sans dérangement. Quelques jours se passèrent, pendant lesquels Marguerite fut particulièrement silencieuse, puis vint le dimanche. C'était pour Joseph un jour de grande importance, et tandis que les deux domestiques restèrent au lit plus longtemps, lui, au contraire, se leva de grand matin. Il faisait encore nuit, lorsqu'il alla à l'étable dans l'espoir d'y trouver la bonne Marguerite, qui ne tarda pas d'arriver. Elle accepta avec plaisir l'offre que lui fit Joseph de lui lire un chapitre de la Bible. Il choisit Jean XVIII et XIX, l'histoire de la crucifixion de Jésus. Marguerite en fut très frappée et lorsqu'il en vint au verset 30 du chapitre XXI : « Quand donc Jésus eut pris le vinaigre, il dit : C'est accompli. Et ayant baissé la tête, il remit son esprit, » — Marguerite l'interrompit en demandant : « Comment Dieu a-t-il permis que ce saint homme meure de cette affreuse mort ? » Joseph lui répondit : « Le Seigneur Jésus est mort volontairement. Il était venu pour nous délivrer du péché etc'est pourquoi il a dû verser pour nous son précieux sang. Je connais un passage qui dit : « Il a porté nos langueurs et il a chargé nos douleurs ; et nous avons estimé qu'étant frappé, il était battu de Dieu et affligé. Or il était navré pour nos

forfaits, froissé pour nos iniquités; l'amende qui nous apporte la paix a été sur lui et par ses meurtrissures nous avons la guérison » (Esaïe LIII, 4. 5). Tu vois, Marguerite, continua-t-il, quelles actions de grâces ne devons-nous pas à notre Sauveur? Pour nous, il a souffert la mort, afin que nous fussions délivrés de l'enfer et de la condamnation éternelle. »

— Crois-tu que j'irai aussi au ciel? lui demanda Marguerite.

— Tous les hommes sont perdus par nature, répondit Joseph d'un ton très sérieux. Mais celui qui vient au Seigneur Jésus et croit en Lui et qui n'attend son salut que de Lui seul, entrera certainement au ciel.

— Jésus m'écouterait-il, si je le prie, continua Marguerite?

— Certainement, répondit Joseph. Le Seigneur Jésus est partout autour de nous, même dans ce moment, il nous voit, il nous entend et même il lit dans nos cœurs et connaît de loin toutes nos pensées.

Ces paroles jetèrent un rayon de lumière dans l'âme de Marguerite, elle sentait qu'il lui manquait quelque chose, sans encore savoir quoi. Elle prit son seau de lait et s'en alla. Mais elle n'avait plus de repos, triste et abattue elle errait d'une place à l'autre, jusqu'à ce qu'enfin elle tomba à genoux dans un endroit retiré et s'écria : « Jésus, aide-moi! Jésus, aie pitié de moi! Prends-moi dans ton ciel et sauve-moi! » C'est ainsi qu'avec larmes elle pria assez longtemps, et puis subitement l'angoisse de son cœur fut remplacée par une grande joie. Le Seigneur Jésus avait entendu sa prière et elle était sauvée. Maintenant elle n'avait qu'à louer et qu'à bénir Dieu.

Le maître de la ferme et ses domestiques passèrent le dimanche de la plus triste manière ; mais Joseph put rester dans sa chambre et lire la Bible, ce qui le rendit très heureux. Lorsque l'heure du goûter approcha, les deux valets s'assirent sur un banc devant la maison et s'amusèrent avec le grand chien qu'ils avaient détaché. Joseph se tenait timidement à quelque distance, attendant l'appel pour le souper. Mais ces deux méchants hommes ne tardèrent pas à lui adresser des moqueries. L'un d'eux, celui qui tenait le chien entre ses genoux, lui dit : « Eh ! bien, Joseph, as-tu prié ton Dieu aujourd'hui ? »

Le jeune garçon se tut, car le souvenir des jurements de la veille l'effrayait tellement qu'il ne put proférer une parole. « Viens, Joseph, dis-nous une prière, » crièrent-ils ensemble.

Joseph restait silencieux, mais dans son cœur, il criait à Dieu.

« Joseph sera notre pasteur, dit l'un des moqueurs. Eh ! bien, dis-nous si nous irons en enfer ? »

Ces paroles furent accompagnées de grands éclats de rire et comme le garçon ne répondait pas, le dernier interlocuteur lui dit : « Tu nous diras à l'instant même si nous irons en enfer, ou bien nous allons lancer le chien contre toi. » Et en disant cela, il commença à exciter le chien contre le pauvre garçon tremblant. Joseph était dans une grande frayeur, toutefois il dit : « Comment pouvez-vous venir au ciel, vous qui proférez de si affreux jurements ? L'enfer, est la part du blasphémateur. »

Cette réponse fut comme un éclair qui traversa la conscience de ces hommes abrutis ; mais au lieu de leur

inspirer de la crainte devant Dieu, ils n'en devinrent que d'autant plus furieux. « Eh ! bien, Joseph, cria celui qui tenait le chien, si nous allons en enfer, tu y iras avec nous ; dépêche-toi et répète ce jurement. » Et sur cela, il proféra un épouvantable blasphème et tous deux s'écrièrent : « Vite, répète-le ! »

Une effrayante scène suivit. Le pauvre garçon devint pâle comme la mort et trembla de tous ses membres ; mais le Seigneur le consola et le fortifia ; et quoiqu'il craignît beaucoup les menaces de ces hommes impies, il appréhendait bien plus encore de désobéir à Dieu et il leur dit que jamais ses lèvres ne prononceraient de telles paroles.

Mais ces méchants hommes persistèrent dans leur demande et lui firent de nouvelles menaces en rendant le chien tout à fait enragé après lui. Il est probable qu'ils ne prenaient pas ces menaces au sérieux, mais le chien, déjà trop excité, fit un saut de côté et se jeta sur Joseph. Ce fut en vain que les domestiques le rappelèrent ; il était trop tard. — Le pauvre enfant fit des efforts pour détourner l'animal furieux, mais il n'y réussit pas et le chien le mordit profondément à la main. Le sang coula à torrents et Joseph tomba évanoui.

(à suivre)



invoque-moi au jour de ta détresse.

Plusieurs d'entre les jeunes lecteurs de la Bonne Nouvelle ont, sans doute, entendu parler d'un district du canton de Vaud, ordinairement désigné par le sim-

ple nom de Pays-d'Enhaut ; nom qui leur dira suffisamment, que le lieu, où s'est passé la petite histoire que je vais raconter, est beaucoup plus élevé que les rives de notre beau lac et fait partie de la vaste chaîne des Alpes, qui est l'un des principaux ornements de notre Suisse.

C'est donc dans un village assez peuplé de cette région élevée, que demeurait, il y a à peine douze ans, Elisa Bernard, jeune enfant intelligente et vive, laissée ainsi que ses frères et sœurs aux soins d'une grand-mère pieuse, qui avait à cœur de l'instruire dans la crainte du Seigneur et la séparation du monde. La bonne Marthe répétait souvent à la petite fille, objet de sa sollicitude maternelle, tout son désir de la voir fuir les frivoles plaisirs de la jeunesse, pour appliquer son cœur à la recherche des biens qui ne périssent pas et qui seuls peuvent le remplir.

Elisa aimait et respectait sa bonne grand-mère ; elle croyait même que ses paroles étaient des paroles de vérité, puisque toujours ses exhortations étaient appuyées de quelque citation du Livre de Vie ; mais Elisa n'avait pas donné son cœur à Jésus, et l'ennemi rôdait autour d'elle pour la séduire et lui faire oublier que l'obéissance est le premier devoir des enfants.

Un jour, elle entendit quelques jeunes filles de Rougemont s'entretenir avec vivacité de la prochaine réunion des pâtres des chalets de toutes les hauteurs environnantes. Il s'agissait d'une danse devant le chalet de la Porsogne, à l'occasion du départ des troupeaux, qui devait avoir lieu le lendemain. Le père d'Elisa était amodiateur du chalet qui devait être le rendez-vous de toute la société alpestre ; c'était d'entre les vaches de

son pâturage que devait être choisie la plus belle, la plus digne d'être couronnée et placée au milieu de la ronde; honneur, soit dit en passant, dont elle est parfaitement consciente et témoigne sa satisfaction en faisant gravement retentir l'énorme et sonore sonnaïlle dont son collier est orné. Les fillettes vantaient les violons et la cornemuse qui devaient arriver du village voisin; la crème serait épaisse; l'année avait été bonne, l'herbe abondante. Il n'en fallait pas tant pour soulever les petits pieds de sept ans de notre Elisa. La tentation était trop forte. — La grand'-mère avait bien dit : — Mon enfant, fuis les désirs de la jeunesse; sanctifie le jour du Seigneur; mais le cœur rusé disait : Elle n'en saura rien, tu trouveras bien moyen de te tirer d'affaire. — Bref, on part; Elisa suit la troupe. — Tout va bien pour commencer; le temps est radieux, l'entrain, général. On arrive devant la Porsogne et bientôt les joyeux sons du cor se mêlent aux cloches du troupeau qui, ce jour-là, ne s'écarte point, désireux d'avoir aussi sa part de la fête. — Notre petite amie est-elle aussi bien joyeuse? — Peut-elle battre aussi la mesure avec son petit pied et, comme ses compagnes, défier les ardents rayons d'un soleil qui fait reluire tous les visages. — Non, seule, assise à l'écart, depuis quelques instants, elle écoute une voix intérieure qui lui dit : — La grand'-mère, la grand'-mère! — ah! que dira-t-elle? Comment lui cacherai-je ma faute que je déteste maintenant, et la pauvre enfant se prit à sangloter. Mais soudain l'idée lui vint qu'elle pouvait s'enfuir de là et, en courant de toutes ses forces, arriver assez à temps au village pour n'être point découverte et que si toutelois la bonne Mar-



the s'était aperçue de sa disparition, elle saurait bien l'apaiser en lui cueillant en chemin un beau bouquet de ces fleurs odorantes qu'elle aime tant, ces brillantes *auricules* des rochers, à la corolle jaune pâle, que les montagnards appellent du joli nom d'*andévi*. Déjà pendant la course folle de notre fugitive, le petit mouchoir quadrillé rose s'était rempli ; plus qu'une fleur et ce serait assez ; le bouquet pourrait se former sous la fiévreuse main de celle qui, dans ce moment, oubliait trop que « obéissance vaut mieux que sacrifice. » — Mais Dieu, qui voit tout, suivait notre petite Elisa ! Il allait la mettre dans une position où son péché lui pa-

raîtrait évident, où son cœur serait mis à nu, mais où la bonté de son Père céleste lui serait aussi manifestée. Elle comprendrait alors, que Dieu punit le péché, tout en faisant grâce au coupable. Cette fleur qui manquait encore, Elisa venait de l'apercevoir, plus fraîche et plus gracieuse que celles qu'elle possédait déjà, se balançant sur le bord d'un roc escarpé ; elle est placée bien haut pourtant, mais quelle hauteur peut arrêter l'enfant des montagnes ? — Un bond — encore un bond et, — ô terreur ! le terrain manque, une caverne dans le rocher, servant de retraite à quelque animal sauvage, reçoit notre malheureuse coupable, à moitié morte de frayeur. Comment sortir de là ? Impossible ! La main, le pied ne rencontrent qu'un escarpement infranchissable. Larmes, cris, désespoir, tout est vain contre cette prison de pierre ; et, pour comble d'angoisse, deux yeux, deux yeux perçants, brillent au fond de la caverne, fixes, effrayants, puis un sourd grognement glace la pauvre enfant chaque fois qu'elle tente un nouvel effort pour se délivrer. Enfin, se hissant sur une anfractuosité de la grotte, elle réussit à passer la tête. Alors, elle voit au loin, bien bas au-dessous d'elle, le village, la maison paternelle, sa sœur, ses frères qui circulent autour ; elle crie plus fort, agite son chapeau. Vains efforts ! ses cris ne sont point entendus, le petit chapeau n'est point vu, — il est gris comme la montagne !

Et pourtant les heures s'écoulent, la faim arrive, les grandes ombres descendent sur les hautes cimes ; demain les bergers quitteront ces hauteurs ; plus d'espoir pour Elisa. Il faudra mourir là, mourir loin de tous les siens ; peut-être dévorée par l'affreuse bête qu'elle

ne fait qu'entrevoir, mais dont les yeux ne la quittent point ! — O Elisa ! que fais-tu maintenant de ton Dieu ? — et ta pauvre grand'-mère ? — Soudain, elle se souvient. Oui, hier encore, elle lui faisait répéter ce passage des Écritures : « Invoque-moi au jour de ta détresse ; je t'en tirerai hors et tu me glorifieras. » Elle se jette à genoux, elle demande pardon à Dieu, elle le supplie de la délivrer. Le moment de la détresse était là pour elle, mais Dieu qu'elle avait offensé lui répondrait-Il ? Certainement, Il le fera et aucun de ceux qui se confient en Lui ne sera confus. La voix d'Elisa, les accents de son cœur angoissé sont montés à Celui dont l'oreille est toujours ouverte, à Celui qui « ne sommeille point. » — Calmée par son invocation, elle se recueille, elle attend en repos la délivrance. Alors, une pensée jaillit dans son petit cerveau ; elle ôte un à un les vêtements qui la couvrent et, pardonnez, cher lecteur, car ce n'est pas le moment de rire, elle agite au-dessus de sa tête sa petite chemise en jetant de nouveaux cris.

Le moment de la délivrance était près cette fois. Dieu avait ouvert les yeux et les oreilles du père d'Elisa pour qu'il vit les signaux de détresse de son enfant et bientôt après, notre petite amie, en se jetant au cou de sa grand'-mère, pouvait, avec un profond sentiment de reconnaissance, répéter ces belles paroles du Psalmiste, qu'elle avait apprises aussi : « Béni soit le Seigneur, car Il a exaucé la voix de mes supplications ! »



Le siège de Samarie.*(Suite.)*

Nous avons vu, chers enfants, dans notre dernière étude, le comble du mal et de la misère chez l'homme surmonté par l'abondance de la grâce de Dieu. La famine, dans la ville coupable, était parvenue à la plus affreuse extrémité — et l'homme de Dieu venait de déclarer, de la part de l'Éternel, que, dans vingt-quatre heures, il y aurait abondance de vivres à la porte de Samarie. Ainsi pour nos âmes, le Seigneur nous déclare, que là où le péché a abondé la grâce, y a surabondé. Mais, soit à Samarie, soit dans le monde, comment est reçu le message de miséricorde que Dieu fait annoncer par ses serviteurs? — Hélas! ce message y rencontre d'abord l'opposition formelle de la plupart de ceux qui l'entendent et qui le rejettent ouvertement. Cette classe nombreuse de personnes est ici représentée par le capitaine sur lequel s'appuyait le roi. Il entend la parole d'Élisée et il la traite avec mépris. Si l'Éternel faisait maintenant des ouvertures au ciel, cela pourrait arriver, dit-il; mais qui a jamais entendu parler d'ouvertures au ciel? Comme les paroles de cet officier respirent l'incrédulité et le méchant esprit du cœur de l'homme qui refuse de recevoir les bonnes nouvelles d'une grande joie de la part de Dieu; qui repousse les saintes pensées, ne connaît rien d'une confiance filiale dans le Seigneur, et qui, au contraire, quand Dieu parle de pardon et de bénédiction, rejette la grâce et se complait dans l'affreuse idée qu'une

telle grâce est impossible : tant le cœur de l'homme est ignorant et étranger à la vie de Dieu.

Il est aussi toute une génération d'hommes qui n'ont point d'espérance. Ce sont comme des gens qui ont dépensé tous leurs biens en médecins pour être guéris de leur maladie et qui ne s'en trouvent nullement mieux. Au milieu des multitudes mourant de faim, c'étaient les plus malheureux de tous qui, les premiers, profiteraient de l'abondance, savoir, quatre hommes qui, tout en partageant les calamités dont tous souffraient également, portaient encore en eux-mêmes un mal qui les rendait plus sensibles que d'autres à l'énorme fardeau de ces calamités. Ils étaient dans l'état le plus désespéré possible et ils en avaient la conscience. Ils étaient lépreux et, comme tels, séparés du reste des habitants. Or, il y a toujours des lépreux hors du camp, — de pauvres pécheurs convaincus de leur état, et qui ne valent rien pour personne, si ce n'est pour Jésus-Christ. La mort est devant eux, derrière eux, autour d'eux. L'armée des Syriens, du moins ils le croient, est devant eux ; la ville, mourant de famine, derrière eux ; enfin ils sont environnés de leurs corps lépreux et comme déjà morts. « Il y avait à l'entrée de la porte quatre hommes lépreux, et ils se dirent l'un à l'autre : Pourquoi resterions-nous ici jusqu'à ce que nous mourions ? Si nous disons : Entrons dans la ville, la famine est dans la ville et nous mourrons là, et si nous restons ici nous y mourrons. Maintenant donc venez, et glissons-nous au camp des Syriens ; s'ils nous laissent vivre nous vivrons, et s'ils nous font mourir nous mourrons. » Que les voies de Dieu sont admirables ! On peut bien dire que l'extrémité de l'homme est l'opportunité

de Dieu, ou le moment favorable pour le déploiement de sa grâce. C'est bien dans le temps du plus grand besoin que la grâce arrive à ces malheureux. Ils ne peuvent que mourir; ils pensent que le camp des Syriens *pouvait être* pour eux un moyen de salut. Ils se lèvent et y trouvent abondance de butin. Leurs misères mêmes les poussent sur le lieu où Christ a remporté la victoire, c'est comme un pécheur chargé, tremblant, désespéré qui tomberait aux pieds de Jésus, en disant : « Je ne puis que périr ; et si je dois périr, que ce soit du moins aux pieds du Seigneur ! »

Mais, là, nul n'a jamais péri ! Dieu avait déjà pensé à ces pauvres lépreux près de mourir, et il avait opéré, dans le camp des Syriens, une œuvre qui devait apporter la délivrance à la ville de Samarie. Tandis que les habitants étaient à bout d'expédients, Dieu lui-même avait combattu pour eux, en faisant entendre aux Syriens un grand bruit de chariots et de chevaux, tel que celui d'une puissante armée qui se serait avancée contre eux; ce qui les avait remplis d'une telle terreur qu'ils s'étaient enfuis précipitamment, en abandonnant tous leurs trésors et toutes leurs provisions. Les lépreux ne savaient rien de tout cela, quand ils prirent leur résolution désespérée de se rendre au camp des ennemis. Dieu, sans doute, leur avait mis cette pensée au cœur, car Lui savait que l'armée des Syriens avait été mise en fuite et dispersée. Les lépreux savaient que, dans le camp, il y avait des provisions; tout ce qu'ils craignaient en s'en approchant, c'est que les Syriens les fissent mourir. Mais il n'y avait plus de Syriens; il y avait abondance de provisions, sans un seul ennemi pour leur en disputer la possession.—

De même, chers enfants, si vous avez compris et cru ce que Dieu vous dit, savoir, qu'il y a rédemption en abondance par devers Lui; si vous recevez le témoignage que Dieu a rendu de son Fils, si vous vous confiez à une œuvre depuis longtemps accomplie — à une victoire depuis longtemps remportée par Christ sur la croix, vous êtes, par grâce, rendus participants des fruits de cette œuvre, du butin de cette victoire.

Les lépreux étaient allés jusqu'à l'extrémité du camp des Syriens, et voilà, il n'y avait personne. Ils entrèrent dans une tente, et mangèrent et burent, et en emportèrent de l'argent et de l'or et des vêtements qu'ils cachèrent. Ils en firent de même dans une autre tente. Ainsi encore, cher jeune lecteur, si, désespérant de trouver le salut ailleurs, vous remettez avec foi votre âme à Christ, vous verrez que tous vos ennemis ont été par lui combattus et vaincus, et que vous pouvez partager avec lui les dépouilles de la victoire que son bras seul a remportée. Si complète est la victoire de Jésus, les résultats en sont si précieux pour le pécheur qui croit en lui, qu'il peut dire : « Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? » Pardon, paix, vie, justice, adoption, le Saint-Esprit comme sceau, arrhes, onction, participation avec Christ à toute la bénédiction et à la gloire à laquelle, comme homme ressuscité, il a été élevé : telles sont, entre autres, les grâces dont sont enrichis ceux qui reçoivent le témoignage de Dieu touchant Jésus.

Mais quel besoin devons-nous éprouver quand de telles richesses de grâce nous sont accordées ? C'est ce que nous apprend la suite de notre récit. Les lépreux commencent par apaiser leur faim ; ensuite ils s'en-

richissent des dépouilles du camp ennemi; puis ils se souviennent qu'il y avait, dans la ville, des milliers d'affamés à qui cette abondance était aussi destinée. Leur propre joie leur fait sentir le désir de partager le butin avec d'autres : « Alors ils se dirent l'un à l'autre : Nous ne faisons pas bien. Ce jour est un jour de bonnes nouvelles, et nous gardons le silence ! Si nous attendons jusqu'à ce que le jour soit venu, notre iniquité nous trouvera. Et maintenant, venez, allons et faisons-le savoir à la maison du roi. »

Ainsi, chers enfants, si, comme je l'espère, il en est parmi vous qui connaissent la grâce de Dieu en Christ, ils doivent aussi se sentir pressés d'être des messagers de « bonnes nouvelles » auprès de leurs frères, leurs sœurs, leurs amis et leurs compagnons. En effet, est-ce uniquement pour notre propre sûreté et notre bonheur que Dieu a révélé son saint Fils Jésus en nous et que nous avons été faits participants du salut et de toutes les bénédictions qui en sont la conséquence ? Assurément non. Si ce jour est réellement pour nous un jour de bonnes nouvelles, ce n'est pas bien à nous de ne rien dire.

Bienheureux ceux qui, connaissant pour eux-mêmes l'abondance de la grâce de Dieu en Jésus-Christ, se sentent pressés par l'amour du Sauveur à persuader leurs alentours de l'importance qu'il y a pour eux à se réfugier sans retard, par la foi, sous l'aspersion du sang de l'Agneau de Dieu, qui nous apporte la paix et nous purifie de tout péché. On ne s'appauvrit pas spirituellement en communiquant à d'autres la grâce qu'on a reçue ; au contraire, on s'enrichit, on reçoit de nouvelles grâces, car il est écrit : « Celui qui bénit

sera engraisé, et celui qui arrose sera arrosé lui-même » (Prov. XI, 25). Et ne pensez pas que, pour parler à d'autres de la bonne nouvelle de Dieu, il soit besoin de beaux discours ou de paroles savantes. Nullement, il suffit de rendre simplement témoignage à l'amour de notre Père et à l'œuvre de rédemption accomplie par le Fils. Ainsi les lépreux se bornent à exposer tout simplement les faits, en criant aux portiers : « Nous sommes entrés dans le camp des Syriens; et voilà, il n'y a personne, et on n'y entend la voix d'aucun homme; mais les chevaux attachés, et les ânes attachés, et les tentes telles quelles. » Voilà tout leur message, et il suffisait. Des tentes remplies de provisions, et pas un seul ennemi, c'était la vie et le salut pour une ville dont la famine consumait les habitants. Tout ce qu'il fallait, c'était d'être informé du lieu où se trouvait une telle abondance. Il en est précisément de même des âmes qui sentent leur état de misère et de perdition. Ce dont elles ont besoin, ce n'est ni d'éloquence ni de science, mais c'est de connaître comment Dieu répond à leur angoisse sous le poids du péché. Cette réponse, heureux, encore une fois, celui qui peut la leur donner.

Mais le message de « bonnes nouvelles, » apporté par les lépreux, comment est-il reçu par le roi d'Israël? Hélas! nous voyons en lui un cœur tardif à croire ou même incrédule. Au lieu de voir, dans le rapport qui lui est fait, l'accomplissement de la parole d'Elisée, l'intervention de la puissance et de la grâce de Dieu pour la délivrance de la ville, tout ce que son esprit sombre et défiant peut y discerner, c'est un stratagème des Syriens pour attirer les habitants de Samarie

dans une embuscade et pour les détruire. Oh ! que l'incrédulité est habile à se tromper ! elle sait tirer des motifs de découragement des faits mêmes, par le moyen desquels la délivrance a été accomplie. Heureusement que, ici encore, parmi ceux qui entourent le roi, il y eut un plus sage que lui ; et d'après son conseil, des messagers sont expédiés pour s'assurer de l'exactitude du rapport des lépreux. Bientôt l'abondance du camp est transportée dans la ville : « On donna le sat de fine farine pour un sicle, et les deux sats d'orge pour un sicle, *selon la parole de l'Éternel.* »

Personne n'est privé de cette abondance, si ce n'est l'incrédule capitaine qui avait traité avec dédain et mépris la parole prononcée par Elisée, au nom de l'Éternel. Le roi avait chargé ce capitaine de garder la porte, où il est pressé par une telle masse de gens, qu'il est foulé par eux et qu'il en meurt. « Or, lorsque l'homme de Dieu avait parlé au roi, en disant : Demain au matin, à cette heure-ci, on donnera à la porte de Samarie les deux sats d'orge pour un sicle,.... ce capitaine-là avait répondu à l'homme de Dieu, et avait dit : Quand maintenant l'Éternel ferait des ouvertures au ciel, ce que tu dis pourrait-il arriver ? Et l'homme de Dieu avait dit : Voilà, tu le verras de tes yeux, mais tu n'en mangeras point. Il lui en arriva donc ainsi ; car le peuple le foula à la porte, de sorte qu'il mourut. »

Ici donc encore, vous le voyez, chers enfants, la parole du Seigneur est accomplie avec la plus fidèle exactitude, comme il en a toujours été, comme il en sera toujours. C'est par cette pensée solennelle, que je vous engage à méditer avec prière, que je termine

en demandant à Dieu de vous amener à Christ, en sorte que les paroles, qui s'accompliront pour vous, soient toutes des paroles de grâce, de salut, de vie éternelle !

QUESTIONS SUR LE « SIÈGE DE SAMARIE, »

(Suite).

1. Comment le message de grâce d'Elisée est-il reçu, tout d'abord, à Samarie ?
2. Que dit un capitaine ?
5. Quelle classe d'hommes ce capitaine représente-t-il, quant au message de la grâce de Dieu envers nous ?
4. Quelle autre classe d'hommes y a-t-il ?
5. Par qui sont-ils représentés dans notre histoire ?
6. Qu'avaient-ils devant eux, derrière eux, autour d'eux ?
7. Que se dirent-ils l'un à l'autre ?
8. Quand est-ce que la grâce arrive à ces malheureux ?
9. Où est-ce que leur misère les pousse ?
10. N'est-ce pas ce qui arrive aussi parfois au pécheur désespéré ?
11. Qu'est-ce que Dieu avait fait dans le camp des Syriens ?
12. Qu'on était-il résulté ?
15. Que savaient les lépreux ?
14. Que trouvent-ils ?
15. Qu'est-ce que Dieu fait savoir au pécheur ?
16. Que trouve-t-il en croyant Dieu ?
17. A qui pensent ensuite les pauvres lépreux ?
18. De quoi aussi doivent se sentir pressés ceux qui connaissent la grâce de Dieu en Christ ?
19. Ceux qui connaissent le Seigneur s'appauvrissent-ils en communiquant à d'autres la grâce qu'ils ont reçue ?
20. Est-il besoin pour cela de beaux et savants discours ?
21. Quel fut le message des lépreux — était-il suffisant ?
22. Comment le rapport des lépreux est-il reçu par le roi d'Israël ?
23. Quel sage conseil lui donna un de ses serviteurs ?
24. Qu'est-ce qui arriva bientôt dans la ville ?

25. Qui est-ce qui, seul, fut privé de jouir de cette abondance et pourquoi ?
 26. Que lui arriva-t-il ?
 27. Qu'est-ce qui s'accomplit toujours exactement ?
 28. Quelles sortes de paroles des Ecritures désirez-vous voir s'accomplir pour vous ?
 29. Que faut-il pour qu'il en soit ainsi ?



Souvenir d'un séjour à la campagne.

Extrait d'une poésie adressée à une jeune personne,

à l'occasion de l'anniversaire de sa naissance.

....Après tout, nos plus douces heures,
 Les plus utiles, les meilleures,
 Etaient celles que nous passions,
 Loin des mondaines passions,
 En communion fraternelle,
 Près de notre Dieu, sous son aile,
 Comptant sur son amour fidèle,
 A méditer ses saintes lois,
 En élevant à Lui nos voix.
 Que ces doux moments nous reviennent,
 Et que nos âmes s'en souviennent ;
 Que le Seigneur veuille en bénir
 Pour vous, pour moi, le souvenir .
 Et qu'en ce beau jour de naissance,
 Dieu vous accorde, avec sa paix,
 Une vive reconnaissance
 De tous les dons qu'Il vous a faits.
 Oh ! quel bonheur de le connaître,
 De l'aimer dès nos jeunes ans,
 Car au Seigneur on ne peut être
 Jamais trop tôt, ni trop longtemps.





La maladie bénie.

— Comment Anna? Tu reviens déjà de l'école? Que le temps passe vite! C'est ce que disait une femme à la figure aimable en regardant la pendule et en mettant de côté son ouvrage. Sa fille entra dans ce moment. — Alors il est temps d'envoyer le café de ton père à la fabrique. Qu'as-tu fait, as-tu été bien sage et appliquée à l'école?

La petite Anna était une jeune fille âgée d'environ dix ans, elle avait les yeux noirs et de fraîches joues roses; elle s'approcha de sa mère en souriant et en l'embrassant, et lui dit :

— Oui, mère, je suis maintenant la première de ma classe et la maîtresse m'a dit que j'avais fait des progrès dans la couture. Et pense même, M. Werner,

notre maître, veut faire une promenade avec nous dans quelques jours, s'il est content de tous les enfants et la meilleure élève recevra un prix.

— En effet, dit la mère en préparant le café, M. Werner et la maîtresse sont bien bons pour vous, et votre conduite devrait toujours les satisfaire, même sans la promesse d'une promenade et d'un prix. Mais attends, mon enfant, n'ôte pas encore ton châle, porte d'abord le café de ton père à la fabrique.

Anna fut bientôt prête et pendant qu'elle fixait son châle avec une épingle, elle dit :

— Mère, je suis décidée à faire tous mes efforts pour obtenir le prix, car je désire beaucoup monter en première. Et puis, plusieurs des jeunes filles sont tellement bornées, que je suis sûre d'apprendre bien plus vite qu'elles, si je me donne de la peine.

— Toutefois, je serais très affligée, répondit la mère, si le prix excitait de l'orgueil ou de l'envie dans le cœur de mon enfant. Si tu as plus de facilité que d'autres pour apprendre, c'est un don de Dieu; c'est donc une chose dont tu ne peux te glorifier, mais pour laquelle tu dois être reconnaissante. Mais nous en parlerons plus tard. Le café est prêt, va, porte-le à ton père.

La douce remontrance de la mère avait fait un peu rougir Anna; cependant elle se hâta de prendre le panier, elle courut à travers les rues tapissées de neige et eut bientôt atteint la fabrique, où travaillait son père.

— Bien, mon enfant, lui dit cordialement celui-ci; j'attendais aujourd'hui mon café avec plus d'impatience que d'habitude, car j'ai bien soif. Mais maintenant retourne vers ta mère. Et avant même que sa mère s'en

doutât, la petite Anna était de retour chez elle, où une nouvelle commission l'attendait.

— Je pense que tu vas faire une visite à la pauvre Elise malade, qui demeure là près de nous. Cette pauvre petite sera bien contente que tu viennes passer une heure avec elle, car elle est toujours si seule. Voici deux gâteaux que j'ai cuits pour vous, et du pain et du beurre. Bon appétit ! Il est cinq heures maintenant et un peu après six heures, tu pourrais être de retour ici ; c'est le moment où ton père aussi revient de son travail.

— J'aime bien à y aller, mère, car je plains beaucoup la pauvre Elise et il me tarde qu'elle puisse retourner à l'école. Adieu, mère !

A côté de la rue où demeuraient les parents d'Anna, la place se terminait en une cour étroite, qui portait le nom de « verger » quoiqu'on n'y pût voir ni arbre, ni fleur, ni brin d'herbe, excepté peut-être ici ou là derrière les petites fenêtres de quelque pauvre chaumière. Cette place avait été un verger autrefois, et les vieilles gens se rappelaient le temps, où les poiriers et les pommiers y fleurissaient, où d'heureux enfants jouaient à l'ombre, écoutaient le chant des oiseaux ou cherchaient des violettes entre les bancs couverts de mousse. Mais, que tout avait changé dès lors ! Sur cette place étaient accumulées de misérables huttes et tellement serrées les unes contre les autres qu'un rayon de soleil pouvait à peine y pénétrer ; il n'y en avait que peu qui offrissent un aspect moins triste, mais la plupart portaient l'empreinte de la pauvreté et de la malpropreté de leurs habitants. Et lorsque Anna remarqua ces vitres cassées, remplacées par du papier

ou même par des haillons, elle ne put s'empêcher de comparer ces demeures avec le confort relatif de celle de ses parents. C'est dans une de ces plus pauvres habitations qu'habitait la malade, et quoique le corridor fût bien sombre, Anna trouva bientôt la porte de la chambre où Elise était étendue sur un misérable grabat.

Pauvre Elise ! Quel triste sort que le sien. Cinq ans s'étaient passés depuis qu'elle avait perdu une sœur d'une manière affreuse. Elle travaillait dans l'une des fabriques ; et, hélas ! un jour sa robe se prit dans une roue et en un instant elle se trouva sous la machine et n'était plus qu'un cadavre horriblement mutilé. Bientôt après, Elise perdit ses deux frères, et même son père par la consommation et cette même maladie menaçait sa propre vie. Seule du matin au soir et presque privée de soins, elle était couchée dans ce lieu de misère. Depuis la mort de son père, sa mère s'était vue forcée d'envoyer en service sa fille aînée et elle-même cherchait de l'ouvrage hors de la maison. La pauvre malade ressentait souvent de fortes douleurs et était entièrement réduite à ses propres ressources, à moins que M. Werner ou quelque autre bon ami, ne vint la visiter dans sa solitude. Sa position extérieure était certainement bien triste et cependant son cœur était heureux et content ; car dans ses jours de souffrance, elle avait trouvé Celui qui est puissant pour consoler et pour restaurer, malgré toute la misère humaine. Mais elle avait un chagrin qui l'accablait souvent ; elle voyait que le malheur, au lieu d'attirer le cœur de sa pauvre mère vers Dieu, l'endurcissait de plus en plus. Sans prière, elle quittait la maison chaque matin, elle faisait

son travail de mauvaise grâce, rentrait mécontente et se plaignant amèrement de son triste sort. Il n'est pas étonnant que la malheureuse enfant souffrit beaucoup de cette disposition d'esprit. Mais revenons à Anna qui avait rejoint sa compagne d'école. La chambre n'était qu'à peine éclairée, car le feu dans la cheminée était presque éteint et tout, dans cette misérable pièce, portait un cachet de grande pauvreté. Dans un coin il y avait un vieux lit, rempli de paille et de haillons, c'est là que gisait la pauvre malade; — à côté se trouvait une chaise, avec une tranche de pain et une tasse de café froid; puis une caisse et une table et voilà tout l'ameublement. Mais quel rayon de joie illumina la pâle figure d'Elise lorsqu'elle vit entrer sa petite amie!

— Ah! c'est toi, Anna! s'écria-t-elle. Comme tu fais bien de venir me voir!

— Ma mère m'a dit d'aller passer une heure avec toi, Anna. Comment es-tu?

— Pas mieux qu'à l'ordinaire, fut la réponse.

— Ma mère m'a donné un gâteau, du pain et du beurre que nous pourrons manger ensemble, continua Anna après un moment, en vidant le contenu de son panier.

— Que ta mère est bonne, Anna, oh! remercie-la mille fois pour moi, dit Elise, qui, à part un peu de café, n'avait rien mangé de toute la journée.

Puis Anna se mit à l'œuvre, elle aida son amie à se soulever un peu dans son lit et plaça ce petit souper devant elle. Elise parut oublier pour un moment ses souffrances; — elle rendit grâce à Celui de qui descend tout don parfait et qui, maintenant aussi, avait pourvu à sa nourriture; ensuite elle écouta sa com-

pagne qui se mit à lui réciter tout ce qui s'était passé à l'école : que Marie B. était montée dans la première classe, que Jeanne S. avait été blâmée pour son inattention et que la maîtresse avait promis un prix à la meilleure élève et le maître une promenade à la campagne, et ainsi de suite.

— Je pense te rapporter alors un bouquet, si l'on me permet de cueillir des fleurs, continua-t-elle gaiement. Ah ! que je désire que tu te guérisses et que tu reprennes des forces ? Ne t'ennuies-tu pas beaucoup d'être ici toute seule ?

— Parfois le temps me paraît bien long en effet, répliqua Elise. Mais souvent aussi je me réjouis de pouvoir penser à Dieu, en étant couchée ici. Je ne crois pas, Anna, que je me remette jamais.

— Ah ! Elise, ne parle pas ainsi. La toux passera dès que la chaleur reviendra.

— Non, Anna, je ne me guérirai pas, répéta la malade d'un ton doux, mais ferme. Je sens que je mourrai bientôt. Mais je désire beaucoup qu'après ma mort, tu viennes souvent voir ma pauvre mère. Le veux-tu ?

Les yeux d'Anna s'étaient remplis de larmes et elle dit à son amie : Je ne puis t'entendre parler ainsi, ni penser que tu pourrais mourir bientôt. Tu es trop jeune pour mourir déjà.

— Ne pleure pas, Anna, dit doucement l'enfant. Je suis heureuse en pensant que bientôt je serai pour toujours avec le Seigneur Jésus. Cette misérable terre n'a rien qui pût me rendre vraiment heureuse, et puis qui sait si, guérie et grandie, je n'oublierais pas le Seigneur et si je ne m'attacherais pas de nouveau au monde.

— Je ne puis comprendre, reprit Anna, comment

tu peux parler si tranquillement de tout cela. Moi, certes, je ne le pourrais pas. Il me serait insupportable d'être couchée ici, jour après jour, et surtout avec la certitude de ne pas me guérir.

— Il faut savoir, Anna, que si Dieu envoie des peines et des souffrances, il aide aussi à les porter, remarqua Elise. Et je suis toujours consolée lorsque je pense aux souffrances que le Seigneur Jésus a endurées pour nous. Aujourd'hui même j'ai lu dans la Bible qu'il savait tout ce qui devait lui arriver et malgré cela il était prêt à aller à la mort pour nous. Il nous a tant aimés ! Et c'est pourquoi je suis toujours peinée quand je vois combien souvent je me plains ou que même je murmure. Quand je suis occupée de lui, je suis heureuse, très heureuse.

Ces paroles firent réfléchir Anna ; elle ne jouissait pas de ce bonheur ; car quoiqu'elle fût l'enfant de parents pieux, elle ne connaissait pas Jésus comme son Sauveur et encore moins comme son Ami. Plus d'une fois sa conscience avait été inquiétée à cet égard, mais la légèreté de la jeunesse avait toujours eu le dessus. Elise continua encore à parler de la bonté et de l'amour de son Sauveur, et sa voix était si douce et son œil brillait d'un éclat si pur, qu'on aurait pu croire que la douleur avait tout à fait quitté ce pauvre corps. Mais l'heure de la séparation arriva, l'horloge sonna six heures et Anna se leva en disant :

— Il faut que je te quitte maintenant, chère Elise. J'ai promis à ma mère de m'en retourner quelques minutes après six heures. J'espère que tu seras bientôt remise. Bonne nuit, chère Elise!

(à suivre)



L'enfant perdu et retrouvé.

L'enfant perdu.

Il y a quelque temps, qu'un petit garçon de quatre à cinq ans, s'éloigna de la maison et se perdit. On lui avait permis, par une belle matinée d'hiver, d'aller et de venir le long du trottoir, devant la maison où il demeurerait, afin de prendre de l'exercice pour se réchauffer. Mais lorsque peu de temps après, sa mère vint sur le seuil de la porte pour chercher son petit garçon, elle ne put l'apercevoir. Elle s'informa auprès des voisins, mais aucun n'avait remarqué l'enfant. Elle se mit aussitôt à le chercher dans tous les environs, sans réussir à le découvrir. De plus en plus alarmée, elle envoya d'autres personnes à sa recherche, mais sans succès. La journée se passait, et toujours point de nouvelles de l'enfant; alors la mère craignant qu'il ne lui fût arrivé quelque accident fit poursuivre les recherches dans toutes les directions, partout où elle avait le moindre espoir d'obtenir quelque information. Mais tout fut inutile; ni en bien, ni en mal, on n'apprit rien de l'enfant. Le soir approchait rapidement et la pauvre mère était presque folle de douleur à la pensée d'avoir perdu son cher garçon. Dans son angoisse, elle fit comme ceux dont il est parlé dans le Ps. CVII^e; elle cria à l'Eternel, et le supplia de ramener dans ses bras l'enfant perdu; et comme nous le verrons plus tard, Dieu l'exauça miséricordieusement, et la délivra de ses angoisses.

Je désire, chers enfants, non-seulement vous intéresser par cette histoire véritable, mais aussi vous ame-

ner à comprendre quelques vérités de la Parole de Dieu que ce récit peut suggérer, vérités qui, avec la bénédiction du Seigneur, peuvent être profitables et instructives pour vos âmes. Ne savez-vous pas que Dieu déclare que nous sommes tous — perdus, — les jeunes aussi bien que les vieux, que nous nous sommes tous détournés du chemin; — qu'il n'y en a point d'entre nous qui ait de l'intelligence, point qui recherche Dieu? — Mais quoiqu'il en soit ainsi, combien ne sommes-nous pas heureux de savoir, que Jésus, le Fils bien-aimé de Dieu, quitta le ciel pour venir sur la terre *chercher* et sauver ceux qui étaient perdus (Luc XIX, 10). Et quelle bonté de Dieu d'envoyer son Fils souffrir et mourir sur la croix, afin que nous, pauvres pécheurs perdus, puissions être sauvés. Nous voyons que de soins et de peines une bonne mère peut prendre pour chercher à retrouver son enfant perdu, et avec quelle ardeur elle désire le voir revenir sain et sauf dans ses bras. A combien plus forte raison, Dieu, qui est amour, ne désire-t-il pas que nous qui sommes perdus, nous soyons retrouvés? — Oh! oui, Il ne veut pas qu'aucun périsse, mais cherche à persuader aux pauvres âmes perdues, comme vous et moi, de venir à Lui au nom de Jésus; alors Il nous recevra avec joie, et nous empêchera de nous perdre de nouveau; Il nous gardera en sûreté et nous bénira à jamais.

Comment l'enfant se perdit.

C'était à Londres, à l'époque où mourut un membre de la famille royale, dont les funérailles devaient avoir lieu le jour où l'enfant s'égara. Vous direz peut-être :

— Qu'est-ce que cet événement a affaire avec notre histoire ? — Mais, écoutez. Le petit garçon avait tellement entendu parler du grand convoi, qu'il eut grande envie de voir passer le cortège. Il y avait là, en effet, de quoi captiver l'esprit d'un enfant, car il devait y avoir une grande pompe, des chevaux couverts de magnifiques plumes, de nobles équipages et des soldats en uniformes, le tout accompagné d'une magnificence royale. Le récit de ce qui devait se faire dans cette cérémonie avait fait une telle impression sur l'enfant, qu'il avait résolu d'aller voir ce spectacle ; et c'est dans ce but qu'il s'était éloigné de la maison. — Tout petit qu'il était, il réussit à s'approcher de l'endroit où la procession devait passer, quoique ce fût à près d'une lieue ou de quatre kilomètres de chez lui ; mais comme vous pouvez le penser d'un enfant si jeune, il manqua l'objet de ses recherches, et après tout il ne fut pas témoin du grand spectacle qu'il était allé voir.

N'est-ce pas de cette manière que Satan en agit avec vous, pour vous éloigner de Dieu ? Ne met-il pas des pensées dans vos cœurs et devant vos jeunes esprits, pour que vous vous imaginiez que les plaisirs passagers du péché vous rendraient plus heureux que les joies et les délices que Dieu donne à ceux qui l'aiment et qui le servent ? Oh ! oui, plus d'un enfant croit qu'il serait beaucoup plus heureux, s'il pouvait seulement goûter des plaisirs de ce monde, et faire tout ce qui lui plaît. Mais il n'y a de réel bonheur qu'en Dieu, et les enfants vraiment heureux sont ceux qui jouissent en Dieu et reçoivent les bénédictions qu'Il accorde à ceux qui croient au nom de son Fils unique.

Le malheur d'être perdu.

Après tout, comme je l'ai déjà dit, l'enfant n'avait pas vu la procession, ce spectacle pour lequel il s'était éloigné de la maison. Il avait cédé, pendant quelque temps, à l'agréable espoir de le voir, mais il n'y arriva jamais ; il en est justement ainsi du bonheur que le péché et Satan nous promettent ; il paraît ravissant à distance, mais en vérité, on ne le possède et on n'en jouit jamais.

A mesure que le jour baissait et que l'obscurité s'accroissait, l'enfant se sentait fatigué, avait froid et faim, tout en étant vexé et désappointé. Il s'était égaré loin de la maison et ne savait plus comment y retourner ; aussi fit-il ce que bien probablement vous auriez fait à sa place : il s'assit au bord du chemin et se mit à pleurer. Ceci ne vous rappelle-t-il pas l'histoire du fils prodigue que nous lisons dans le XV^e chapitre de Luc, de ce plus jeune fils qui quitta la maison de son père, et s'en alla dans un pays éloigné, et là, ayant dépensé tout ce qu'il possédait, se trouva dans le besoin. Oh ! comme alors, dans sa misère, il repensa aux bénédictions qu'il avait quittées, s'écriant : « Les serviteurs de mon père ont du pain en abondance, et moi je meurs de faim. » — Mais combien plus misérables encore sont ceux qui sont éloignés de Dieu et qui périssent dans leurs péchés, en refusant de croire en Jésus, le Sauveur des pécheurs !

L'enfant trouvé.

La manière dont l'enfant fut retrouvé me rappelle une autre portion du XV^e de Luc : Lorsque le berger



cherche la brebis perdue, et quand il l'a trouvée, il la met sur ses épaules, tout joyeux, et la ramène dans le bercail. Comme je vous l'ai dit, le pauvre petit garçon s'était assis et pleurait. Quelques bonnes personnes, passant près de lui, s'arrêtèrent et le questionnèrent ; mais aucune ne pouvait le ramener à la maison, car l'enfant ne savait leur dire où il demeurait. Bientôt après, un monsieur qui passait aussi par là, voyant ce rassemblement, s'arrêta pour demander de quoi il s'agissait. Quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'il reconnut l'enfant ; car, par une singulière coïncidence, ce monsieur était un voisin et un ami de la famille. L'enfant, comme vous pouvez le penser, fut bienheureux de voir

quelqu'un qu'il connaissait ; et cet ami, après lui avoir adressé quelques questions et de consolantes paroles, le prit sur ses épaules et le rapporta sain et sauf à la maison et à ses parents affligés.

Ceci ne nous offre-t-il pas une touchante image de Jésus, l'Ami dans le besoin, qui descendit du ciel et vint dans ce monde pour sauver ceux qui étaient perdus, et les ramener à Dieu ? Avez-vous, chers enfants, accepté sa gracieuse invitation de venir à Lui ? et savez-vous ce que veut dire : Avoir été autrefois perdu, mais être maintenant trouvé ? — Êtes-vous un des agneaux qu'Il a rassemblés et qu'il porte dans son sein ? (Esaïe XL, 11.) Puissiez-vous être capables de répondre affirmativement à ces questions, dans le secret de vos âmes, de manière à montrer que vous êtes un petit enfant de Dieu, enseigné par Lui à le connaître comme votre Père Céleste.

L'enfant rapporté à la maison.

Bien tard dans la soirée, lorsqu'il faisait tout à fait obscur et extrêmement froid, le petit fugitif fut ramené sain et sauf à la maison, sur les épaules de son bon ami. Oh ! quel bonheur pour son père et sa mère, et pour le reste de la famille ! Bien des larmes de joie furent versées cette nuit-là parmi eux. Et quelle reconnaissance ils eurent pour l'ami que Dieu avait si miséricordieusement envoyé pour ramener le petit voyageur. Et cet ami n'était-il pas aussi tout ravi d'avoir été conduit à passer par ce chemin, et pour retrouver ainsi l'enfant perdu, et d'avoir eu le plaisir et la joie de le ramener en sûreté à la maison et de le rendre à sa mère ? De même l'enfant, qui avait causé tant de peines

et de chagrins à ceux qui l'aimaient, était bien heureux de se retrouver tranquille à la maison, caressé par sa mère, et prenant part à la chaleur, au confort et au bonheur de la maison.

Ainsi nous lisons dans le même XV^m chapitre de Luc, — qu'il y a de la joie dans le ciel, en présence des anges de Dieu, pour un seul pécheur qui se repent. — Nous savons aussi que lorsque le fils prodigue revint à la maison de son père, son père se jeta à son cou et le baisa, et dit : — « Mangeons, et réjouissons-nous ; car celui-ci, mon fils, était mort, et il est revenu à la vie ; il était perdu, et il est retrouvé. Et ils commencèrent à se réjouir. »

Cher enfant, laissez-moi vous demander s'il y a eu de la joie dans le ciel, à votre sujet, parce que vous, un pauvre pécheur perdu, avez cru en Jésus, le Sauveur ? Avez-vous été ramené à la maison, sur les épaules du Tout-Puissant, et déposé en sûreté et pour toujours dans la présence du Père ? Ou bien, seriez-vous encore une brebis perdue, un agneau égaré, vous éloignant toujours plus de Dieu ? Si tel est votre cas, oh ! souvenez-vous que Jésus est mort pour ceux qui sont perdus ; et que maintenant Il est vivant dans le ciel pour sauver entièrement tous ceux qui viennent à Dieu par Lui. Oh ! quelle grâce pour ceux qui étaient autrefois perdus, d'être trouvés par Lui, par Christ Lui-même, Jésus, le Seigneur, et de connaître les tendres soins du Berger, pour garder les siens en sûreté jusqu'au moment heureux où Il viendra prendre ceux qui croient en Lui, afin qu'ils soient comme Lui et avec Lui pour toujours !

Dieu veuille que telle soit votre portion, mon cher

jeune lecteur ; et il en sera certainement ainsi si vous croyez dès maintenant au nom de son Fils unique !



Encore la Sunamite et Guéhazi.

Si vous lisez, chers enfants, les six premiers versets du chapitre huitième du second livre des Rois, vous y trouverez un nouveau détail des voies du prophète Elisée, qui nous montre encore comme il était familier avec les pensées de Dieu. Il nous rappelle, une fois de plus, la vérité de ce passage : « Le Seigneur, l'Éternel, ne fera aucune chose qu'il n'ait révélé son secret aux prophètes, ses serviteurs » (Amos III, 7).

La famine est annoncée à l'avance à Elisée, comme autrefois à Joseph (Gen. XLI, 30), comme plus tard à Agabus (Act. XI, 28) et à d'autres en divers temps : « Cacherai-je à Abraham ce que je m'en vais faire ? » disait le même Seigneur, plein de grâce envers les siens qu'il traite ainsi comme ses amis (Gen. XVIII, 17; Jean XV, 15). Ainsi le prophète portait avec lui la pensée et la main, les conseils et la force de Jéhovah.

Ici encore, nous voyons toutes ces richesses employées par Elisée en grâce pour d'autres. « A chacun est donnée la manifestation de l'Esprit pour l'avantage commun » (1 Cor. XII, 7). Abraham l'employait au profit d'autrui : dès qu'il est informé des conseils et des jugements de Dieu, il intercède pour le résidu juste à Sodome. De même, Elisée dans ce passage. Il est averti de la famine qui va arriver, et il engage la pieuse Sunamite à s'en garantir avec sa famille.

Les circonstances de cette digne femme sont bien changées : Il est très probable qu'elle avait perdu son mari ; son enfant, don de Dieu à cette fille de Sara , a grandi. Mais la famine a éloigné la mère et le fils de leur maison et de leurs champs dans la tribu d'Issachar. A la parole de l'homme de Dieu, elle s'en était allée, elle et sa famille, et avait séjourné sept ans dans le pays des Philistins. Elle aimait autrefois l'héritage qu'elle possédait à Sunem. « J'habite, disait-elle, au milieu de mon peuple » (2 Rois IV, 13). Elle ne se souciait pas de la cour ni de l'appui du roi ; si elle le recherche maintenant, c'est uniquement pour recouvrer sa simple demeure et ses champs, que d'autres s'étaient appropriés pendant sa longue absence. Nous pouvons bien penser que « la petite chambre haute » contribuait à lui rappeler avec bonheur et à lui faire désirer de retrouver cette maison bénie, où elle avait fait l'expérience de la force vivifiante et de la puissance de résurrection de son Seigneur et Sauveur, par le moyen du serviteur de son choix.

Guéhazi, lui aussi, est dans une tout autre position.

La racine de son mal bourgeoise, sans doute, encore en lui. Il est lépreux et, par conséquent, séparé du Prophète et du peuple de Dieu. Ce qui l'en a séparé, lui, ce n'est pas la *famine*, mais *l'amour de l'argent*. Maintenant il peut *rappeler* et raconter au roi d'Israël les grandes choses qu'Elisée avait faites ; mais il ne peut plus en être *témoin*. Heureux serait-il encore si, dans le sentiment de son péché, il pouvait parler de ces choses avec une sainte joie ; — plus heureux eût-il été si la persévérance dans la foi et dans l'esprit de sa vocation l'eût fait demeurer toujours dans la société

de son maître. Mais il a fait tort à son âme, comme nous le faisons tous en suivant nos propres voies. « Oh! que bienheureux est l'homme qui m'écoute, dit la Sagesse, ne bougeant de mes portes *tous les jours*, et gardant les poteaux de mes portes! Car celui qui me trouve, trouve la vie et attire la faveur de l'Eternel; mais celui qui m'offense, fait tort à son âme; tous ceux qui me haïssent aiment la mort » (Prov. VIII, 34-36).

Puis, comme nous vous le disions, chers enfants (Bonne nouvelle 1867, p. 233), remarquez l'importance qu'il y a d'être séparé du mal en effet et en vérité, et non pas de profession ou de nom seulement. Guéhazi avait été du nombre des heureux témoins de la bonté de Dieu, s'exerçant par les mains d'Elisée; mais, à la fin du chap. V^{me}, nous voyons qu'il sortit de devant Elisée, « blanc de lèpre comme la neige. » Quand il est de nouveau question de lui (chap. VIII), il est le compagnon d'un méchant roi (vrai chef et représentant du mal, hors duquel Guéhazi semblait avoir été jadis retiré), occupé à raconter des miracles qui, il le paraît, n'avaient jamais touché son cœur de manière à le détourner de ses idoles. Guéhazi était pourtant un Israélite. Quel spectacle affligeant! Puisse ce triste exemple nous apprendre qu'il est possible d'être, en apparence, séparé du mal, d'en être à part de nom et de profession, d'abonder en paroles concernant les choses de Dieu, et cependant, en secret et en pratique, de participer à ce que l'on avait déclaré avoir laissé derrière soi, tout aussi réellement que ceux qui n'ont cessé d'y être. Guéhazi semblerait avoir suivi Elisée, mais non le Seigneur, de même que Lot marchait avec Abram et non avec Dieu. On peut le supposer à

sa manière de parler des miracles dont il avait été le témoin. En le faisant, il ne dit pas un mot du Seigneur : « Voilà la femme, et voilà son fils qu'*Elisée a fait revivre.* » L'œil de Guéhazi avait été et était encore fixé sur le *serviteur*, et non sur le Maître. Il est possible, même pour le croyant, d'errer de cette manière à beaucoup d'égards, mais, heureusement pour lui, non pas dans ce qui tient à son éternelle sécurité. Mais qu'il est terrible pour un pécheur de se faire quelque illusion de ce genre!

Ici, néanmoins, le Seigneur semble employer de nouveau Guéhazi dans sa grâce pour venir au secours de la pieuse et affectionnée amie du prophète, à présent qu'elle est dans la nécessité. Si la présence à la cour de cet ancien serviteur d'*Elisée* est comme un indice de sa mondanité et de son avarice, on est réjoui de voir la bonté de Dieu se servir de lui pour une œuvre de justice et d'amour.

« Une parole dite à propos, comme elle est bonne » (Prov. XV, 23)! pouvons-nous dire aussi à l'égard de l'incident qui nous occupe. Guéhazi et le roi parlaient de la Sunamite, au moment où la Sunamite arriva vers eux. Combien de fois n'avons-nous pas eu occasion de remarquer de semblables coïncidences! Qui est-ce qui n'a pas quelque trait analogue à raconter de sa propre expérience! « Nous parlions justement de vous, » voilà ce qui a été dit et répété fréquemment à telle ou telle personne apparaissant subitement au milieu d'un cercle d'amis. La foi seule peut comprendre tout ce qu'il y a de grâce dans ces avant-coureurs préparant le chemin et aplanissant les sentiers raboteux, qui conduisent à quelque bénédiction désirée,

comme c'était le cas dans notre passage, qui nous montre la Sunamite obtenant du roi bien plus encore que ce qu'elle réclamait. « Le roi interrogea la femme, et elle lui raconta ce qui s'était passé, et le roi lui donna un eunuque, en lui disant : Rends-lui tout ce qui est à elle, même tous les revenus de ses champs depuis le jour où elle a quitté le pays jusqu'à maintenant. »

Et quand tout ne va pas comme nous le voudrions, la foi ne se plaint pas ; car la foi dit, comme la Sunamite disait, après avoir perdu son fils unique : « tout va bien. » Oui, pour l'homme de foi, « tout va bien, » quelles que soient les circonstances, favorables ou contraires, que la Providence place sur son chemin.

Oui, tout va bien, quand devant notre Père
 Nous combattons, nous pleurons, nous prions ;
 Oui, tout va bien ! car nous nous relevons,
 Soulagés de notre misère.

C'est toujours la même main de l'amour qui ôte l'écharde de la chair, ou qui l'y laisse sans la toucher.

QUESTIONS SUR « ENCORE LA SUNAMITE ET GUÉHAZI. »

1. Qu'est-ce que nous montre encore 2 Rois VIII, 1-6 ?
2. Qu'est-ce qu'annonce Elisée ?
3. Qui, avant lui et après, a fait la même prédiction ?
4. En faveur de qui Elisée emploie-t-il ce qui lui a été révélé ?
5. Qui avait fait de même et envers qui ?
6. Qu'était-il arrivé à la Sunamite ?
7. Que vient-elle faire auprès du roi ?
8. Pourquoi, entre autres, désirait-elle r'avoir sa maison ?
9. Où se trouve Guéhazi et dans quel état ?

10. Qu'est-ce qui l'a séparé du prophète?
11. A qui a-t-il fait tort?
12. De qui est-il le compagnon?
13. Que lui raconte-t-il?
14. Qui arrive durant cet entretien?
15. Que dit Guéhazi au roi?
16. A quoi Dieu emploie-t-il Guéhazi?
17. Qu'est-ce que le roi accorde à la femme?



Le jeune martyr.

(Suite et fin de la page 34.)

C'est alors que ces hommes impies furent saisis d'une frayeur subite. Ils courent au secours de Joseph, le lèvent de terre et le secouent, mais la connaissance ne lui revient pas. Ses cris avaient aussi amené le maître de la maison, qui s'informa de la cause de cette scène, et on lui dit que le chien s'est détaché de la chaîne, qu'il a sauté sur Joseph et que celui-ci est tombé évanoui. Sur cela il pousse quelques jurements, frappe le chien du pied et appelle Marguerite, à laquelle il ordonna de lui laver la main, de la bander et de frotter ses tempes d'esprit de vin. La bonne Marguerite fut très affligée de la souffrance du pauvre garçon ; elle le porta sur son propre lit et fit tous ses efforts pour le faire revenir à la connaissance. Enfin elle y réussit et ce fut pour elle une grande joie. Elle veilla auprès de lui pendant la nuit, mais quoiqu'il ne pût fermer l'œil, il était tranquille, soupirant seulement de temps en temps, lorsque sa main le faisait trop souffrir ; elle était

tout enflée le matin, mais la douleur avait diminué. Joseph put se lever et vaquer à quelques occupations dans l'intérieur de la maison; mais il tremblait toujours et il était si pâle qu'on ne pouvait le regarder sans pitié. Le maître même, si grossier d'habitude, recommanda à Marguerite de bien le soigner. Les deux valets ne firent guère qu'entrer dans la chambre et encore en grande hâte; leur mauvaise conscience les en chassait toujours. Au bout de plusieurs jours les douleurs, que Joseph éprouvait à la main, devinrent tantôt plus, tantôt moins fortes, mais il n'avait point d'appétit et semblait décliner; aussi, Marguerite, qui lui bandait sa plaie, y aperçut-elle un matin des taches noires. Elle en fut très effrayée et il y avait de quoi, car le soir du même jour déjà la gangrène apparut. Marguerite s'assit tristement à côté de son lit et lui dit :

— Comment es-tu, Joseph ?

— Je pense que bientôt je serai mieux, lui répondit-il.

Ces paroles transpercèrent le cœur de Marguerite, car elle était persuadée qu'il ne vivrait plus longtemps.

— Que veux-tu dire par là, cher enfant ? reprit-elle.

— Je crois que je mourrai bientôt et que je verrai mon cher Sauveur, dit-il avec calme.

— N'es-tu pas troublé en pensant à la mort ?

— Je désirerais bien qu'elle fût derrière moi, mais je n'en ai pas peur, répondit Joseph, je sais que le Seigneur Jésus m'assistera. Bientôt je serai avec Lui, là où il n'y a plus que joie et gloire. Je t'en prie, chère Marguerite, lis-moi quelques versets de la Bible.

Le sac, qui contenait la Bible, se trouvait sous l'oreiller de l'enfant mourant. Elle prit le précieux livre et lut le passage que lui indiqua Joseph.

« Et je vis un nouveau ciel et une nouvelle terre ; car le premier ciel et la première terre s'en étaient allés et la mer n'est plus. Et je vis la sainte cité, la nouvelle Jérusalem, descendant du ciel d'auprès de Dieu, préparée comme une épouse pour son mari. Et j'entendis une grande voix du ciel, disant : Voici l'habitation de Dieu est avec les hommes ; et il habitera avec eux ; et ils seront son peuple, et Dieu lui-même sera avec eux, leur Dieu. Et Dieu essuiera toutes larmes de leurs yeux, et la mort ne sera plus ; et il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni souffrance, car les premières choses sont passées » (Apoc. XXI, 1-4).

— Ah ! que c'est magnifique, s'écria Joseph. Je puis contempler avec joie cette cité de Dieu. Et dans ce ciel, où j'espère entrer bientôt, sont déjà ma mère, tous les saints de Dieu et Jésus lui-même. Puisse-t-il m'appeler bientôt !

Marguerite pleura. Elle se sentait pourtant si heureuse près du lit de mort de son petit ami qu'elle désirait beaucoup de mourir aussi et d'aller au ciel avec lui. Un profond silence régna pendant quelques instants, puis Joseph continua : « Je voudrais te demander un petit service, Marguerite. »

— Et que désires-tu Joseph, répondit-elle ?

— Je voudrais que tu dissés aux deux domestiques que je leur ai pardonné de tout mon cœur. J'ai prié le Seigneur de ne point leur imputer leur péché de l'autre dimanche et de les délivrer de la colère à venir.

Jusqu'alors Marguerite avait cru que le chien s'était détaché seul pour sauter sur le pauvre garçon ; aussi demanda-t-elle avec surprise ce que les deux hommes avaient donc fait.

Joseph parut étonné à son tour et lui demanda si elle ne savait donc rien de ce qui s'était passé? — Et comme elle répondit négativement, il regretta d'en avoir parlé. Marguerite voulait aller sur-le-champ raconter à son maître ce qui était arrivé, mais Joseph s'y opposa formellement. Il lui montra l'exemple de Jésus et Marguerite dut lui promettre de ne rien dire. Cette conversation avait épuisé Joseph, tellement qu'il s'évanouit. Marguerite croyant que c'était un sommeil fortifiant, se coucha aussi; mais vers trois heures du matin, elle fut réveillée par des cris et des plaintes; à l'instant même elle se leva tout effrayée et trouva le pauvre garçon sans connaissance, s'agitant dans son lit en proie à de fortes convulsions. Elle ne sut que faire. Elle l'entoura de ses bras, espérant que le malade perdrait de sa peur, et en effet, il se calma peu à peu. Marguerite en profita pour aller chercher son maître. Lorsqu'il arriva, Joseph se trouva de nouveau dans un bien pénible état; tantôt les crampes le courbaient de manière à faire craindre qu'un membre ne se cassât; tantôt elles le soulevaient du lit. Le maître de la maison, tout stupéfait de frayeur, chercha de son mieux à le soulager. Marguerite alla réveiller aussi les valets et lorsque enfin ils arrivèrent, elle leur dit : « Venez, il peut être utile pour vous d'assister au lit de mort du petit Joseph. » Ils se tenaient là presque morts de frayeur.

Les accès de crampe diminuèrent peu à peu d'intensité et bientôt le corps de Joseph fut là comme sans vie. — C'en est fait de lui, balbutia le maître, en approchant la lumière de son pâle visage. Mais le jeune martyr ouvrit encore une fois ses yeux et fit des efforts

pour regarder autour de lui, comme s'il cherchait quelque chose. Il vit Marguerite et en souriant, il s'écria à haute voix : « Merci, merci. » La pauvre fille se mit à fondre en larmes. « Paix... Jésus..ciel, » murmura-t-il, avec un doux sourire. — Puis il tourna ses regards vers les deux domestiques. Avec de grands efforts il leur tendit sa main tremblante et leur dit d'une voix cassée : « J'ai pardonné — à vous — de tout — mon cœur — Jésus — vous pardonnera — aussi ! — Priez — priez-le — et ne blasphémez plus ! » — Ses forces étaient épuisées, il retomba en arrière et peu d'instant après, il s'endormit paisiblement dans le sein de son Sauveur.

Marguerite sanglotait tout haut. Le maître quitta la chambre visiblement ému et les domestiques s'en allèrent sans mot dire. Quelques jours après, celui d'entre eux qui avait excité le chien, prit congé ; personne ne sut où il alla.

Mais le maître et l'autre valet ne purent oublier cet événement et il fut pour tous les deux le moyen de leur conversion ; dès lors la Bible de Joseph devint un précieux legs pour les habitants de la ferme.



Le jeune vieillard.

On demanda à un vieillard qui ne s'était converti que sur la fin de ses jours, quel âge il avait ?

« J'ai trois ans, » répliqua-t-il. J'ai été mort pendant quatre-vingt-trois ans. Je vis depuis trois ans. »

Et vous, cher lecteur ! avez-vous trois ans ?



LES SYRIENS ASSIÉGENT UNE VILLE D'ISRAËL.



Hazaël.

Près de vingt ans avant l'époque à laquelle nous sommes parvenus dans l'histoire que nous vous racontons, d'après la Bible, le prophète Elie, après sa vision à la montagne de Dieu, avait reçu cet ordre de l'Éternel : « Va, retourne-t-en par ton chemin vers le désert de Damas ; et quand tu seras arrivé, tu oindras Hazaël pour roi sur la Syrie. Tu oindras aussi Jéhu, fils de Nimsi, pour roi sur Israël : et tu oindras Elisée, fils de Saphat, qui est d'Abel-Méhola, pour prophète en ta place. » Et pour montrer que ces trois personnages étaient destinés à exécuter les jugements de Dieu sur son peuple rebelle, quoique Elisée dût seulement les dénoncer, le Seigneur ajoute : « Et il arrivera que ce qui aura échappé à l'épée de Hazaël, Jéhu le fera mourir, et ce qui aura échappé à l'épée de Jéhu, Elisée le fera mourir. » — Or Elie n'avait pas pu s'acquitter de cette mission, si ce n'est en faveur de son successeur qu'il oignit, en quelque sorte, en jetant son manteau sur lui (1 Rois XIX, 15-17, 19). Quant aux deux autres, Hazaël et Jéhu, la chose avait été ajournée, peut-être parce que, en entendant les effrayantes dénonciations d'Elie, le méchant Achab s'était humilié devant Dieu, qui avait dit au prophète : « Parce qu'il s'est ployé devant ma face, je ne ferai pas venir le mal durant ses jours : c'est aux jours de son fils que je ferai venir le mal sur sa maison » (1 Rois XXI, 29). Oh ! comme il est toujours vrai que « Dieu est miséricordieux, pitoyable, tardif à colère, abondant en grâce et qui se repent du mal dont il a menacé » (Jonas IV, 2).

Comme il est vrai que le Seigneur « est patient envers nous, ne voulant pas qu'aucun périsse, mais que tous viennent à la repentance » (2 Pier. III, 9). Mais la patience divine a un terme, ne l'oubliez pas, chers enfants; au lieu d'en abuser pour demeurer loin de Lui, au lieu de mépriser « les richesses de sa bonté, et de sa patience et de sa longue attente, ne connaissant pas que la bonté de Dieu vous pousse à la repentance » (Rom. II, 4), « estimez que la patience du Seigneur est salut » (2 Pier. III, 15) ou qu'elle n'a en vue que votre salut.

Oui, la patience de Dieu a un terme, c'est ce que montre, après tant d'autres faits, l'histoire que nous avons à vous rappeler aujourd'hui. Si l'humiliation, même extérieure, de l'impie Achab avait engagé le Dieu de miséricorde, toujours tardif à la colère, à ajourner l'exécution de ses jugements, ses jugements n'en demeureraient pas moins toujours les mêmes, et comme les successeurs d'Achab avaient, avec leur peuple, persévéré dans l'idolâtrie; comme en Juda, Joram, le fils du pieux Josaphat, avait suivi le train des rois d'Israël, comme avait fait la maison d'Achab, car la fille d'Achab était sa femme — la mesure du mal étant comble — le temps était venu, où ceux qui d'avance avaient été désignés comme instruments de Jéhovah pour châtier les rebelles, devaient être appelés et oints pour cette œuvre de vengeance. C'est pour cela qu'Elisée se rend à Damas, capitale de la Syrie, où le roi Ben-Hadad était fort malade. L'arrivée de l'homme de Dieu lui est annoncée, car c'est sous ce nom qu'Elisée était connu, même chez ce peuple païen. Le monarque, qui avait été si longtemps en guerre avec les

Israélites, eut bien de la joie en apprenant l'approche du prophète. Il envoie aussitôt son favori Hazaël, avec de riches présents, à la rencontre de l'humble fils de Saphat, en le chargeant de consulter Jéhovah par son moyen, en disant : « Guérirai-je de cette maladie ? » La renommée de l'homme de Dieu, parvenue aussi loin, et la confiance que Ben-Hadad a en lui, peuvent bien avoir été une conséquence de la guérison de Naaman, et semblent prouver que le lépreux nettoyé, que le pécheur d'entre les Gentils sauvé, avait rendu témoignage au nom du Dieu d'Israël ; ce qui fait qu'au moins aujourd'hui, ce n'est plus au roi (comme au chap. V, 5), mais au prophète d'Israël, que s'attend le monarque syrien.

Hazaël, arrivé devant le prophète, lui dit : « Ton fils Ben-Hadad, m'a envoyé vers toi, pour te dire : Guérirai-je de cette maladie ? Et Elisée lui répondit : Va, dis-lui : Certainement tu peux guérir ; mais l'Éternel m'a fait voir qu'il mourra certainement. » En effet, ce n'était pas de cette maladie qu'il devait mourir, comme nous allons le voir. — Nous pensons qu'on pourrait et, peut-être, qu'on devrait appliquer à Hazaël le commencement du verset 11 de 2 Rois VIII et le lire ainsi : « Et il [Hazaël] contint sa figure avec force jusqu'à en être honteux, et l'homme de Dieu pleura. » De la part du chef syrien, c'était une pure hypocrisie ; il prenait un air qui finit par témoigner contre lui, devant l'esprit droit du prophète. Il feignait une grande douleur à l'ouïe de la prédiction relative à la mort de Ben-Hadad. Cependant, Elisée semble avoir suivi le cours des inspirations divines qui pénétraient son âme, et il pleure à la pensée de tout le

mal que ce même Hazaël fera aux enfants d'Israël, quand il sera parvenu au pouvoir ; c'est sur des scènes de carnage et de deuil que l'esprit prophétique dirigeait les regards effrayés de l'homme de Dieu, et sa douleur était aussi sincère que celle du Syrien était hypocrite.

« Pourquoi mon seigneur pleure-t-il ? » demande Hazaël. — Et Elisée répond : « Parce que je sais quel mal tu feras aux fils d'Israël : tu mettras le feu à leurs villes fortes, tu tueras avec l'épée leurs jeunes gens, tu écraseras leurs petits enfants et tu éventreras leurs femmes enceintes. » — A quoi Hazaël réplique : « Mais qu'est ton esclave, ce chien, pour faire de si grandes choses ? » Quelle hypocrisie encore : il a l'air de s'humilier, il s'appelle l'esclave du prophète, il n'est qu'un chien, tout ce qu'il y a de plus méprisable, à l'entendre ; mais en même temps son orgueil et son ambition n'apparaissent que trop, en ce qu'il nomme « de grandes choses » les atrocités dont Elisée vient de parler. Enfin celui-ci dit : « L'Éternel m'a fait voir que tu seras roi de Syrié. » C'est par ces paroles que, selon l'ordre de Jéhovah, Hazaël fut oint.

Après cela, l'ambitieux et perfide Hazaël se hâte de retourner vers son maître et lui rapporte d'une manière incomplète et par conséquent erronée, la réponse du prophète ; il m'a dit : « Certainement tu peux guérir. » L'homme de Dieu avait ajouté : « Toutefois l'Éternel m'a montré que, certainement, il mourra. » C'était donc là un faux rapport, un mensonge dans la bouche de cet hypocrite. Mais l'événement montra bientôt, d'une manière frappante, la parfaite vérité des paroles du prophète ; car ce ne fut pas la maladie qui

tua le roi; ce fut autre chose, savoir la main meurtrière de son serviteur. « Et il arriva, le lendemain, que Hazaël prit une couverture épaisse et la plongea dans l'eau, et l'étendit sur le visage du roi, et il mourut; et Hazaël régna à sa place. » — Ainsi, nous voyons dans cette histoire que, si l'homme est menteur, Dieu est toujours vrai, il n'est pas homme pour mentir. Ce qu'il a dit doit nécessairement s'accomplir. Ici, Ben-Hadad eût pu se relever, et cependant il devait *certainement* mourir et il mourut, en effet, comme le prophète l'avait annoncé. — Ainsi, chers enfants, n'oubliez pas que ce même Dieu, toujours véritable, a dit : « L'âme qui péchera sera celle qui mourra » (Ezéch. XVIII, 4, 20). « Les gages du péché, c'est la mort » (Rom. VI, 23). « Celui qui ne croit pas au Fils ne verra point la vie, mais la colère de Dieu demeure sur lui » (Jean III, 36); et que, d'un autre côté, il a dit aussi : « Celui qui entend ma parole, et croit à celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle et ne viendra pas en jugement; mais il est passé de la mort à la vie » (Jean V, 24). « Le don de Dieu, c'est la vie éternelle dans le Christ Jésus, notre Seigneur » (Rom. VI, 23). « Qui croit au Fils a la vie éternelle » (Jean III, 36) — et que toutes ces déclarations — menaces et promesses — auront infailliblement leur accomplissement, parce que Dieu est vérité (Deut. XXXII, 4). Jésus est la vérité (Jean XIV, 6) et « le véritable » (Jean V, 20) et qu'il a dit : « Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas » (Matth. XXIV, 35). Eh bien! le Dieu de vérité aime la vérité dans le cœur (Ps. LI, 6); il aime celui qui « profère la vérité telle qu'elle est en son cœur » (Ps. XV, 2); tandis qu'il est dit

de Lui : « Tu feras périr ceux qui profèrent le mensonge ; l'Éternel a en abomination l'homme sanguinaire et le trompeur, » comme Hazaël (Ps. V, 6). Or, tout homme est menteur ; aussi pour « parler en vérité chacun avec son prochain, » il faut auparavant avoir « *dépouillé* le mensonge » (Ephés. IV, 25). — Nous avons donc besoin de demander à Dieu, comme le sage Agur : « Eloigne de moi la vanité et la parole de mensonge » (Prov. XXX, 8) ; et avec David : « Eloigne de moi la voie du mensonge, » afin que, en vérité, nous puissions aussi dire avec lui : « J'ai en haine toute voie de mensonge. » « Je hais et déteste tout mensonge » (Ps. CXIX, 29, 128, 163).

Le mois prochain, si le Seigneur le permet, nous parlerons de Jéhu.

QUESTIONS SUR « HAZAEL. »

1. Quel ordre de Dieu avait reçu Elie, vingt ans auparavant ?
2. Envers qui seulement Elie avait-il accompli cet ordre ?
3. Pourquoi, peut-être, ne s'était-il pas acquitté de sa mission envers Hazaël et Jéhu ?
4. Qu'est-ce que montre cet ajournement ?
5. Peut-on sans danger abuser de la patience de Dieu ?
6. Comment devez-vous estimer cette patience ?
7. Qu'est-ce qui maintenant mettait, en Israël et en Juda, un terme à la patience de Dieu ?
8. Où va d'abord pour cela l'homme de Dieu ?
9. Dans quel état se trouvait le roi de Syrie ?
10. Qui envoie-t-il à la rencontre d'Elisée et pourquoi ?
11. D'où peut venir sa confiance actuelle en ce prophète ?
12. Que dit Elisée à Hazaël au sujet de Ben-Hadad ?
13. Que voulaient dire ces paroles en apparence contradictoires ?

14. Que montra Hazaël en les entendant ?
15. Que fit le prophète et pourquoi ?
16. Que lui répondit encore Hazaël ?
17. Que montrait-il par ces paroles ?
18. Enfin que lui dit le prophète et que fit-il par là ?
19. Quelle réponse de la part d'Elisée Hazaël rapporta-il à son maître ?
20. Que pensez-vous de cette réponse ?
21. Quelle fut la cause de la mort de Ben-Hadad ?
22. Qu'est-ce qui s'accomplit toujours infailliblement ?
23. Qu'est-ce que Dieu aime en nous ?
24. Que faut-il, avant tout, pour que nous parlions en vérité ?
25. Que devons-nous donc demander à Dieu ?



La maladie bénie.

(Suite et fin de la page 55.)

Elise sourit et secoua la tête, car elle était certaine que l'heure de sa mort était proche. Anna avait descendu l'escalier et se trouvait dans la rue. Il y faisait tout à fait sombre, mais comme elle connaissait bien le chemin elle avança rapidement. Elle avait déjà atteint le bout d'une rue, lorsqu'elle trébucha sur quelque objet qui se trouvait à terre et tomba en poussant un haut cri. L'instant d'après, elle se trouva entourée d'une foule, hommes, femmes et enfants, qui revenaient de la fabrique. On essaya de la relever, mais les profonds soupirs qu'elle poussait, firent augurer que le mal était plus grand, qu'on ne l'avait supposé d'abord.

— Pauvre enfant ! dit un homme, avec l'accent d'une profonde pitié. Je crains que son pied ne soit cassé. En effet c'est la petite Anna. J'en suis bien peiné pour ces braves gens. Mais dépêchons-nous de l'emporter d'ici. Voyons, Jacques, cours vite vers le patron Pieger et demande-lui de te prêter une litière pour un moment ; toi, Pierre, va chercher au plus vite le médecin ; et toi, Maria, va informer la mère de ce triste accident et dis-lui de préparer un matelas. Il va sans dire que tu le lui diras avec ménagement. Voyons, en route.

Tout fut exécuté selon ses ordres et la litière fut bientôt là.

— Garçons, gare ! cria le brave homme. Viens, Jacques, tends ta main et nous soulèverons l'enfant. — Doucement, — doucement, voilà ! La pauvre petite ! Comme ma femme se lamenterait, si un pareil malheur était arrivé à l'un de nos enfants ! Doucement, Jacques, doucement ! Maintenant cela ira. Tout doucement, presque avec une tendresse maternelle, les deux hommes posèrent l'enfant sur la litière et la portèrent ensuite, en évitant, autant que possible, les secousses, dans la maison de ses parents. Pauvre mère ! C'était un rude coup pour elle. Mais heureusement elle connaissait la source, où l'on peut puiser force et consolation. Elle avait été profondément ébranlée par la nouvelle apportée par la jeune fille ; mais se ranimant aussitôt, elle prépara ce qui était nécessaire pour l'arrivée de sa petite invalide, puis elle s'assit près d'elle en attendant le médecin, et l'encourageant ensuite pendant que celui-ci faisait l'opération et mettait les bandages au pied droit qui, en effet, était cassé. Le père était resté absent plus longtemps que de coutume et Anna

dormait déjà d'un sommeil agité lorsqu'il rentra de son travail.

Mais des jours et des semaines pénibles l'attendaient. Il lui parut très dur de devoir garder le lit précisément au moment où elle avait projeté de faire beaucoup d'efforts pour obtenir le prix. Elle avait toujours été gaie et en santé, et souffrir lui paraissait insupportable. Elle était de mauvaise humeur et mécontente et se croyait en droit de l'être. Et parce qu'elle ne pensait qu'à ses douleurs, elle oubliait que sa mère était bien occupée pendant le jour et veillait quelquefois la nuit près de son lit ; et au lieu de faciliter le travail de sa mère et de modérer ses plaintes, on l'entendait souvent dire avec amertume : Non, je n'y tiens plus ; impossible de rester toujours couchée ici.

Un jour qu'Anna vit des larmes dans les yeux de sa mère et qu'elle lui en eût demandé la cause, elle reçut cette réponse : « Pauvre enfant, je voudrais bien pouvoir souffrir à ta place. » Alors son cœur se ramollit. Elle sentait l'affection de sa mère, elle sentait combien c'était mal d'augmenter encore sa peine et sa douleur. Et depuis ce moment les exhortations et les consolations maternelles firent plus d'impression sur le cœur de l'enfant. Maintenant, elle écoutait avec attention lorsque sa mère lui lisait la Bible, lorsqu'elle lui parlait des souffrances du Seigneur qui, volontairement, a supporté à notre place la croix et la mort, ou lorsqu'elle lui faisait observer que Dieu permettait de telles épreuves pour attirer les hommes à lui ! Et lorsque la pieuse mère s'agenouillait et priait pour son enfant malade, afin que Dieu bénit ses souffrances pour son âme et que, dans son amour miséricordieux, il la

délivra de tous ses péchés, alors on put remarquer qu'il s'opérait dans l'âme de cet enfant un changement qui, produit par la grâce, devait tourner à son salut éternel. Anna sentait avec une profonde douleur que, malgré les exhortations de ses parents, elle était restée loin de Dieu jusqu'à présent et que, si elle devait mourir dans cet état, elle serait perdue pour l'éternité. Ce travail dans sa conscience lui faisait souvent oublier entièrement ses douleurs et il n'était point caché à l'œil de sa fidèle mère, qui soupirait continuellement pour elle devant Dieu.

M. Werner n'oublia pas non plus son élève. Déjà le lendemain de son accident il était venu la voir et lui avait apporté quelques rafraîchissements. Alors elle était trop préoccupée pour prêter beaucoup d'attention à ce qui se passait autour d'elle ; mais peu à peu cela changea et chaque fois la visite de M. Werner lui fit plus de plaisir et elle l'écouta avidement, lorsqu'il lui parlait de Celui qui est le meilleur ami des enfants. Et l'Esprit de Dieu opérait de plus en plus dans son cœur. Elle reconnut que par nature elle était une pécheresse perdue ; mais elle crut aussi que le sang de Jésus purifie de tout péché. Et son inquiétude disparut, et une joie, qui jusqu'alors lui avait été inconnue, remplit son cœur, et elle comprit pourquoi la pauvre Elise pouvait être si heureuse malgré sa longue maladie. Comme elle aurait aimé revoir cette amie et s'entretenir avec elle de cette précieuse foi qui remplissait leur cœur. Mais cette joie lui fut refusée ; cependant elles eurent, l'une de l'autre, de fréquentes nouvelles par M. Werner, qui les visitait toutes deux.

Au bout de quelques semaines, la convalescence

d'Anna fit de rapides progrès, tandis que la petite Elise paraissait s'affaiblir de plus en plus ; mais si ses forces s'amoindrissaient, la joie de son âme augmentait. Elle supportait ses douleurs avec patience et soumission, quoiqu'elle désirât ardemment de déloger pour être avec Christ. Et enfin, cette heure de la délivrance arriva. La toux augmenta et occasionna de fréquentes hémorragies. Le plus souvent elle était sans connaissance, mais dans ses moments lucides, on pouvait lire sur ses traits amaigris, la joie de son âme. Et la dernière heure sonna pour elle. Elle avait retrouvé toute sa connaissance et en souriant, elle regarda sa mère et lui dit :

— Mère, le dernier baiser ! Le Seigneur Jésus vient me chercher. Que je suis heureuse ! éternellement avec le Seigneur !


Ce furent ses dernières paroles. L'instant d'après maux et souffrances avaient cessé pour elle. L'heureuse enfant n'était plus dans sa chambre froide et solitaire, mais avec le Seigneur pour se réjouir éternellement.

Ce fut M. Werner lui-même qui apporta la nouvelle de l'heureux départ d'Elise à sa petite amie, il avait passé les derniers moments avec elle. Anna se réjouit, sans doute, de la savoir délivrée de toute douleur, mais elle ne put retenir ses larmes ; elle aurait tant aimé l'embrasser encore une fois ! Mais lorsqu'elle eut donné cours à son premier chagrin, elle put rendre grâce au Seigneur de ce qu'il l'avait prise à lui.

Sur ces entrefaites, voici venir le jour de la distribution du prix à l'école. Que de projets Anna avait faits pour l'obtenir et combien elle était sûre de sa victoire ! Avec quel mépris n'avait-elle pas regardé d'autres enfants,

qu'elle désignait comme ignorants ! Mais le Seigneur avait renversé ses plans et tous ses calculs ; et son cœur, autrefois si fier, fut humilié ! Son orgueil étant brisé, elle put apprendre sans jalousie que c'était précisément une de ses compagnes, qu'elle avait le moins aimée autrefois, qui avait remporté le prix. Et qu'en fut-il de la promenade promise ? Cette joie aussi dut être abandonnée. Certes la journée était bien belle pour faire une course, mais au lieu de sauter dans les bois et les prés, les jeunes filles se dirigèrent vers le cimetière pour accompagner la dépouille de la pauvre Elise. Ce lieu se trouvait près de la demeure d'Anna et elle put tout voir. Un cantique funèbre, qu'elle connaissait, atteignit son oreille ; elle vit la bière s'enfoncer et être recouverte de terre ; elle vit que M. Werner adressait quelques paroles aux enfants, que plusieurs d'entr'elles pleuraient et qu'ensuite elles s'en retournèrent avec une expression sérieuse sur leurs figures. Chez notre jeune amie les larmes étaient bien près, mais elle se souvint de la parole de l'apôtre : « Mourir est un gain. » Oui, la pauvre Elise était pour toujours délivrée de tout mal et, dans l'heureux repos du paradis, elle attend le beau jour de la résurrection.

Quelques semaines après, Anna put se lever et marcher avec des béquilles ; puis la force et la souplesse revinrent dans son pied et elle put retourner à l'école. Ses compagnes s'aperçurent bientôt qu'il s'était opéré un changement chez elle ; plusieurs s'en moquèrent ; mais d'autres s'attachèrent davantage à elle et le maître et la maîtresse viront avec joie que le lit de souffrances avait été en bénédiction à leur élève. Et il en était réellement ainsi.



Récit authentique.**I.**

C'est en septembre 186.. Après une longue maladie, Lydie C. s'endormit au Seigneur. Sa vie dans ce monde ne fut guère qu'une apparition, puisqu'elle s'en allait âgée de neuf mois.

Ses parents pleurèrent, je ne dirai pas son départ qui était certes un grand gain (car « déloger et être avec Christ, c'est de beaucoup meilleur »), mais leur séparation d'avec elle. Les larmes sont permises, elles soulagent dans la rupture si éprouvante des liens naturels qu'il a plu à Dieu de former. Vous ferez cette expérience, chers jeunes amis, si vous atteignez l'âge mûr de la vie; car on n'en vient pas là sans pleurer, sur cette terre où le péché a changé en « soupirs » les chants de la création. C'est pour cela que le Seigneur, dont la sympathie est parfaite, dit dans sa Parole : « Pleurez avec ceux qui pleurent. »

Mais Lydie n'avait été retirée des bras de ses parents que pour être recueillie dans ceux de Jésus, et combien l'on est incomparablement mieux encore dans ceux-ci que dans ceux-là ! Le Seigneur donc daigna tendrement consoler les parents par la conscience du bonheur qui était devenu la part de leur chère enfant.

A l'occasion de son enterrement, dans la petite ville de T., vint le grand-papa maternel de Lydie. Il ne l'avait pas connue durant sa courte existence, et c'est pour la première fois qu'il voyait ses traits, maintenant inanimés. Rien en cela ne paraissait devoir impressionner son âme; car il avait vu mourir *douze* de ses

propres enfants. L'inhumation eut donc lieu sans circonstance particulière.

II.

Au mois d'août de l'année suivante, le grand-papa malade vint à la campagne chercher quelque soulagement auprès de sa fille. Après un mois de séjour et une sensible amélioration dans sa santé, il retourna chez lui. Quelques semaines plus tard, il vint de nouveau, mais cette fois défait et avec une physionomie qui indiquait assez les progrès du mal. Au commencement de ce second séjour, il était pensif, un peu sombre même. Il ne se faisait pas illusion sur l'issue de sa maladie; et le sentiment d'une mort plus ou moins prochaine, mais inévitable, a vraiment de quoi rendre sérieux. Vous qui souriez peut-être, chers jeunes amis, à la pensée que ce moment solennel est éloigné, bien loin de vous, souvenez-vous de cette parole de Dieu : « Qu'est-ce que votre vie ? Une vapeur paraissant pour un peu de temps et puis disparaissant. » Ainsi, le vieillard était évidemment travaillé, bien qu'il gardât le secret de sa préoccupation. Toutefois, à cette préoccupation se mêlait la lecture — jusqu'alors point du tout recherchée — de la Bible et d'écrits pieux. Puis enfin, un mois environ avant le terme, son cœur s'ouvrit. Il avait goûté, par grâce, « que le Seigneur est bon, » et maintenant il jouissait de « la paix avec Dieu, » que nulle âme ne peut connaître, sinon par la foi au Seigneur Jésus-Christ (Rom. V, 1). « La paix avec Dieu, » quelle parole ! Petit ou grand, jeune ou vieux, l'homme est pécheur et, comme tel, ennemi de Dieu. Dieu cesserait d'être Dieu s'il agréait le péché devant

Lui. Et comment séparer le pécheur de ses péchés? Comment nettoyer le lépreux de sa lèpre? C'est là ce qu'aucune puissance humaine ne peut accomplir, et c'est là ce que le Fils même de Dieu est venu faire. Il est venu « chercher et sauver ce qui était perdu. » Et le sauver de quelle manière? En donnant « sa vie en rançon pour plusieurs, » en subissant, Lui, le juste, le jugement mérité par les injustes, en portant « nos péchés en son corps sur le bois. » En vertu de cette parole insondable : « C'est accompli, » Dieu maintenant pardonne librement, comme c'était en vue de la *croix* qu'Il a pardonné dans tous les temps — en vue de la *croix* qu'Il a pris, dans ce monde, en Christ, la position de Dieu suppliant. Vous souvenez-vous de la Samaritaine, à laquelle Jésus pouvait dire : « Si tu connaissais le don de Dieu et *qui* est celui qui te dit : *donne-moi* à boire, tu lui eusses demandé. » Voilà comment Dieu suppliait : Il a demandé afin de pouvoir offrir. Merveilleuse grâce !

Donc, le cher grand-papa avait reçu, de la part du Seigneur et au moyen de la Parole, « le message de la réconciliation. » Il y avait maintenant en lui une sérénité paisible, qui contrastait de la manière la plus heureuse avec la tristesse d'autrefois. Il pouvait dire qu'il n'avait aucune crainte d'entrer dans la présence de Dieu, parce qu'il s'y trouverait avec un *Sauveur*, et à mesure que le moment approchait, sa joie augmentait visiblement. Ah ! c'est qu'il y avait maintenant des liens qui l'attiraient en haut, c'est qu'il ne se sentait plus étranger dans cette maison du Père, où le veau gras avait été tué pour lui (Luc XV).

Quelques jours avant la fin, comme le cher malade

était à peu près épuisé, il s'évanouit dans la soirée. Le moment lui semblait venu et le sentiment du départ était bien doux. Il fut assez longtemps hors de connaissance, puis il revint à lui-même, et ses premières paroles furent celles-ci :

« Je t'ai vue, chère petite enfant !... Je n'avais jamais pu t'oublier... Et je suis sûr, oh ! bien sûr de te reconnaître au ciel, près du Sauveur, où je serai bientôt avec toi. Oui, bientôt... »

Il n'attendit pas longtemps, en effet.

Et ses enfants purent bénir le Seigneur pour la délivrance qu'Il venait d'accorder, et la merveilleuse grâce dans laquelle Il avait retiré leur Lydie.

Puisse cet exemple de la bonté de Dieu vous remettre en mémoire que *« c'est aujourd'hui le temps favorable, aujourd'hui le jour du salut. »*

Elle n'est pas morte, elle dort !
Loin des écueils de cette vie,
Son âme a déjà vu le port
Où pour toujours elle est bénie.

Morte ! laissons ce triste mot
A qui s'en va sans espérance ;
Nous qui gardons le bon dépôt,
Disons en paix, en assurance :

« Enfants, vous n'êtes séparés
De ceux qui pleurent votre absence
Que par des jours déjà nombrés,
Dont le terme est la délivrance.

« Dormez ! laissez-nous le labour,
Jusqu'au radieux jour de gloire,
Où la mort, au cri du Sauveur,
Disparaîtra dans la victoire ! »

1 THESS. IV, 16 ; 1 COR. XV, 54.



La chute du Rossberg , en Suisse.

— Bonjour, voisin. Que dites-vous du temps? Nous aurons, sans doute, une belle journée aujourd'hui?

C'est la salutation avec laquelle un jeune villageois suisse abordait un homme âgé, de ses voisins, qui était assis nonchalamment à la porte de sa chaumière, se délectant aux rayons du soleil du matin.

— Il est bien temps que nous ayons enfin un beau jour, répondit le vieillard d'un ton de murmure; c'est affreux ce qu'il est tombé de pluie jusqu'ici.

— Savez-vous ce qu'on dit dans le village? reprit le jeune homme avec vivacité. Ceux qui se sont levés de bonne heure ce matin assurent qu'ils ont vu bouger le sommet du vieux Rossberg.

— C'est possible, répliqua le vieillard, oui, c'est très possible. Mettez dans votre souvenir ce que je vais vous dire, jeune homme; et je l'ai souvent dit depuis longtemps. Je ne vivrai pas jusque-là; mais ceux qui sont jeunes aujourd'hui n'auront pas besoin de parvenir à mon âge, pour voir s'écrouler le sommet de cette montagne que vous voyez là.

— Que Dieu nous en préserve! s'écria le jeune homme avec un accent d'effroi. Du moins laissez-moi espérer que ce ne sera pas de mon temps.

C'est sur la fin de l'été de 1806 que cet entretien eut lieu, le 2 septembre, dans le petit village de Goldau, canton de Schwitz, en Suisse. Ce village était agréablement situé, dans un valloa fertile, aupied de la montagne du Rossberg, près du lac de Zug. Quoiqu'on fût déjà dans l'arrière-saison, toute la nature était magnifique de ver-

deux et chargée de beaux fruits. L'été avait été pluvieux plus que de coutume; mais la chaleur et le beau temps étaient revenus, pour mûrir les raisins et les autres récoltes qui abondaient avec une riche profusion de toute part.

Mais, hélas! ces superbes récoltes, cette magnifique vendange, ne devaient pas être recueillies par les pauvres habitants de cet infortuné vallon. A la suite des longues pluies qui avaient eu lieu pendant l'été, les sources, dans l'intérieur de la montagne, avaient beaucoup grossi, en même temps que le terrain supérieur s'était considérablement détrempe. Tout le haut de la montagne se composait de fragments de rocher arrondis, n'ayant pour lien entr'eux que de l'argile. Cet énorme massif, détrempe par les eaux infiltrées, s'affaissa tout à coup et s'écroula soudain dans le vallon, ensevelissant sous son poids plusieurs villages, avec la plus grande partie de leurs habitants; 457 personnes y perdirent la vie.

Ce jour-là même, le vieillard dont nous avons parlé, qui peu d'instants auparavant venait de prédire avec tant d'assurance cette catastrophe, était tranquillement assis à la porte de sa chaumière, fumant sa pipe, et contemplant la beauté du paysage environnant avec ces impressions qu'éprouvent toujours les habitants de l'Helvétie, en présence des coteaux et des vallons du cher pays de leur naissance. Tout juste dans ce moment, le jeune homme, courant de nouveau en toute hâte auprès de lui, lui cria que la montagne s'écroulait.

— Comment! déjà! je savais bien que cela arriverait; je l'ai toujours dit! ah! elle descend! — mais j'ai bien encore le temps de remplir ma pipe; ce sera encore as-

sez tôt pour échapper. Cela disant, il rentra dans sa maison pour chercher sa blague.

Pendant ce temps, le jeune homme courait de toutes ses forces pour sauver sa vie; et il finit par échapper, quoique avec beaucoup de difficultés, car plusieurs fois le tremblement du sol sous ses pieds le renversa par terre. — Lorsqu'il crut pouvoir se hasarder à regarder en arrière, hélas! le vieillard n'était plus; sa maison avait disparu; elle était ensevelie sous les décombres!

Ainsi en sera-t-il *au jour où le Fils de l'homme sera manifesté. Ce jour surprendra comme un filet tous ceux qui habitent sur le dessus de toute la terre. Ce ne sont pas les avertissements qui auront manqué; c'est la négligence d'y prendre garde et surtout cette disposition à penser qu'on a toujours assez de temps devant soi pour s'y préparer.*

Mon cher lecteur, n'y a-t-il pas beaucoup de gens autour de nous qui ressemblent à ce malheureux vieillard?—Vous savez que ce monde ne doit pas subsister toujours dans l'état où il est aujourd'hui. Un grand jugement menace les habitants de cette terre. *La petite pierre coupée sans mains doit venir frapper les nations de ce monde; elle écrasera celui sur qui elle tombera. Le Seigneur Jésus sera révélé du ciel avec des flammes de feu; et il exercera la vengeance contre ceux qui ne connaissent point Dieu, et qui n'obéissent point à l'Evangile.* — Vous êtes instruits de toutes ces choses; vous les avez apprises par la Parole de Dieu; vous pouvez peut-être même en parler avec exactitude et sentiment. — Mais vous vous flattez qu'elles n'arriveront pas *de votre temps.* « Nos neveux, pensez-vous, verront des choses bien terribles; mais pour nous, ce n'est pas

encore le moment; nous ne risquons rien encore. » Et ainsi l'effet salutaire que la prévision de ces événements devrait produire sur votre âme, manque complètement.

Et à supposer que ces grandes choses ne soient pas encore près de se réaliser, vous savez pourtant que la messagère de l'éternité doit inévitablement venir pour vous. Vous ne pouvez pas prétexter ignorance; trop d'exemples journaliers vous en donnent la certitude. *La mort* viendra sur vous comme la cime du Rossberg tomba sur les malheureux habitants de Goldau. — Mais peut-être vous rassurez-vous en vous disant : « Oh ! je ne pense pas que ce soit encore. Avant ce triste événement, j'ai bien quelques années devant moi, j'espère; je n'ai rien à craindre pour aujourd'hui. » — Et ainsi vous négligez le jour favorable, ce temps précieux que vous regretterez. A la fin, cependant, la maladie ou bien la vieillesse arrive; vous êtes averti que le moment fatal approche; la mort, oui, *la mort éternelle* est là, à la porte ! — Qu'allez-vous faire ? Il n'y a pas un instant à perdre. Il n'y a point d'espoir pour vous, si ce n'est en fuyant hors de la cité de destruction, vers la ville de refuge que Dieu a donnée et établie, savoir vers Jésus, le Sauveur des pécheurs perdus. — Mais c'est tout de suite qu'il faut le faire. Ne dites pas : « Laissez-moi tranquille pour aujourd'hui; demain je me tournerai vers le Sauveur. » Ah ! si vous traînez ainsi en longueur, vous périrez certainement.

Ce qui est nécessaire, c'est d'être profondément convaincu de l'affreux danger qui vous menace; et de profiter le plus tôt possible du don inappréciable que Dieu nous a fait de Jésus, en qui le plus misérable pécheur possède un refuge assuré contre la colère qui

sera manifestée du ciel et peut trouver une parfaite délivrance pour le jour du jugement. Inutile d'avoir la simple profession de la vérité; ce qu'il faut, c'est d'être *en Jésus*, par une foi sincère. En Lui on est sauvé pour toujours; et on ne peut pas l'être trop tôt.

Ce vieillard, dont nous avons vu la fin tragique, n'aurait-il pas été sage, s'il se fût éloigné de la montagne et eût établi son domicile à une distance convenable, au premier soupçon qu'il eut qu'elle pourrait bien un jour s'écrouler? — Et le jeune homme n'aurait-il pas agi prudemment de quitter le village ce matin-là, au moins aussitôt qu'on lui eut assuré que la montagne venait de chanceler? — Quoique ce dernier eût été plus sage que son voisin, il ne sauva pourtant que sa vie. Il put encore avertir le voisin, tout en courant lui-même; mais il perdit tout ce qu'il possédait dans ce monde. Ce ne fut pas sans d'immenses risques qu'il échappa; puisque, même en courant, il fut renversé plusieurs fois par les secousses que produisait la montagne tombante; mais enfin, il échappa. C'est comme dit l'Écriture: *Il fut sauvé* comme au travers du feu.

Combien y a-t-il de gens qui sont comme ce jeune homme! Au lieu de chercher en Jésus leur bonheur et leur repos assuré, pendant les jours de la santé, ils s'étourdissent dans les dissipations du présent siècle jusqu'à la fin; et ils ne se décident à s'enfuir auprès de Jésus, que quand la mort semble être là et qu'ils voient qu'il n'y a plus de possibilité pour eux de jouir de ce monde. Heureux sont-ils encore s'ils se retirent réellement vers Jésus. Ce miséricordieux Sauveur ne les rejettera pas, certainement. Celui qui vient à la

onzième heure est aussi bien reçu que celui qui le fait au matin de sa vie. Mais quels risques l'on court ! Quelle perte l'on fait ! Que d'occasions précieuses de glorifier Celui qui a tant fait pour nous sont perdues à jamais !

Quel est celui qui voudrait se voir aussi près de la destruction que le fut ce jeune villageois suisse ? Et qui est-ce qui voudrait courir le risque d'être perdu, comme le fut le vieillard son voisin ? Et cependant c'est là le cas le plus ordinaire dans ce monde. Il y en a toujours plusieurs, grâces à Dieu, qui sont arrachés à la perdition chaque année ; mais combien y en a-t-il davantage qui tombent dans l'abîme, tout en ayant toujours eu l'intention et senti la nécessité de fuir arrièrè de la colère à venir ! Quelques-uns reçoivent instruction à temps. Enseignés de Dieu à cet égard, ils obéissent à l'appel de sa grâce ; ils se hâtent d'aller à Jésus pour avoir la vie ; et ils trouvent en Lui leur sûreté comme leur joie. Heureux, trois fois heureux sont-ils ! — Heureux sur la terre ; car ils jouissent de la paix de Dieu. — Heureux à leur lit de mort ; car ils vont se reposer dans le sein de Jésus. — Heureux, indiciblement heureux, quand Jésus apparaîtra ; car ils entreront dans la joie de leur Seigneur, avec tout son peuple bien-aimé !

Mon cher lecteur ! voulez-vous être de ce nombre ? — Alors tournez-vous promptement vers le Sauveur ; allez à Lui en cet instant même. Laissez derrière vous tout ce qui pourrait vous retarder. C'est peut-être le dernier avertissement que vous recevrez jamais. Avant un autre jour, votre âme peut se trouver là où il n'y a plus de miséricorde.





Marie, ou courte vie et heureuse mort.

Marie était une petite fille d'une dizaine d'années. Elle avait perdu son père et vivait avec sa mère et ses sœurs dans une petite ville. C'était une enfant vive et aimable, mais d'une santé délicate. Aussi, était-elle fort retardée pour son âge, je dirai même très ignorante. Elle avait aussi ses défauts, et le plus grand était l'habitude qu'elle avait prise de dire souvent des mensonges. La pauvre mère, accablée de chagrins et de travaux, ne pouvait la surveiller comme elle l'aurait voulu. De plus, elle tomba gravement malade et dut garder le lit. En même temps, Marie devenait aussi malade. Elle avait toujours eu la poitrine délicate, elle avait beaucoup grandi, elle se mit à tousser, sa voix s'altéra; le médecin conseilla un changement d'air. Des amis chrétiens proposèrent de la prendre chez eux.

Ils habitaient une petite localité au bord du lac, dont le climat convenait à Marie. La mère de Marie accepta avec joie et reconnaissance, elle sentait bien que cette enfant avait besoin de soins, et que ses autres filles étaient déjà surchargées d'ouvrage. On fit donc le petit paquet de Marie, et elle fut bientôt installée chez ses amis. D'abord elle ne se soumit pas très volontiers; elle regrettait la ville, peut-être aussi sa famille; puis la vie régulière qu'elle menait à V. ne lui plaisait pas autant que l'existence un peu abandonnée à elle-même qu'elle avait à la maison. Elle allait régulièrement à une école à peu de distance de V. Un jour, elle demanda à la maîtresse de lui donner du papier à lettres, et elle écrivit à sa sœur aînée de venir la chercher: « Je m'ennuie, écrivait-elle, viens tout de suite, viens! » — Elle jeta sa lettre à la poste en revenant de l'école, puis rentra ensuite comme si de rien n'était. Cependant sa conscience ne la laissait pas tranquille, elle sentait qu'elle avait mal fait, d'abord d'agir en cachette des excellents amis qui la traitaient comme leur fille, puis de ne pas se soumettre à la volonté de sa pauvre mère malade, qui était si heureuse de la sentir à V. Madame B., l'amie chez qui elle était, était absente lorsque Marie rentra. Bientôt celle-ci s'informa d'elle, et comme on lui disait d'attendre, qu'elle rentrerait dans un instant, Marie s'écria: « Non, il faut que je la voie tout de suite. » Et elle courut la trouver à l'autre bout du village. Comme elle s'approchait précipitamment, Madame B. vit tout de suite, à son air bouleversé, qu'elle avait quelque chose sur le cœur. Et comme à la question: « Qu'as-tu? », Marie se mit à pleurer, Madame B. ajouta aussitôt: « Viens avec moi à la maison, et là

tu me conteras tes chagrins. » — Elles étaient à peine rentrées que Marie s'écria en pleurant : « J'ai écrit à la maison, j'ai dit que j'avais l'ennui, et que ma sœur devait venir me chercher. » — « Et qu'as-tu fait de ta lettre ? » demanda Madame B. — « Je l'ai mise à la poste, » cria Marie. — « Eh bien ! » fit Madame B., qui vit bien que la petite fille se repentait sincèrement, « va la redemander, elle n'est pas encore partie, et nous la détruirons. » — Marie ne fit qu'un saut à la poste, et quand elle revint, la lettre était déjà déchirée. Alors Madame B. lui parla avec sérieux, lui montra combien il est important pour un enfant d'apprendre à se soumettre à la volonté de ses parents, comment en le faisant il obéit à Dieu ; puis elle pria avec elle, et dès lors la tentation fut vaincue, et Marie se trouva heureuse à V.

Elle eut cependant encore bien des moments pénibles à passer. Elle avait à lutter contre sa disposition au mensonge, et bien souvent Madame B. et la maîtresse d'école furent péniblement occupées à lui montrer ses torts. Cependant peu à peu l'influence de l'Esprit de Dieu se faisait sentir dans ce jeune cœur, et la lumière s'y faisait par degrés. Sur ces entrefaites, la maman de Marie devint si malade qu'on rappela celle-ci à la maison pour lui faire ses adieux. Ils furent bien touchants. « Tu n'as plus de père sur la terre depuis bien longtemps, dit la mourante à sa petite fille ; eh bien ! vois-tu, Dieu t'en a rendu un en M. B. Dieu va encore te reprendre ta maman, il te rend une maman en Madame B. Obéis-leur, aime-les, aime surtout le Seigneur Jésus qui te bénit si visiblement, et donne-lui ton cœur. » — Marie fut bien affectée de la mort de sa

mainan. On sentait que l'œuvre du Seigneur se faisait en elle. Quelque temps après, elle assistait à V. à une très sérieuse méditation sur le chap. V aux Ephésiens. Le frère qui parlait s'adressa fortement aux enfants, et insista sur ce point : « Être élevés sous la discipline du Seigneur. » Pendant la méditation, Madame B. se sentait pressée de demander à Dieu d'agir dans le cœur de Marie pour que sa parole y pénétrât, et sa prière fut exaucée. Le jour suivant, Marie disait à ses amis en les caressant avec affection : « Que je suis heureuse d'être ici ! Combien Dieu m'a aimée de m'y envoyer ! Que serais-je devenue si vous ne m'aviez pas montré mes défauts, je serais restée une menteuse, et je n'aurais pas appris à connaître le Seigneur. » — Ces paroles réjouirent beaucoup les amis B. Il étaient d'autant plus reconnaissants au Seigneur d'avoir tourné vers lui le cœur de cette chère enfant, que ses jours étaient comptés. Sa vie pouvait se prolonger encore un peu, mais elle ne pouvait plus se guérir. Marie le savait, et la lettre suivante, qu'elle écrivit peu de temps après à son oncle, montre ses sentiments à cette époque. « Mon cher oncle, dit-elle, je t'écris pour t'apprendre que je suis bien malade ; et depuis que je suis bien malade, je suis bien heureuse, parce que le Seigneur m'a fait la grâce de croire sa Parole. Et la grâce qu'il m'a faite est aussi pour toi, puisqu'elle est pour tous ceux qui lisent avec foi. » Quelque temps après, elle apprit la mort d'une dame de Lausanne, amie de ses parents. Elle écrivit aussitôt au mari de cette dame une lettre qui commençait ainsi : « Je suis bien heureuse de savoir que notre chère amie est maintenant chez elle... » — Ainsi Dieu faisait son œuvre dans le cœur de Marie et la détachait

de cette terre. Elle sentait qu'elle s'en allait, et commença à distribuer à ses jeunes amies et aux personnes de sa connaissance, les petits objets qu'elle possédait. Elle jouissait toujours plus de l'amour de Jésus, et demanda de prendre la Cène avec les enfants de Dieu. Ce fut un beau jour pour elle que celui où l'on accéda à ses vœux, et elle écrivit avec joie à ce sujet à l'une de ses sœurs.

Elle disait un jour : « Oh ! maman, combien j'ai honte d'avoir souvent fait punir E. ma sœur, pour des fautes que j'avais faites moi-même. » Un jour que Marie gardait déjà le lit, un jeune ami vint nous faire une visite, et en parlant de Marie, on lui dit qu'elle faisait ses préparatifs pour le grand voyage avec joie, et il répondit qu'il n'était pas naturel de parler de la mort à une jeune enfant etc. Quand il fut parti, Marie me dit : « Mais, maman, on dirait que M. P. a peur de mourir ; cela m'étonne. » Cependant Marie n'était pas sans luttes. Le diable ne laisse jamais en repos les saints de Dieu, et ceux-ci doivent constamment se tenir en garde contre ses ruses. Marie l'éprouva. Elle était tourmentée de toutes sortes de désirs. Cela tenait sans doute à sa maladie, mais néanmoins c'était pour elle une occasion d'apprendre à renoncer à elle-même. D'abord elle n'y pensa pas du tout et avait chaque jour de nouvelles fantaisies. C'était pour Mme B. un véritable ouvrage que de la satisfaire. Non-seulement c'était parfois cinq ou six plats dont elle voulait successivement et qu'elle refusait quand on les lui présentait, mais elle avait envie de toutes sortes d'objets. Un jour, entre autres, elle voulait absolument qu'on lui achetât un porte-feuille. Alors Mme B. lui dit sérieusement : « Marie, prends-y

garde, il y a là une tentation de l'ennemi, tu vois bien que je cherche à satisfaire tous les caprices, mais ne crois-tu pas que tu pourrais en avoir moins? Ne vois-tu pas que c'est le diable qui vient te dire : Aie envie de ceci, demande cela, et qui remplit ainsi ton esprit de toutes sortes de pensées pour l'empêcher de jouir du Seigneur? Je t'achèterai ce portefeuille, puisque tu le désires si ardemment, mais je crois que si tu priais, tu n'y penserais plus. » — Marie ne répondit pas, et s'éloigna. Bien qu'elle fût déjà très-malade, et qu'elle eût cessé l'école, elle n'était pas encore alitée, et pouvait aller et venir dans la maison. Un instant après, elle reparaisait. — « Maman ! s'écria-t-elle en apercevant Mme B., as-tu acheté le porte-feuille ? » (Elle appelait toujours Mme B., « maman, » depuis qu'elle avait perdu sa propre mère). — « Non, mon enfant, » répondit celle-ci, « pas encore. » — Eh bien ! je t'en prie, ne l'achète pas, dit Marie avec vivacité. J'ai fait ce que tu m'as dit, ajouta-t-elle en baissant la voix ; et vois-tu, fit-elle avec un sourire charmant, c'est tout à fait loin maintenant, je n'y pense plus. — Mme B. ne put que l'embrasser avec émotion, en bénissant Dieu.

Bientôt après, Marie s'alita. La petite voix enrouée qu'on avait entendue çà et là dans la maison disparut, elle ne pouvait plus parler qu'au souffle. Mais elle était heureuse et jouissait de la paix de Dieu. Elle se réjouissait de s'en aller au ciel et demandait au Seigneur de venir la chercher. Un jour qu'elle en parlait, M. B., désirant savoir si elle était bien ferme dans sa foi, lui demanda : « Mais, Marie, tu sais que le ciel est la demeure de Dieu. Tu sais que ce Dieu est parfaitement saint, qu'il déteste le péché, cela ne te donne-t-il pas

de la crainte ? — Mon Sauveur m'a pardonné mes péchés, répondit Marie. — Et comment le sais-tu ? — Parce qu'il me l'a dit. — Et que t'a-t-il dit ? — Il a dit dans sa Parole : Laissez venir à moi les petits enfants. » — Cette conversation réjouit beaucoup le cœur des amis de Marie, qui voyaient le départ de cette chère petite s'approcher de jour en jour. — Une fois Marie demanda à sa maman, comme elle disait, de la porter devant le miroir. « Je voudrais voir si j'ai bien changé, » dit-elle. — On accéda à son désir, et comme elle reposait dans les bras de sa bonne amie, elle considéra longtemps en silence ses traits amaigris, puis elle dit : « A présent, c'est assez, maman, remets-moi au lit, s'il te plaît. »

Cependant elle s'affaiblissait rapidement, et bientôt elle arriva à sa dernière nuit. Cette dernière nuit fut paisible. La petite malade ne dormait pas, mais elle n'était pas agitée, elle restait tranquillement étendue sur son petit lit, seulement on entendait à chaque instant ces mots qu'elle répétait à voix basse : « Seigneur Jésus, viens ! » — Tout à coup, vers 3 heures, elle s'écria à haute voix : « Papa, maman, priez ! » — Tous deux s'agenouillèrent et demandèrent à Dieu de soutenir leur chère petite Marie dans son dernier combat. Ils avaient bien senti, à cette voix si soudainement revenue, que c'était la fin. Marie était restée calme pendant la prière, mais un instant après, elle s'écria de nouveau : « Papa, maman, je ne vous vois plus, priez ! priez ! » — De nouveau ils s'agenouillèrent et intercédèrent pour elle, de nouveau elle resta calme et sereine. Une troisième fois elle cria : « Papa, maman, priez ! » — Une troisième fois aussi, ses amis s'adressèrent au Seigneur pour qu'il soutînt et encourageât

leur chère petite jusqu'au bout. Et ils furent exaucés. Pendant cette dernière prière, la tête de Marie s'inclina; sans effort comme sans agonie, elle rendit le dernier soupir.

Jéhu.

2 Rois VIII-X; 2 Chron. XXII.

Après la mort de Joram, roi de Juda, Achazia, le plus jeune de ses fils, et le seul qui était resté en vie, succéda à son père. Il se laissa dominer par l'infâme Athalie sa mère et fille d'Achab; de là vient que, durant son règne qui ne dura qu'un an, le culte de Baal et les autres abominations païennes continuèrent et allèrent même en augmentant. Aussi comme il avait marché dans les méchantes voies de la maison d'Achab, il fut enveloppé dans la destruction de cette maison. Joram, roi d'Israël, frère de sa mère, l'engagea à se joindre à lui pour aller faire la guerre contre Hazaël, roi de Syrie, qui se hâtait de commencer son œuvre, comme instrument de Dieu, pour châtier son peuple rebelle. Joram, ayant été blessé à Ramoth de Galaad, retourna à Jizréhel pour se faire panser. Peu après, Achazia s'y étant rendu pour visiter son oncle malade, il remit en partant le commandement de l'armée à Jéhu, fils ou petit-fils de Nimsi. Or « ce fut là l'entière ruine d'Achazia, laquelle procédait de Dieu, d'être allé vers Joram. »

Et quant aux chrétiens, il est dit de même : « Ne soyez pas séduits : les mauvaises compagnies corrom-

pent les bonnes mœurs : » « Ne vous mettez pas sous un joug mal assorti avec les infidèles... Sortez du milieu d'eux et vous séparez, dit le Seigneur, et ne touchez pas à ce qui est impur, et je vous recevrai... » Moralement, cette autre recommandation qui aura, un jour, une bien solennelle actualité, est vraie aussi pour le croyant : « Sortez du milieu d'elle [Babylone], mon peuple, afin que vous ne participiez pas à ses péchés, et que vous ne receviez pas de ses plaies » (1 Cor. XV, 33 ; 2 Cor. VI, 14, 17 ; Apoc. XVIII, 4).

Ce Jéhu, restant avec l'armée à Ramoth, était, nous l'avons dit dans notre précédent exercice, l'homme que Jéhovah avait désigné à Elie, en lui ordonnant de l'oindre pour être roi sur Israël, et devenir, après Hazaël, une verge de Dieu pour châtier et détruire l'impie maison d'Achab (1 Rois XIX, 16). Or le temps était venu où l'ordre divin devait recevoir son exécution. « Alors Elisée, le prophète, appela un d'entre les fils des prophètes et lui dit : Ceins tes reins, et prends cette fiole d'huile en ta main, et t'en va à Ramoth de Galaad. Quand tu y seras arrivé, vois où sera Jéhu, fils de Josaphat, fils de Ninsi, et tu entreras ; et, l'ayant fait lever d'entre ses frères, tu le feras entrer dans une chambre retirée. Et tu prendras la fiole d'huile, et tu la verseras sur sa tête, et tu diras : Ainsi dit l'Éternel : Je t'oins pour roi sur Israël. Et tu ouvriras la porte, et tu t'enfuiras, et tu ne l'arrêteras point : » Le jeune homme part et s'acquitte de sa mission, en ajoutant ces mots : « Tu frapperas la maison d'Achab, ton seigneur... et toute la maison d'Achab périra. Quant à Jésabel, les chiens la mangeront dans le camp de Jiz-

réhel, et il n'y aura personne qui l'enterre. » — Puis il ouvrit la porte et s'enfuit.

Lorsque Jéhu eut donné connaissance aux autres chefs de l'armée de ce qui venait de se passer entre lui et le fils de prophète, Dieu leur mit au cœur de faire sonner la trompette et de crier : « *Jéhu est roi.* » Puis celui-ci se hâta d'aller, avec sa cavalerie, à Jizréhel, où, par une direction providentielle, les deux rois (d'Israël et de Juda) se trouvaient alors. La sentinelle de la tour avertit d'abord qu'une grande troupe de cavaliers s'approchait au grand trot. On envoya successivement deux hommes au-devant de cette troupe, pour demander : « Y a-t-il paix ? » A quoi Jéhu répondit : « Qu'as-tu à faire de paix ? Passe derrière moi. » La sentinelle rapportait au roi ce qui se passait au loin et finit par dire : « La démarche est comme celle de Jéhu, fils de Nimsi, car il marche avec furie. » Alors, Joram, roi d'Israël, sortit avec Achazia, roi de Juda, chacun dans son chariot, et ils allèrent pour rencontrer Jéhu, et ils le trouvèrent dans le champ de Naboth, Jizréhélite, que l'impie Jézabel avait procuré à Achab au prix du sang du juste Naboth. Dès que Joram vit Jéhu, il lui dit : « Y a-t-il paix, Jéhu ? Et celui-ci répondit : Quelle paix ! tant que dureront les prostitutions de Jézabel, ta mère, et ses nombreux sortilèges ? » Joram s'enfuit, en disant à Achazia : « Trahison ! » et Jéhu lui perça le cœur avec une flèche qui le fit tomber mort dans son chariot ; ensuite il ordonna que l'on jetât le cadavre sur le champ qu'Achab avait ravi à Naboth. Jéhu se souvient, dans cette occasion, de ce que le prophète Elie avait dit, de la part de Dieu, à Achab sur cette même place, qui maintenant en voyait le

redoutable accomplissement. Quant à Achazia, qui s'était aussi enfui, il fut poursuivi par Jéhu qui le fit mettre à mort, mais son corps fut transporté à Jérusalem et enterré dans les sépulcres des rois de Juda.

Lorsque Jéhu entra dans la ville de Jizréhel, et qu'il aperçut Jézabel, qui regardait par la fenêtre, il cria aux domestiques qu'ils jetassent en bas cette maudite femme. Jézabel précipitée fut foulée et écrasée par les chevaux. Peu après, on voulut pourtant lui donner la sépulture; mais les chiens avaient dévoré son corps, en sorte qu'on n'en trouva presque plus rien. C'était encore là, à la lettre, l'accomplissement de la prédiction d'Elie, qui avait dit environ vingt ans avant : « Les chiens mangeront Jézabel près du rempart de Jizréhel » (1 Rois XXI, 23). Enfin Jéhu ne tarda pas à exécuter les jugements que Dieu avait prononcés contre la maison d'Achab. Tout ce qui restait encore de sa famille et de sa parenté fut mis à mort.

Jéhu, étant ainsi affermi sur le trône, il fit encore mourir quarante-deux frères et parents d'Achazia; puis il rencontra Jonadab, fils de Récab, qu'il fit monter dans son chariot, en disant : « Viens avec moi, et tu verras le zèle que j'ai pour l'Éternel. » Ce zèle le poussa à rassembler par ruse tous les prêtres de Bahal dans le temple de ce faux dieu; et il les fit tous massacrer. Cela fait, on abattit la maison de Bahal et on en brûla toutes les statues. Ainsi Jéhu détruisit Bahal au milieu d'Israël. Seulement, quant aux péchés de Jéroboam, fils de Nébat, par lesquels il avait fait pécher Israël, Jéhu ne s'en détourna pas : c'étaient les veaux d'or qui étaient à Béthel et à Dan. Et l'Éternel dit à Jéhu : Parce que tu as bien agi en faisant ce qui

est droit à mes yeux, et que tu as fait à la maison d'Achab selon tout ce qui était dans mon cœur, tes fils seront assis sur le trône d'Israël jusqu'à la quatrième génération. Et Jéhu ne prit point garde à marcher de tout son cœur dans la loi de l'Éternel, le Dieu d'Israël.

Mais le zèle que Jéhu déploya pour extirper le culte de Baal était-il réellement selon le Seigneur, où n'était-ce qu'une habile politique, cachée sous les trompeuses apparences du zèle? Hélas! ici encore, nous voyons que le Seigneur peut, quand il le veut, employer comme instruments des hommes en la personne desquels Il ne prend nullement plaisir. Balaam n'avait aucune place dans les affections de Dieu; néanmoins Dieu se sert de lui, comme aussi du roi Saül et de l'apôtre Judas. Il n'y a aucune communion d'esprit entre eux et le Seigneur, quoique leurs mains ou leurs langues puissent avoir été utilisées par le Seigneur.

Tout cela est clairement manifesté en Jéhu. La main de ce capitaine est employée; mais il n'y a point de communion entre le Seigneur et lui. Il accomplit son service jusqu'au bout; il exécute en entier la commission qui lui est donnée. Mais dans tout cela, on ne voit rien en lui qui indique une âme agissant devant Dieu et pour Dieu. Il entreprend, il achève les actes les plus solennels et les plus importants, — et cela au nom et par le commandement de l'Éternel; mais il le fait sans manifester un cœur qui soit comme dans le sanctuaire ou en présence de Dieu.

Jéhu avait la connaissance et la force; une intelligence capable de comprendre les conseils de Dieu relativement à la maison d'Achab, et une main disposée à les exécuter. Mais c'est une intelligence morte, une

main morte ; ni l'une ni l'autre n'étaient animées par la vie de Dieu ou par la grâce. Il en est de même de notre connaissance, si elle n'a pas pour effet de réveiller en nous des affections célestes. La connaissance de Jésus le faisait toujours entrer dans les conseils de Dieu pour les manifester ou les accomplir. Eu Jéhu il n'y a rien de pareil. Il peut parler des décrets de Dieu et les exécuter, sans avoir pourtant aucune communion avec Dieu.

Et ici encore nous trouvons un détail qui présente un parfait contraste avec cet esprit de Jéhu, et qui fait ressortir admirablement les saintes affections d'Elisée.

Celui-ci dit à son messenger que, aussitôt qu'il aura versé l'huile sur la tête de Jéhu, il doit ouvrir la porte et s'enfuir sans s'arrêter, montrant ainsi qu'il n'avait aucune communion avec Jéhu ; tout comme un autre homme de Dieu qui ne devait avoir ni témoigner aucune sympathie pour le lieu qu'il était venu maudire (voir 1 Rois XIII, 9). Le serviteur d'Elisée avait affaire avec Jéhu, une importante affaire ; mais c'est là tout. En cela Elisée conserve d'une manière bénie une communion de sentiments avec Dieu lui-même. Il portait en lui et la *pensée* et la *puissance* de Dieu, révélant la première et signalant la seconde par ses actes ; mais dans le cas qui nous occupe, il montre qu'il avait aussi, si je puis le dire, les *goûts*, les *sens* du Dieu béni.

Et voilà ce qui est fort à désirer pour nos âmes ; voilà un degré de spiritualité que nous devons fort ambitionner. Dieu ne prenait aucune joie en Jéhu, *personnellement*, quoiqu'il l'employât. De même Elisée n'avait, *personnellement*, aucune sympathie pour Jéhu, quoique par l'ordre de Dieu il le fit oindre.

Sous ce rapport Elisée est bien différent de Jonadab. Ce n'est pas que celui-ci ne fût pas un fidèle, séparé du mal, un saint de Dieu. Mais il n'est pas à la même hauteur qu'Élisée, comme Lot n'était pas à la même hauteur qu'Abraham, comme Abdias n'était pas à la même hauteur qu'Elie. Jonadab n'a pas le sentiment selon Dieu de ce qu'était Jéhu. Il monte dans le chariot de celui-ci ; leurs cœurs sont à l'unisson. Il se réjouit lui aussi de son œuvre ; tandis qu'Élisée et le Seigneur ne prennent point de plaisir en Jéhu. « Après quoi tu ouvriras la porte, tu l'enfuiras, et tu ne l'arrêteras point, » dit le prophète à son messager.

Ce fait ne peut-il pas donner lieu à une sainte exhortation et nous conduire à désirer, à demander à notre Dieu cette précieuse sympathie avec lui, cette communauté de jouissances, de goûts et de dégoûts avec Dieu ? C'est là ce que l'Esprit avait profondément opéré dans l'âme du prophète ; il avait bien d'autres dons, sans doute. Mais combien était précieux cet état d'une âme qui avait le sens divin ou l'appréciation, selon Dieu, des choses et des personnes.

Le caractère de Jéhu est au fond effrayant. L'on n'y découvre rien, absolument rien qui indique un cœur brisé, rien qui respire un bon désir, — rien qui annonce qu'il apprécie l'honneur que Dieu lui fait. Il peut rappeler à Bidkar, avec la plus grande impassibilité, le temps où ils étaient l'un et l'autre à cheval à la suite d'Achab, dans les jours de la sanguinaire convoitise de ce roi impie, alors que l'Éternel prononçait contre lui une juste sentence. Son âme n'est pour rien dans son souvenir ; il n'a pas le moindre sentiment de regret d'avoir lui-même participé au mal.

Bien différent en cela de Daniel et de Néhémie qui, en confessant le péché de leur peuple, de leurs rois, de leurs sacrificateurs et de leurs prophètes, prennent toujours leur place dans cette confession, et leur part dans tout le mal qui a été commis. Bien différent aussi de David qui, quoique le jugement d'un autre lui frayât le chemin du trône (de même qu'ici le jugement de la maison d'Achab préparait aussi la voie à Jéhu pour arriver au trône), ne voyait que l'opprobre de l'oïnt du Seigneur, n'avait pas l'idée de regarder avec joie ce trône resplendissant devant lui, et n'avait, au contraire, que des larmes pour déplorer la honte et la chute de son adversaire.

Ainsi Jéhu présente un contraste parfait avec les enfants de Dieu, placés dans des scènes semblables. Ce contraste n'est autre que celui qui existe entre la chair et l'Esprit, entre une âme uniquement dirigée par les principes corrompus du monde, et une âme placée sous l'efficace de la puissance et de la grâce de Dieu.

Toujours était-il pourtant que c'était une commission divine que celle que Jéhu devait exécuter. Qu'elle était terrible! Quelle épouvantable course il doit faire accomplir à l'épée de l'Éternel! De Ramoth à la vigne de Naboth; de là à la montée du Gur; puis à Jizréhel; puis à la cabane de Bergers, enfin à Samarie, — toute cette route est marquée par du sang, du sang, il est vrai, justement répandu. Car quoique l'épée qui le répandait ne se souciait pas de la justice, néanmoins, par le moyen de cette épée, l'Éternel exerçait jugement contre la chair d'Achab et de sa maison — et bientôt Il exercera un plus grand jugement contre toute chair,

et nombreux seront les morts de l'Éternel. Quelle ne sera pas alors la rapidité et l'étendue des jugements de Dieu ! Qu'elle sera terrible l'épée de Jéhovah, ou du « bâton destiné » pour ce jour, dont il est dit que « comme l'éclair sort des régions de l'orient, et apparaît jusqu'en occident, il en sera aussi de même de l'arrivée du Fils de l'homme. »

Nous pouvons donc considérer ces actes de Jéhu comme une journée de juste jugement, semblable aux jours du déluge, à la journée de Sodome ou à celle de la mer Rouge. Et qu'en même temps, chers enfants vos âmes apprécient la valeur du sang précieux qui nous sauvegarde, tout en reconnaissant, avec respect, les voies de Celui auquel la vengeance appartient.

Jéhu exécute, il est vrai, la commission divine ; mais en cela il recherche ses propres intérêts. Le décret de Dieu contre Achab était précisément ce qu'il fallait à Jéhu pour s'élever dans le monde. Comme un vrai pharisien, il est tout disposé à faire trafic de la religion, à ne voir dans la piété qu'une source de gain. A part cela, elle n'a ni attrait pour lui, ni efficace sur lui ; aussi ce que le zèle religieux lui a procuré, l'indifférence religieuse le lui conservera. S'il a pu abandonner Bahal pour gagner le trône, il peut maintenant avec la même facilité, abandonner Jéhovah pour se maintenir sur le trône. Il retourne au veau d'or de Jéroboam, après avoir massacré les prophètes de Bahal, et cela, comme Jéroboam l'avait dit : de peur que « le royaume ne retournât à la maison de David. »

Sérieuse leçon ! Puissent vos âmes la méditer, — puissiez-vous rechercher un cœur et une conscience exercés en toute espèce de service et de connaissance,

de peur que tout ne soit mort dans vos pensées et dans vos œuvres !

QUESTIONS SUR « JÉHU. »

1. Qui succéda à Joram, roi de Juda ?
2. Comment se conduisit-il et de qui suivait-il les conseils ?
3. Avec qui s'allia-t-il et pour quoi faire ?
4. Quelle en fut la conséquence pour lui ?
5. Qu'est-ce que cela doit nous rappeler ?
6. A qui et par qui Jéhu avait-il déjà été nommé ?
7. Comment Elisée exécute-t-il cet ordre ?
8. Que fait ensuite Jéhu ?
9. Quel fut le sort de Joram et d'Achazia, de Jézabel, et de toute la maison d'Achab ?
10. Qu'est-ce qui fut accompli par là ?
11. Que fit Jéhu aux prêtres de Bahal et à son temple ?
12. Mais de quoi ne se détourna-t-il pas ?
13. Est-ce que Dieu prend toujours plaisir dans les instruments qu'Il emploie ?
14. Citez un exemple du contraire ?
15. Est-ce que Jéhu, dans ce qu'il fait, est en communion avec le Seigneur ?
16. Comment Elisée montre-t-il qu'il n'est pas non plus en communion d'esprit avec Jéhu ?
17. De qui diffère-t-il sous ce rapport ?
18. Qu'est-ce que nous devons aussi rechercher et demander ?
19. Avec qui encore Jéhu présente-t-il, dans son caractère un contraste parfait—et qu'est, au fond, ce contraste ?
20. Que cherche-t-il, avant tout, en exécutant la commission divine ?
21. Quelle leçon cela nous donne-t-il ?

Un jeune nègre.

On nous communique des lettres d'un chrétien, demeurant à Londres, d'où nous extrayons le récit qui va suivre et qui, nous le pensons, intéressera nos jeunes lecteurs.

« Il nous est arrivé un jeune nègre de vingt ans, très petit de stature et qui désire se placer dans une bonne maison pour gagner simplement son pain. Il a été converti à bord d'un vaisseau anglais qui l'avait ramassé sur la côte d'Afrique.

» Son histoire est intéressante et je la raconte en gros, surtout pour faire plaisir à mes neveux. A l'âge de 14 ans, il se promenait avec un autre garçon de sa race et de son âge, sur une des côtes Est de l'Afrique, lorsque tout à coup, cinq Espagnols, connaissant leur langue, se présentent et leur demandent ce qu'ils font et où ils vont. Sur quoi les deux garçons s'étonnent un peu, sans cependant être bien effrayés; mais presque aussitôt les Espagnols les saisissent et les emmènent dans leur canot et puis à bord d'un vaisseau d'esclaves qui les attendait à une certaine distance. Il contenait déjà cent cinquante de ces pauvres créatures presque entassées dans la cale. Mais voilà que le lendemain un bâtiment anglais en croisière les aperçoit et comme c'était un vaisseau de guerre, bien armé pour ces sortes de captures, le navire espagnol dut bientôt se rendre et les malheureux nègres furent délivrés. Ensuite, notre jeune ami entra au service d'un capitaine de vaisseau anglais et il y fut pendant six ans. Ce n'est qu'au commencement de l'année dernière (1867) qu'il fut con-

verti. Ayant passablement appris l'anglais, et assistant au service religieux du dimanche, fait par le chapelain, il fut frappé par la lecture du XVI^e chapitre des Actes, tellement que, après le service, il fit des questions au ministre sur ces paroles du geôlier : « Que faut-il que je fasse pour être sauvé ? » Mais le ministre ne put pas le satisfaire, n'étant pas converti lui-même et ne se souciant guère de l'âme du pauvre nègre. Celui-ci dut donc s'adresser à d'autres à bord, et il trouva des frères parmi les matelots : aussi, hientôt après, ce brave garçon ayant, comme le geôlier, cru au Seigneur Jésus, reçut la paix ; et, un jour, il crut devoir faire une observation au ministre qu'il avait vu jouant aux cartes. Aussitôt qu'il put se dégager de son emploi, il vint à terre et entra, mais seulement pour trois mois, au service d'une dame qui fut très contente de lui.

« Pendant qu'il était à Blackheath, en attendant de se replacer, l'idée nous est venue de lui faire apprendre un état ; or, comme il est petit de taille et désireux de travailler, et que, d'un autre côté, un cher frère cordonnier montrait une grande envie de le prendre en apprentissage, nous l'avons engagé à commencer cette profession. Il l'a fait et il paraît que cela ira bien. Il est assez adroit et intelligent, et il a faim et soif des choses de Dieu. Il a appris à lire et à écrire joliment depuis sa conversion, et son désir est de retourner dans son pays (Zanzibar), quand il pourra, s'il plaît à Dieu, pour annoncer l'évangile à ses compatriotes qu'il ne peut pas oublier. »

Et plus tard : « Notre petit nègre nous fait toujours bien plaisir. Je n'ai pas mentionné que, peu après sa conversion, se trouvant un jour à Portsmouth, entouré

de plusieurs personnes auxquelles il annonçait l'évangile, un homme s'avance et, lui frappant sur l'épaule, il se déclare incrédule en disant : « Je ne crois pas qu'il y ait un Dieu, mon ami. » Notre garçon le regarde et, tout en ouvrant sa Bible au Psaume XIV^e, il lui répond : « Mon Père me parle de vous dans ce livre, et voici ce qu'Il dit : « L'insensé a dit en son cœur : Il n'y a point de Dieu. » Cette simple citation fut suffisante pour convaincre l'incrédule de son état de péché et de folie; après un affreux travail d'âme, il dut se rendre et, par la grâce de Dieu, il accepta le salut par la foi en son Fils. Cet homme fait aujourd'hui partie de l'assemblée. C'est encore un cas qui devrait nous encourager à faire davantage usage de la Parole au milieu d'un monde qui n'en connaît pas la valeur, l'importance et l'efficacité salutaire. Si vous croyez en Christ, chers enfants, allez et faites de même. »



Le meilleur conseiller.

La mère d'un enfant nouveau-né était décidée à le nourrir, malgré les protestations du médecin. Celui-ci avait beau lui représenter les dangers auxquels, en persistant, elle s'exposait elle-même non moins que son nourrisson, la tendre mère ne pouvait se déterminer à imposer silence au cri de son cœur et à renoncer à l'exercice de ses droits maternels. Elle prend enfin le parti de s'en remettre à la décision du Seigneur. Elle ouvre sa Bible, et ses yeux tombent sur ce passage : *Emporte cet enfant et me l'allaites, et je te donnerai ton salaire* (Ex. II, 9).





PREMIÈRE PARTIE.

L'Histoire demandée.

Dis-moi l'antique Histoire
 Du céleste séjour,
 De Jésus, de sa gloire
 Et de son grand amour.

Dis simplement l'Histoire,
 Ainsi qu'au jeune enfant,
 Car je suis lent à croire,
 Je suis faible et méchant,

Parle d'une voix lente,
 Pour que j'apprenne un peu
 Cette grâce excellente,
 Ce REMÈDE DE DIEU !

Dis-moi souvent l'Histoire ;
 La rosée au grand jour,
 Semblable à ma mémoire,
 A passé sans retour.

Parle d'une voix grave,
 En moi ne voyant plus
 Qu'un pécheur, pauvre esclave,
 Que vint sauver Jésus.

Répète-la sans cesse :

Tu seras pour mon cœur,
 Au jour de la détresse,
 Un vrai Consolateur.

Dis-moi la même Histoire,
 Quand il te semblera
 Que du monde la gloire
 Trop chère me sera.

Et quand du Ciel la gloire
 Ravira mon esprit,
 Dis-moi l'antique Histoire :
 CHRIST JÉSUS TE GUÉRIT !

DEUXIÈME PARTIE.

L'Histoire racontée.

Tu demandes l'Histoire
 Du céleste séjour,
 De Jésus, de sa gloire
 Et de son grand amour.

Tu veux encor l'entendre :
 Oui, rien n'est aussi beau ;
 Et je puis bien comprendre
 Que c'est toujours *nouveau*.

Je désire moi-même
 L'entendre répéter,
 Et ma joie est extrême
 De te la raconter.

Mais sans autre accessoire,
Venons à notre but,
Et redisons l'Histoire
De Christ et du salut.

Dieu te donne de croire !
Et qu'il m'assiste, moi,
Faisant de cette Histoire
Son Message pour toi !

Dieu commence, Il achève,
Il créa tout jadis,
Et mit l'homme avec Ève
Dans un beau paradis.

Tout était jouissance
Dans cet aimable lieu ;
Une seule défense
Était la loi de DIEU.

Mais ils la transgressèrent
Malgré leur heureux sort,
Ils virent, ils mangèrent
Et subirent la mort.

Mais l'Amour ineffable,
Toujours prêt à bénir,
Alors montre au coupable
Un Sauveur à venir.

Un fils de notre mère
Sans péché, détruira
L'œuvre de l'Adversaire
Et nous rachètera.

D'Adam, sainte semence,
 Quoique Fils du Dieu Fort,
 Il fait la délivrance
 Du péché, de la mort.

En des milliers d'années,
 Ont disparu dès lors
 Des races destinées
 Au froid séjour des morts.

Puis, dans une nuit sombre,
 Quelques bergers pieux,
 Voient resplendir dans l'ombre
 Une clarté des cieux.

Ensuite vint un Ange
 Du céleste séjour,
 Dire l'Histoire étrange
 De CHRIST, de son amour,

« C'est un heureux message,
 Dit-il, n'ayez pas peur,
 Dans le prochain village
 Vous est né le Sauveur ! »

Un chœur d'anges prononce :
 « Gloire à Dieu dans les cieux ! »
 Aux hommes il annonce
 La paix, un sort heureux

L'Histoire est véritable,
 Car les bergers bientôt
 Trouvent dans une étable
 L'Enfant, Fils du Très-Haut.

A suivre.





VUE DE JÉRUSALEM.

Le roi Joas.

2 Rois XI-XIII ; 2 Chron. XXII-XXIV.

Nous revenons aujourd'hui, chers enfants, au royaume de Juda, où tout allait aussi de mal en pis.

Les chapitres, indiqués ci-dessus, nous présentent, d'abord, le récit d'une grande apostasie en Juda et de son jugement ; précisément comme les chapitres qui précèdent nous ont raconté le jugement de l'apostasie dans le royaume d'Israël. Nous y voyons une interruption dans l'occupation du trône de Jérusalem par la maison de David ; interruption qui pourrait prési-

gurer le temps actuel, où la postérité de David n'occupe plus le trône de David.

Athalie, la fille d'Achab et de Jézabel ou, comme on peut l'appeler, la Jézabel de Juda, fut, entre les mains de Satan, l'instrument qui accomplit cette iniquité. Meurtre, idolâtrie, usurpation, elle commet tous ces crimes, comme Achab et Jézabel les avaient commis en Israël, jusqu'à ce que la colère de Dieu la frappe et l'extermine, comme elle avait frappé et exterminé ses parents.

Cette femme ambitieuse poussa la cruauté jusqu'à faire massacrer tous les fils du roi défunt, qui par conséquent étaient ses propres petits-fils. Elle voulait ainsi s'approprier la couronne et, comme elle se l'imaginait peut-être, éteindre la lampe de David, en extirpant totalement la famille royale, et annuler ainsi la promesse divine, faite au roi selon le cœur de Dieu (1 Rois XI, 36; XV, 4; 2 Rois VIII, 19).

Mais qui pourrait s'opposer aux desseins du Tout-Puissant et empêcher l'accomplissement de sa Parole? Il existe un conseil secret, une puissance cachée de Dieu, qui déjouent toutes les machinations de ses adversaires. La providence divine veille sur la vie du plus jeune fils d'Achazia et le fait échapper au massacre. La sœur d'Achazia, Jéosébah, femme du souverain sacrificateur Jéhojadah, réussit à dérober l'enfant Joas, qui n'avait qu'un an, à la fureur de sa grand'mère, et à le mettre en lieu de sûreté.

Dieu se sert de la résurrection de Jésus pour anéantir tous les complots de l'Ennemi; de même ici Joas, ce fils de la résurrection, est employé comme instrument de Dieu pour le même but. La sentence de

mort avait passé sur lui, comme sur tous ceux qui avaient péri ; mais le Seigneur lui avait préparé une délivrance, parce qu'il avait de grandes choses à accomplir par lui et en lui : il est tiré hors de la place de la mort par la fille d'un roi, de même que Moïse, dans une semblable occasion, pour être caché par le sacrificateur de Dieu dans « la maison de l'Éternel, jusqu'à la septième année. » — N'est-ce pas là, chers enfants, comme un tableau des futurs conseils de Dieu, relativement au véritable héritier du trône de Juda ? Jésus-Christ, après avoir été, lui aussi, tiré hors du séjour de la mort par la résurrection, est caché, durant tout le présent siècle, dans la maison de son Père, les cieux l'ayant reçu comme notre grand souverain sacrificateur. C'est là que ce Fils de David est caché pour un temps.

Mais Joas ne doit pas demeurer toujours là où Jéhojadah l'a mis en sûreté. Au moment convenable, le souverain sacrificateur dispose un résidu en Juda à le défendre. Avec ces hommes, il traite alliance dans la maison de l'Éternel et il leur montre « le Fils du roi. » Après les avoir ainsi préparés, il les met à l'œuvre ; il les équipe d'armes de guerre et de boucliers qui avaient appartenu au roi David ; il assigne à chacun son poste, afin de précipiter du trône l'impie usurpatrice. Nul sang ne doit souiller le temple ; les méchants doivent être retranchés dans ce jour de juste jugement et « le Fils du Roi » doit sortir de la maison de l'Éternel. Tout doit s'accomplir selon Dieu. Puis accompagné des justes en qui il peut se fier, le jour du sabbat (jour destiné à sa manifestation en Juda), Joas sort du lieu où il s'était tenu caché, il se tient debout près

de la colonne. Là il est proclamé roi, au milieu des acclamations du résidu fidèle qui l'entourait ; le sacrificateur pose la couronne sur sa tête, met dans ses mains le témoignage ou le livre de la loi, pour lui rappeler sa sujétion à Dieu, selon l'ordonnance de Deut. XVII, 18-20.

Alors l'impie Athalie accourt au bruit qu'elle entend et elle est tuée avec tous ceux qui la suivent, mais hors de l'enceinte du temple. Et Jéhojadah traite alliance avec tout le peuple et le roi, « pour qu'ils fussent le peuple de l'Éternel. » Puis tous les scandales et ceux qui pratiquent l'iniquité sont ôtés de Jérusalem : la maison, les autels, les images et les prêtres de Baal. Enfin le roi passe à travers la haie de ses gardes du corps, tous joyeux dans leur service, tous heureux de former son cortège ; et, comme un autre Salomon, entouré de paix, de gloire et de dignité, au milieu de l'allégresse de son peuple, il s'assied sur le trône de la maison de David. De même, chers enfants, quand Jésus descendra de son sanctuaire céleste, il apparaîtra environné de la force et de la justice de son royaume, à l'époque où un *sabbatisme* sera de nouveau préparé pour son Israël et pour toute la création. De même aussi ce sera un jour de jugement contre tous ceux qui ont répandu le sang des justes et corrompu la terre — et, en général, contre tous ceux qui n'auront, pendant qu'il en était temps, accueilli la vérité pour être sauvés. Prenez-y donc bien garde, mes chers jeunes lecteurs, dans cette journée solennelle et peut-être prochaine, il faut absolument que chacun de vous soit *avec Jésus*, faisant partie de son heureux et glorieux

cortège, ou bien *avec* ceux qu'il viendra juger et détruire.

Les cieux seront ouverts : ce sera le jour du couronnement de Jésus et de l'allégresse de son peuple. Le Roi se montrera dans sa beauté et comme vivant d'entre les morts; et le méchant, l'usurpateur, le meurtrier est consumé par la manifestation de son arrivée.

Maintenant, en Juda, le pays est de nouveau plein de *David*. Non-seulement la garde du roi a été armée des hallebardes et des boucliers de David; mais encore les ordonnances de David sont remises en vigueur, les cantiques de David sont entendus de nouveau. D'un autre côté, Bahal et ses serviteurs sont retranchés, le Dieu d'Israël occupe de nouveau sa place; Jéhovah est Seigneur, David est serviteur, comme cela aura lieu en perfection, alors qu'Israël et Juda se convertiront et rechercheront l'Eternel leur Dieu et David leur Roi; alors que l'Eternel sera leur Dieu, et que son serviteur David sera prince au milieu d'eux; alors qu'ils n'auront tous qu'un roi pour leur roi, qu'ils ne seront plus deux nations et ne seront plus divisés en deux royaumes, qu'ils ne se souilleront plus par leurs idoles; alors que seront accomplies ces déclarations du Dieu d'Israël : « David, mon serviteur, sera leur roi... et ils marcheront dans mes ordonnances... et je traiterai avec eux une alliance de paix... et je mettrai mon sanctuaire au milieu d'eux à jamais » (voyez Osée III, 5; Ezéch. XXXIV, 22, 24, 26). Remarquez que le nom de David a, comme tous les noms propres hébreux, une signification; il veut dire : « le bien aimé; » or, Ephés. I, 6, vous apprendra qu'il est le vrai « bien-aimé » par excellence. Dieu veuille qu'Il devienne aussi le vôtre.

Ce fut , en Juda , un grand rétablissement de toutes choses : le roi est sorti de sa retraite et reconnu par un peuple de franche volonté ; l'usurpateur est jugé , le sanctuaire de l'Éternel de nouveau honoré , son culte célébré de nouveau. Mais , hélas ! ces beaux jours ne durèrent que peu de temps. Comme Salomon , Joas , après avoir bien commencé , finit très mal. Il avait besoin des directions et de l'appui du sacrificateur Jéhojadah , comme Lot avait besoin de marcher avec Abraham pour demeurer debout. Si l'un et l'autre eussent marché avec le Seigneur , ils n'eussent pas tout perdu en se séparant de leurs guides qui auraient pu leur dire ce que Jacob mourant disait à Joseph : « Voici , je vais mourir , mais *Dieu sera avec vous.* » C'est donc à Dieu qu'il faut s'attacher , avec Lui qu'il faut marcher. Or pour marcher avec Dieu , comme Enoch , il faut être d'accord , être réconcilié avec Lui par la foi en Jésus-Christ. Une foi , une piété qui ne nous vient que des hommes , de leurs enseignements , de leur exemple , ne sert de rien au jour de l'épreuve. On le vit bien en Joas. « Il fit ce qui est droit devant l'Éternel , » tant que Jéhojadah , le souverain sacrificateur vécut ; celui-ci , par sa sagesse et par l'autorité paternelle qu'il exerçait sur le jeune roi , le retint dans les bornes d'une conduite agréable à Dieu. C'est sans doute un grand privilège pour les jeunes gens que d'avoir des parents , des supérieurs et des guides pieux et sages , et ils ne sauraient trop être dociles et soumis à leurs conseils et à leurs directions ; mais il est absolument nécessaire que ces directions et ces conseils les amènent au Seigneur lui-même , afin que quand ces guides de leur jeunesse leur manqueront , le Seigneur leur reste , pour

les rendre avisés, leur montrer le chemin qu'ils doivent suivre et les guider de son œil (Ps. XXXII, 8). C'est sans doute parce que Dieu aimait Joas et son peuple, qu'il prolongea les jours du pieux Jéhojadah jusqu'à l'âge de cent-trente ans. Joas avait trente-quatre ans, lorsque ce fidèle conseiller lui fut retiré. Jusqu'alors le pays avait joui d'une tranquillité parfaite; mais la prospérité du royaume parut être ensevelie avec le souverain sacrificateur. Le roi, étant abandonné à lui-même, on le vit bientôt détourner son cœur du Seigneur, le Dieu et Sauveur d'Israël. Les principaux de Juda vinrent et se prosternèrent devant le roi, et le roi les écouta. « Et ils abandonnèrent la maison de l'Éternel, le Dieu de leurs pères, et s'attachèrent au service des bocages et des faux dieux; c'est pourquoi la colère de l'Éternel s'alluma contre Juda et contre Jérusalem. »

Dans sa bonté et sa patience, Dieu les fit exhorter par des prophètes à la repentance et à la conversion, mais ils ne furent point écoutés. Entre autres, Zacharie, fils de Jéhojadah le sacrificateur, animé de l'Esprit de Dieu, dans une sainte hardiesse, se présenta devant le peuple et leur dit de la part du Seigneur : « Ainsi dit Dieu : Pourquoi transgressez-vous les commandements de l'Éternel ? Vous ne réussirez pas. Parce que vous avez abandonné l'Éternel il vous a aussi abandonnés. » Sur cela, Joas, à la sollicitation des principaux, donna ordre qu'on lapidât cet homme de bien, dans le parvis de la maison de l'Éternel, « entre le temple et l'autel » (Matth. XXIII, 35). « Et le roi Joas ne se souvint pas de la bonté dont Jéhojadah, père de Zacharie,

avait usé envers lui, et il tua son fils, lequel dit en mourant : Que l'Éternel voie et recherche. »

Ce crime ne demeura pas impuni. Joas et ses conseillers avaient adopté l'idolâtrie et les mœurs déréglées des nations; aussi les gentils furent-ils les instruments de leur punition. Hazaël, qui déjà avait fait de si terribles ravages dans le royaume d'Israël, pénétra aussi dans celui de Juda. Quoique l'armée des Syriens fût beaucoup moins nombreuse que celle de Joas, cette dernière fut vaincue et défaite, parce qu'il avait abandonné Dieu et qu'il était abandonné de Dieu. « Ainsi les Syriens firent justice de Joas. » Les principaux, qui l'avaient séduit, furent tués par les ennemis; lui-même fut très maltraité, et ne put échapper de leurs mains qu'en leur livrant ses trésors et ceux du temple. Cette profanation, jointe au meurtre de Zacharie, irrita tellement ses propres serviteurs, qu'ils formèrent une conspiration contre lui et qu'ils le tuèrent dans son lit. Il s'était rendu si odieux au peuple dans les derniers temps de son règne de quarante ans, qu'on ne le mit pas dans le sépulcre des rois. Il avait bien commencé; il avait eu de précieux privilèges et il mourut sans avoir été sage (Job IV, 21). Quelle épouvantable fin!

Tant qu'avait vécu Jéhojadah, le sacrificateur, Joas avait su maintenir le royaume dans sa gloire et dans sa sainteté; après la mort de ce saint homme, le roi abandonna Dieu, son culte et son service. Mais dans le royaume à venir, quand le Roi et le Sacrificateur seront réunis en la même personne, Jésus, tout ira bien. Il est écrit : « Lui-même sera rempli de majesté... et dominera... et sera sacrificateur sur son trône; et il y aura un con-

seil de paix entre les deux » (Zach. VI, 13). Et comme le sacrificateur de ce royaume ne peut mourir, vu qu'il l'est devenu « selon la puissance d'une vie impérissable » (Hébr. VII, 16), et comme le Roi de ce royaume ne peut tomber ni faillir, parce que son sceptre est un sceptre d'équité; ainsi cette paix et cette gloire dureront aussi longtemps que son règne. « En son temps le juste fleurira, et il y aura abondance de paix, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de lune » (Ps. LXXII, 7). C'est à Lui, le Seigneur et Sauveur, qu'il faut vous attacher, chers enfants, si vous voulez que l'entrée à son royaume éternel vous soit abondamment donnée; si vous voulez, comme l'apôtre Paul, pouvoir dire avec assurance : « Le Seigneur me délivrera de toute œuvre mauvaise, et me sauvera pour son royaume céleste » (2 Pierre I, 11; 2 Tim. IV, 18).

QUESTIONS SUR « LE ROI JOAS. »

1. Que nous présentent les chapitres dont nous nous occupons aujourd'hui?
2. Qui occupait le trône de Juda?
3. Quels crimes commet-elle?
4. Jusqu'où poussa-t-elle sa cruauté?
5. Que se proposait-elle par là?
6. Comment Joas échappa-t-il à sa fureur?
7. Comment, dans ce cas, peut-on appeler Joas?
8. Où fut-il caché?
9. Qu'est-ce que cela peut nous rappeler?
10. A qui fut-il plus tard montré?
11. Quand Joas sort du temple, qu'est-ce que fait Jéhojadah et le résidu fidèle?
12. Quel est le sort d'Athalie et des sectateurs de Bahal?
13. De même, comment apparaîtra Jésus?

14. Que sera cette apparition pour les méchants?
15. De quoi le pays est-il plein de nouveau?
16. Quand et comment cela aura-t-il encore lieu un jour en perfection?
17. Que signifie le nom de *David* et à qui ce nom convient-il surtout?
18. Ces beaux jours durèrent-ils?
19. Pourquoi?
20. Qu'arriva-t-il après la mort de Jéhojadal?
21. Que fit Joas à Zacharie?
22. Quelle fut la punition de ce crime?
23. Comment mourut Joas?
24. Le royaume de Dieu que le Seigneur Jésus établira un jour sur la terre pourra-t-il être ainsi souillé?
25. Pourquoi?
26. A qui faut-il donc nous attacher pour avoir part à son royaume céleste?



Jessica.

La première prière de Jessica.

Sous une des nombreuses arches du chemin de fer qui passent par-dessus les rues de Londres, on voyait, il y a quelques années, dans un coin retiré, dès 5 heures du matin jusqu'à huit heures et demi, une petite boutique de café, proprement tenue. L'établissement se composait d'un chevalet et de quelques planches, et de deux grands pots en étain remplis de café, posés sur deux réchauds de charbons brûlants, qui conservaient à la liqueur toute sa chaleur pendant ces heures matinales où les ouvriers se rendaient en foule à

leur travail de chaque jour. La modeste échoppe était très fréquentée, car outre sa position abritée, fort appréciée quand il pleuvait, elle était tellement hors de vue que les habitués, déjeunant ainsi en plein air, n'étaient pas remarqués. Le marchand était de plus un homme taciturne, qui ne s'occupait que de servir ses pratiques sans les ennuyer d'aucun bavardage.

Ce marchand, déjà d'un certain âge, et de taille longue et maigre, avait un air singulièrement digne et solennel, et des manières très réservées. Personne ne connaissait son nom ni sa demeure, excepté peut-être l'agent de police qui passait et repassait devant la boutique toutes les demi-heures, et lui faisait parfois un signe de tête familier. Au reste on s'inquiétait peu de savoir qui il était; si quelques-uns avaient tâché d'en apprendre davantage, ils n'étaient parvenus qu'à découvrir qu'à huit heures et demie précises, cet homme mystérieux transportait tout son attirail dans un café voisin; après quoi il s'éloignait d'un pas furtif et jetant autour de lui des regards inquiets, comme s'il craignait d'être suivi, jusqu'à ce qu'on le perdit de vue dans la foule qui remplissait les rues. On n'avait eu ni la curiosité, ni la persévérance de le suivre jusque chez lui, et de chercher à savoir quels étaient ses autres moyens d'existence. Quant à sa boutique, il suffit de dire qu'elle était toujours entourée de chalands qu'il servait en silence, et qui lui payaient volontiers ce qu'il leur demandait pour le succulent café qu'ils trouvaient chez lui.

Un matin, pendant un arrêt momentané dans son active besogne, le marchand aperçut tout à coup deux grands yeux noirs, alternativement fixés sur lui et sur

les tranches de pain et de beurre empilées sur la table, avec un regard aussi avide que celui d'une souris que la famine a poussée dans un piège. Ces yeux faisaient partie d'un maigre petit visage, à moitié caché sous d'épais cheveux retombant en désordre sur le front et sur le cou nu, tandis qu'une robe déchirée, à peine retenue par deux bouts de cordon, descendait des épaules glacées de la petite fille. En se baissant vers un panier qui était sous la table, le marchand vit deux petits pieds nus qui trépignaient sur le pavé humide, l'enfant les relevant alternativement et les posant l'un sur l'autre, pour tâcher de les réchauffer. La petite fille ne disait rien, seulement à chaque tasse que le marchand versait de son café fumant, ses yeux noirs brillaient de besoin, et il pouvait l'entendre remuer ses lèvres minces comme si, dans son imagination, elle goûtait la chaude et savoureuse boisson.— Allons, allons, dit-il enfin en se penchant par-dessus la table et parlant à voix basse, pendant qu'une dernière pratique prenait lentement son déjeuner, pourquoi ne t'en vas-tu pas, petite fille ? Allons, voyons, tu restes là trop longtemps, entends-tu ?

— Je m'en vais, monsieur, répondit-elle en levant ses maigres petites épaules pour faire monter sa robe plus haut vers son cou, mais c'est qu'il pleut des chiens et des chats là-dehors, et maman a été dehors toute la nuit et elle a emporté la clef ; et il fait si bon sentir le café, et l'agent de police ne m'a rien dit depuis que je suis ici.

— Tu n'as pas déjeuné, je pense ? dit le marchand de sa même voix basse et confidentielle, et en se pen-

chant en avant jusqu'à toucher de son visage la figure chétive de l'enfant.

— Non, dit-elle froidement, et avant de l'avoir, j'aurai terriblement besoin de mon dîner. Je suppose que vous n'avez jamais eu terriblement faim, vous, monsieur ? Je n'ai pas encore de crampe, mais avant que j'aie mon dîner, j'aurai le temps d'en avoir. Ah ! oui !

Et elle s'éloigna avec un mouvement de tête, comme si elle voulait faire entendre qu'elle avait au moins un genre d'expérience auquel il était complètement étranger ; mais avant d'avoir fait dix pas, elle s'entendit appeler par la voix basse qui avait élevé son diapason, et elle fut près de la table en un clin-d'œil.

— Glisse-toi ici, dit l'homme de son ton mystérieux, il y a encore un peu de café et quelques tranches de pain. Tiens ; mais tu ne dois jamais revenir, entends-tu ? Je ne donne jamais aux mendiants, et si tu avais mendié, j'aurais appelé l'agent de police. Viens, réchauffe tes pauvres pieds près du feu. Es-tu bien comme cela ?

L'enfant le regarda d'un air de satisfaction intense.

Elle était assise sur un panier renversé, tout près d'un des réchauds, et tenait sur ses genoux une tasse de café fumant ; mais sa bouche étant trop pleine pour qu'elle pût parler, ce ne fut que par un signe de tête qu'elle exprima son contentement sans bornes. En attendant le marchand emballait sa faïence et faisait ses préparatifs de départ, s'arrêtant toutefois de temps en temps pour regarder l'enfant et secouer silencieusement la tête.

— Comment t'appelles-tu ? dit-il au bout d'un moment — mais que m'importe après tout. Je ne me

soucie pas de savoir ton nom. Il n'est rien pour moi.

— Je m'appelle Jessica, dit l'enfant; mais maman et tout le monde m'appellent Jess. Si vous étiez à ma place, vous seriez fatigué de vous entendre appeler Jess. — C'est Jess par-ci, Jess par-là, et chacun m'envoie faire des commissions. Et on ne se gêne pas pour me donner des soufflets et des coups de pied, et pour me pincer, — voyez plutôt.

Le marchand ne sut pas distinguer si les bras de la petite fille étaient noirs et bleus de froid ou par suite de mauvais traitements; mais il secoua de nouveau la tête d'un air pensif, et l'enfant se sentit encouragée.

— Je voudrais pouvoir rester ici toujours et toujours, comme cela, s'écria-t-elle. Mais vous allez partir, je le sais, et je n'ose pas revenir, sinon vous mettrez la police à mes trousses.

— Ecoute, dit le marchand très bas et en jetant un regard autour de lui pour voir s'il y avait près de là d'autres enfants déguenillés, si tu me promets de ne pas revenir de toute une semaine et de n'en parler à personne, tu pourras venir encore une fois. Je te régalerai comme aujourd'hui. Mais tu dois partir à l'instant.

— Je pars, monsieur, répondit-elle vivement, mais si vous aviez une commission, je pourrais m'en charger, je la ferais très bien, je vous assure. — Laissez-moi porter quelques-unes de vos tasses.

— Non, non ! cria l'homme, va-t'en vite comme une bonne petite fille, et rappelle-toi que je ne dois pas t'apercevoir de toute une semaine.

— Oui, oui, répartit Jess, et elle descendit en courant la rue humide, comme pour montrer qu'elle ac-

quiesçait pleinement au marché, pendant que le marchand, en jetant plus d'un coup d'œil soupçonneux autour de lui, déménageait sa stalle et ses ustensiles vers le café voisin, et ne fut plus vu le reste du jour dans le voisinage de l'arche du chemin de fer.

La tentation.

Jessica tint fidèlement sa parole dans la convention et quoique le marchand de café la cherchât des yeux chaque matin, tout en servant ses pratiques, il n'aperçut nulle part la petite figure maigre et hâve de l'enfant. Mais lorsque le terme fixé fut écoulé, elle se présenta devant l'échoppe, et ses regards ardents se fixèrent de nouveau sur les piles de petits pains qui disparaissaient rapidement devant les demandes des acheteurs. La besogne était en pleine activité, et l'enfant se tenait patiemment à l'écart, attendant que la foule se dissipât. Cependant quand l'horloge eût sonné huit heures, elle s'avança un peu, et à un signe du marchand elle se glissa entre les appuis de la table, et reprit sa place sur le panier renversé. Aux yeux du marchand elle semblait plus maigre que la dernière fois; dans tous les cas elle était plus déguenillée, et il posa sur ses genoux un petit pain tout entier, du jour précédent, pendant qu'elle soulevait de ses mains engourdies la tasse de café et la portait à ses lèvres.

— Comment vous appelez-vous? dit-elle en regardant le marchand de ses yeux vifs.

— Pourquoi? répondit-il avec hésitation, comme peu désireux d'en dire autant sur son propre compte.

— Mon nom de baptême est Daniel.

— Et où demeurez-vous, M. Daniel? demanda-elle.

— Ah ! ça , dit-il, si tu vas être impertinente, tu ferais mieux de déguerpir. Qu'est-ce que cela te fait où je demeure ? Je n'ai pas besoin de savoir où tu demeures, toi.

— Je ne voulais pas vous offenser, dit Jess humblement, seulement j'aurais aimé savoir où habitait un homme aussi bon que vous l'êtes. Car vous êtes très bon, n'est-ce pas, M. Daniel ?

— Je n'en sais rien, murmura-t-il, mal à l'aise, je crains que non.

— Ah ! mais vous êtes bon, certainement, continua Jess. Vous faites du café excellent. Et quels petits pains ! Et je vous ai regardé des centaines de fois avant que vous m'ayez vue et l'agent de police vous laisse bien tranquille, et ne vous dit jamais de partir. Ah ! oui ! vous devez être bien bon !

Daniel soupira et remua ses tasses d'un air préoccupé, comme s'il réfléchissait à l'idée que l'enfant se faisait de sa bonté. Il faisait du bon café et l'agent de police le laissait tranquille ! C'était bien la vérité, cependant quand il se mit à compter les sous qui s'étaient accumulés dans sa grosse bourse en toile, il soupira plus fort. A dessein il en laissa tomber un sur le pavé, et continua de compter, tout en examinant furtivement la petite fille assise à ses pieds. Celle-ci, sans montrer la plus légère émotion, posa son pied sur la pièce et l'attira doucement à elle, tout en continuant à babiller avec vivacité. — Daniel sentit son cœur se serrer, — mais le moment après il se félicita d'avoir pris sur le fait la jeune voleuse. L'heure de partir avait sonné, et avant de s'en aller, il voulait lui faire lever son pied nu, et montrer le sou qu'elle avait caché ; ensuite, il

l'avertirait de ne jamais plus s'approcher de sa table. C'était donc là sa reconnaissance, pensait-il ! Il lui avait donné deux fois à déjeuner, et témoigné plus de bonté qu'il n'en avait montré à aucune créature humaine depuis bien des années, et à la première occasion, la petite coquine s'attaquait à lui et le volait !

Pendant qu'il repassait tout cela dans son esprit avec douleur, la figure de Jess s'altéra subitement ; une rougeur brûlante couvrit ses joues pâles et les larmes lui vinrent aux yeux. Elle se baissa et ramassant le sou du milieu de la boue, elle l'essuya à sa robe trouée et le posa sur la table tout près de la main de Daniel, sans prononcer une seule parole. Le marchand la regarda fixement.

— Qu'est ceci ? dit-il.

— Pardon, M. Daniel, répondit-elle, il était tombé et vous ne vous en étiez pas aperçu.

— Jess, fit-il gravement, dis-moi tout.

— Pardon, répliqua-t-elle en sanglotant, jamais je n'ai eu un sou à moi, excepté une seule fois ; et celui-ci avait roulé tout près de mon pied et vous ne l'aviez pas vu, et je le cachai bien ; et puis je pensai combien vous aviez été bon pour moi, combien le café et les petits pains étaient bons, et comment vous me laissiez me chauffer auprès de votre feu, et je ne pus pas garder le sou plus longtemps. Sans doute, vous ne me permettez pas de revenir ?

Daniel détourna la tête, et se mit à ranger ses tasses et ses assiettes dans le panier, tandis que Jess était là tremblante et que de grosses larmes coulaient le long de ses joues. Ce petit coin abrité, avec son feu de charbon et son parfum de café, avait été pour elle pendant

ces deux courts moments, un vrai paradis, et maintenant elle venait de se rendre coupable du péché qui allait l'en chasser pour toujours ! — Au delà de l'arche du chemin de fer s'étendaient des rues froides et tristes, sans un visage ami pour l'accueillir, sans une tasse de café pour la réchauffer — et pourtant elle restait là, rien que pour entendre prononcer, sans doute, les paroles qui devaient lui défendre de revenir !

A la fin Daniel se retourna du côté de la petite fille, et rencontra son regard plein de larmes. Sa grave figure à lui avait une expression d'émotion inusitée.

— Jess, dit-il, je n'aurais jamais cru pouvoir le faire, — mais tu peux revenir ici tous les mercredis, puisque aujourd'hui c'est mercredi, et il y aura toujours une tasse de café pour toi.

Elle pensa qu'il voulait dire qu'il n'aurait jamais pu cacher le sou sous son pied, et elle s'éloigna un peu triste et humiliée, malgré la grande satisfaction que lui donnait la pensée d'un pareil régal chaque semaine.

De son côté, Daniel s'en allait, réfléchissant au combat qui avait dû se livrer dans le cœur de cette enfant, et se répétant à lui-même en branlant la tête : Je n'aurais pas pu le faire moi-même, non, jamais, je n'aurais pu le faire moi-même. *(à suivre.)*

Attendez de voir l'issue.

Si nos yeux étaient toujours ouverts pour voir l'issue aussi bien que le commencement des afflictions, nous ferions des expériences semblables à celle du marchand dont il est parlé ci-après :

Un marchand revenait un jour du marché. Il était à

cheval et derrière lui était une valise pleine d'argent. La pluie tombait par torrents et il était trempé jusqu'aux os, ce dont il était fort vexé, et il murmurait sur ce que Dieu lui avait donné un si mauvais temps pour son voyage. Il atteignit bientôt la lisière d'une épaisse forêt. Quelle ne fut pas sa terreur en apercevant d'un côté de la route un brigand dirigeant sur lui un fusil chargé qu'il se disposait à tirer. Mais la poudre étant mouillée par la pluie, le fusil ne partit pas; et le marchand piquant des deux eut heureusement le temps de se sauver. Aussitôt qu'il se vit en sûreté, il dit : « Combien j'avais tort de ne pas supporter patiemment la pluie envoyée par la Providence. Si le temps eût été sec et beau, je ne serais probablement pas vivant à cette heure, et mes enfants auraient en vain attendu mon retour. La pluie qui m'a fait murmurer est venue bien à propos pour préserver ma vie et mon argent. »

Il en est ainsi de beaucoup de nos afflictions : légères et courtes, elles nous préservent d'autres plus grandes et de plus longue durée.



DEUXIÈME PARTIE.

(Suite et fin de la page 120.)

Comme avait dit le Père,
 Jésus devait venir,
 Porter notre misère,
 Nous sauver, nous bénir.

Cette œuvre de clémence
 Avec joie Il la fait,
 Quoiqu'il connût d'avance
 Tout ce qui l'attendait.

Sa vie est pure, sainte,
 Pleine de charité,
 Portant toujours l'empreinte
 De la fidélité.

Il fut, dans sa jeunesse,
 Ouvrier diligent;
 Il connaît la détresse
 De l'honnête indigent.

A la fin, sa carrière
 Dut se manifester.
 Tout le bien qu'il put faire,
 Nul ne peut le conter.

En mondaine opulence
 Il ne possède rien;
 Mais grande est sa puissance :
 Partout il fait du bien.

Il guérit, il console :
 Il dit et, sans efforts,
 A sa seule parole,
 Ressuscitent les morts.

Grande est sa bienveillance :
 En tout temps, en tous lieux,
 Il met sa jouissance
 A faire des heureux.

Au malheur il prodigue
Les plus tendres secours ;
Malgré peine et fatigue,
On le trouve toujours.

Il écoute les plaintes
Des pauvres affligés
Qui, de toutes leurs craintes,
Sont bientôt soulagés.

Cet ami débonnaire
Est l' « Homme de douceur, »
Bienfaisant comme un Frère
« Qui connaît la langueur. »

De l' « Homme Christ » l'Histoire,
L'ami des malheureux,
Va devenir bien noire :
Écoute, si tu peux.

Sans défaut, sans souillures,
Jésus, le Roi des rois,
Pris par des mains impures,
Hélas ! fut mis en croix.

Mon frère ! que ton âme
Le contemple en ce lieu :
Là, sur un bois infâme,
« Voilà l'Agneau de Dieu ! »

On le frappe, on lui perce
Et les pieds et les mains.
Quelle foule perverse
De moqueurs inhumains !

On l'accable d'injures,
 On lui dit : Sauve-toi,
 Echappe à ces tortures
 Et parais comme un Roi.

D'où vient qu'Il les tolère,
 N'est-il pas le Dieu fort,
 Dont la juste colère
 Pouvait les mettre à mort ?

Jésus pourrait le faire,
 Et s'Il ne le fait pas,
 C'est parce qu'Il préfère
 Endurer le trépas.

Sur Lui, Jésus, en grâce,
 Prend nos transgressions ;
 Il souffre, à notre place,
 Ce que nous méritions.

Oui, c'est pour nous qu'Il souffre,
 C'est pour nous seulement ;
 Pour nous sauver du gouffre
 De l'éternel tourment.

Afin que Dieu pardonne,
 Christ, *fait péché* pour nous,
 Sent que Dieu l'abandonne,
 Le frappant de ses coups.

Mais elle est « accomplie, »
 Cette œuvre de salut :
 La mort est abolie
 Par notre Substitut.

Jésus est plus qu'un Aide,
C'est un parfait Sauveur,
De Dieu le grand Remède
Pour le pauvre pécheur.

Gloire à Dieu, notre Père !
Jésus a fait la paix :
Et dans son sanctuaire
Nous avons libre accès.

Notre Garant suprême
Bientôt a revéçu,
Dieu montrant par là-même
Que Satan est vaincu.

Dans les célestes sphères,
Monté comme un vainqueur,
Il nous nomme ses frères,
Lui, « le Prince et Sauveur. »

Près de quitter la terre,
Aux siens Jésus promet
Son Esprit de lumière
Qui console et conduit.

Or cet Esprit réside
En nos cœurs maintenant,
Il nous place et nous guide
Dans le « Chemin vivant. »

Puisse l'antique Histoire
Du parfait Rédempteur,
Passer de ta mémoire
Jusqu'au fond de ton cœur !

Dieu te rende capable
De l'entendre avec toi :
Faites pour tout coupable,
Elle est faite pour toi.

Le Seigneur te convie,
Jette-toi dans ses bras :
En Jésus est la vie,
Crois donc et tu vivras.

Ton cœur est-il tranquille
Dans la foi ? près et loin
Parle de l'Évangile,
Car tous en ont besoin.

Puis aussi que ta vie
Fasse aimer le salut ;
A celui qui l'envie
Dis : Pour toi Christ mourut.

Nous allons voir sa gloire
Au céleste séjour,
Et là chanter l'Histoire
De son immense amour.





La fontaine de Siloé.

Jean IX, 7.

De Morijah sous la côte rocheuse
Une belle source jaillit ?
Son eau calme et silencieuse
Rappelle la paix de l'Esprit.

L'Arabe las s'assied, se désaltère
 A ces eaux pleines de fraîcheur ;
 Et l'esprit altéré s'arrête et considère
 Celui qui vient comme Sauveur.

SILOÉ, c'est le nom de la fontaine,
 Il veut dire *Envoyé* de Dieu ;
 De Christ, la grâce souveraine
 Se voit ainsi proclamée en tout lieu.

Puisse mon cœur, comme la source vive
 Porter l'image du Sauveur,
 Et que toujours mon âme vive
 Pour annoncer et servir le Seigneur !



Les flèches. Mort d'Elisée.

Le mort ressuscité.

(2 Rois XIII.)

Nous laissons maintenant Juda pour retourner dans le pays des dix tribus où, après un intervalle, formé par le règne de Joachaz, fils de Jéhu, le prophète Elisée nous apparaît encore une fois.

Joas avait succédé à son père Joachaz sur le trône d'Israël : et il fit, lui aussi, ce qui déplait à l'Éternel, comme avaient fait avant lui Jéroboam, fils de Nébat, et tous les autres rois, ses prédécesseurs. Sous son règne, Elisée tomba malade d'une maladie dont il mourut plus tard.

Le plus long jour a son soir, et ce devait être aussi le cas du ministère d'Elisée. Il avait traversé les rè-

gnes de Joram, fils d'Achab, de Jéhu, de Joachaz et de Joas, ayant vu même les temps éloignés d'Achab et d'Achazia. Peut-être avait-il parcouru Israël, comme prophète de Dieu, durant près de soixante ans. Mais le soir de son jour était arrivé ; son soleil couchant répand encore des teintes brillantes et jette un éclat digne de son midi.

Nous voyons que Joas descendit vers lui, et pleura sur son visage, en disant : « Mon père ! mon père ! chariot d'Israël et sa cavalerie ! » Cela peut nous surprendre. Il est pourtant manifeste qu'il n'y avait là ni affectation, ni moquerie, ni dissimulation. C'était la nature qui le faisait ainsi parler. Peut-être Élisée avait-il été jusqu'alors fort négligé par ce roi de la maison de Jéhu. La prévision que l'homme de Dieu va être enlevé produit, comme c'était bien naturel, un réveil de la conscience du roi, qui, en conséquence, recherche le prophète mourant. Même Hérode, homme plus méchant que Joas, pouvait faire beaucoup de choses après avoir consulté le Précurseur, et tremblait à la pensée que Jean était ressuscité, comme Joas le faisait à la pensée de la mort prochaine d'Élisée.

C'était uniquement la nature. Joas appréciait la présence d'Élisée en son royaume. Il voulait dire que cette présence leur eût été d'un plus grand secours que toute leur armée, et qu'avec sa mort s'évanouissait tout espoir de délivrance. Mais, en outre, il voulait honorer Élisée avant qu'il fût trop tard ; le souvenir de ces honneurs rendus au prophète pourrait, quand le prophète ne serait plus là, contribuer à lui éviter quelque trouble de plus dans sa conscience. La sainteté de l'homme de Dieu, la puissance qu'il avait si souvent

déployée, son nom et la place qu'il occupait imprimaient avec force toutes ces considérations sur le cœur du roi, dans un moment tel que l'heure actuelle. Ainsi, ce n'est pas dans un esprit de coupable dérision ni d'affectation étudiée, mais c'est parce qu'il est vivement influencé par ce courant de sentiments naturels, que le roi visite le prophète mourant, et lui adresse la même salutation, dont ce prophète même s'était servi pour prendre congé d'Élie montant au ciel.

Mais la nature n'arrive jamais à la hauteur de l'Esprit de Dieu. « Demeurez fermes dans le Seigneur, » nous dit la Parole, — et le seul sujet de gloire de l'Apôtre consistait en ceci : « Je puis tout dans le *Christ qui me fortifie.* » Nous ne devons nous glorifier que dans ce que Christ opère en nous. Ainsi quelque espérance qu'aient pu faire concevoir les heureux commencement de Joas, la nature en lui se montre bientôt insuffisante. Il ne peut pas, comme Élisée l'avait fait avant lui, traverser les circonstances difficiles avec la puissance de l'Esprit. Les mouvements naturels peuvent bien, pour un temps, nous porter, en apparence du moins, dans le sentier, où l'énergie de l'Esprit voudrait nous mettre, mais ils ne peuvent nous faire demeurer jusqu'à la fin avec ceux qui y marchent par l'Esprit. Aussi quoique Élisée et Joas commencent en tenant le même langage, il y a pourtant un abîme entre les deux.

Mais à ces paroles d'avertissement, je dois ajouter qu'il ne nous est pas licite de mettre en question la bonté de Dieu, quelque connaissance que nous ayons de la misère et de la déception de nos propres cœurs. Et c'est là une malheureuse tendance de nos âmes.

Nous sommes enclins à nous défier des sources de lumière, de joie ou de force, qui peuvent parfois se trouver en nous. Notre raison cherche à nous faire croire que c'est la simple nature et non l'Esprit de Dieu qui les produit. Nous faisons tout ce que nous pouvons pour enlever à Dieu la louange de nos bénédictions et pour nous persuader que les bonnes donations procèdent d'autres sources que du Père des lumières. Il ne devrait jamais en être ainsi. Ah ! le cœur est trompeur, en effet ; mais Dieu est bon — et dans la simplicité de la foi, accoutumons-nous à attribuer toujours la lumière, la joie et la force de nos âmes, à son Esprit seul, indépendamment des ténèbres et des inquiets raisonnements de nos cœurs.

Que tout cela nous enseigne ; — nous y trouvons des avertissements contre la nature, puis nous y apprenons aussi qu'il y a de la consolation pour nous en Dieu. Mais il y a ici quelque chose de plus.

A la parole du prophète, le roi prend l'arc et les flèches, avec lesquels il fait ce que lui dit Élisée, après quoi celui-ci lui donne l'explication de l'acte qu'il vient de faire. Puis le roi, ayant de nouveau pris des flèches, reçoit l'ordre d'en frapper la terre. Comme il ne frappe que trois fois, l'homme de Dieu lui en fait de graves reproches. Le prophète, affligé et déçu dans son attente, se met en colère et reprend Joas. Mais pourquoi cela ? pourquoi cette ardeur d'indignation dans l'esprit d'Élisée ? La raison en est vraiment belle : il venait de dire au roi que « la flèche de la délivrance de par l'Éternel, les flèches de la délivrance du joug de la Syrie » étaient entre ses mains ! si donc l'âme de Joas eût été à l'unisson de celle du prophète ; si elle

eût été embrasée par les pensées de cette gloire, alors mise à sa portée; si son cœur eût brûlé au-dedans de lui à la vue du carquois de l'Éternel qui était entre ses mains, avec quelle vigueur n'eût-il pas frappé la terre au commandement du prophète! Ah! si seulement Joas eût apprécié la flèche de l'Éternel, comme Élisée avait apprécié le manteau de son maître, il y eût eu une parfaite harmonie de pensées entre eux. Mais l'esprit du roi n'était pas entré dans ce courant, sur lequel celui du prophète était alors porté; c'est pourquoi il frappe mollement la terre et ne la frappe que trois fois. Et voilà ce que nous ne connaissons que trop! Où est l'ardeur de l'âme, la ferveur de l'esprit, la véhémence des expressions provenant de l'abondance du cœur, qui se voyaient chez les frères éprouvés et souffrants des siècles passés? Alors on savait ce que c'était que frapper la terre à répétées fois, comme si l'on eût été en communion avec l'âme d'Élisée. Mais nos mains sont devenues lâches. L'onction, le zèle, les arrhes de l'Esprit se manifestent avec beaucoup moins de vigueur qu'ils ne le faisaient dans d'autres temps. Élisée avait crié, lorsque Élie s'éloignait de lui: « Mon père! mon père! chariot d'Israël et sa cavalerie! » Mais en même temps il avait relevé le manteau du prophète, avec lequel il avait frappé les eaux du Jourdain, comme le prophète les avait frappées peu auparavant, et elles s'étaient divisées en deux pour le laisser passer. Le roi s'approche bien aussi d'Élisée au moment où celui-ci va le quitter pour toujours; il prononce les mêmes paroles; mais quant à l'acte de frapper, il n'y a point de rapport entre eux. Le cœur du roi est froid, sa main est molle, tandis que le cœur d'Élisée était ardent

et sa main hardie et ferme. — « O Éternel ! réalise ton œuvre durant ces années, durant ces années manifeste-la ! O Éternel ! fais revivre ton œuvre ! »

Puis vient la dernière manifestation de la puissance de Dieu dans le prophète. Ici encore se réfléchissent les voies de Jésus, le Christ, le Fils de Dieu. Car par sa mort, nous avons la vie. Toucher le corps mort de Jésus ou avoir foi en son sang, c'est être justifié, c'est vivre.

Mais ce n'est pas tant sous ce point de vue général, applicable à tous les pécheurs, que ce type de Jésus nous est offert ; c'est plutôt dans son application spéciale à Israël, dont le prophète Élisée faisait partie, lui, l'homme terrestre, qui parcourt avec puissance Israël et la terre, après qu'Élie, l'homme du ciel, a été transporté dans son lieu en haut. De même de Jésus, qui sera le secours d'Israël, à qui il donnera la vie et le royaume, dans les derniers jours, après qu'il aura accompli ses conseils de grâce et son œuvre d'amour envers l'Église, son témoin céleste.

Nous voyons ici le dernier service de notre prophète, en tant qu'homme de grâce et de puissance pour Israël. Les Israélites fuyaient en déroute devant la face des Moabites, qui les poursuivaient impitoyablement. Tout ce qu'ils peuvent faire, c'est d'enterrer leur mort, et nous savons ce que vaut ce service et qui peut l'accomplir : « Laisse *les morts* enterrer leurs morts. » Leur pauvre état est indiqué d'une manière frappante par ce récit si court. Mais celui qui était déjà mort leur apporte la vie, une vie inespérée. C'est ce qui est aussi brièvement mais remarquablement indiqué ici. La puissance de la vivification gît dans le sépulcre du prophète.

De même encore de Jésus, le Messie et Seigneur de son Israël. On le verra un jour, accomplissant de grandes choses conformément à ce patron et selon ce qui est écrit : « L'Éternel jugera son peuple, et se repentira en faveur de ses serviteurs, quand il verra que la force s'en sera allée, et qu'il n'y aura rien de reste, rien de serré ni de délaissé. Et il dira : . . . Regardez maintenant que c'est moi, moi-même, et il n'y a point de dieu avec moi ; je fais mourir, et je fais vivre ; je blesse, et je guéris. » Alors, selon la vision d'Ézéchiël, les os secs revivront ; alors le Seigneur ouvrira les sépulcres de son peuple, et les tirera hors de leurs sépulcres.

Il est écrit : « Au temps du soir, il y aura de la lumière, » et encore : « Il change en lumière du matin l'obscurité de la mort. » Eh bien ! l'histoire d'Élisée nous a présenté quelques traits, bien affaiblis, sans doute, de ces saints et augustes actes de puissance. Au soir de sa vie, quand il était sur son lit de mort, nous avons vu briller une lumière, à l'occasion de Joas et des flèches, lumière qui rappelait le midi de sa carrière. Et maintenant, après que son soleil s'est couché, même dans la nuit du sépulcre, nous apparaît toute la puissance du matin pur et sans nuages. Il y a là encore un mystère. C'est une terre mystique aussi bien qu'une terre sainte que nous foulons, en parcourant ces histoires de notre prophète ; et, dans l'esprit de nos entendements, qu'il nous soit donné de la fouler pas à pas, avec les pieds déchaussés, mais en ayant toujours communion avec les pensées et les voies bénies de Jésus !

Nous avons terminé l'histoire des « grandes choses

qu'Élisée, le prophète, a faites. » Grandes choses assurément ! Nous avons pourtant, si je puis ainsi dire, un court appendice à y ajouter, qui me paraît aussi important que caractéristique. Je veux parler de l'esquisse, donnée dans les quatre derniers versets de ce chapitre, des temps de Joachaz et de Joas.

Nous y lisons que Hazaël de Syrie opprima les Israélites, durant tout le temps de Joachaz ; mais que l'Éternel eut compassion d'eux, et leur fit miséricorde, et se retourna vers eux, pour l'amour de son alliance avec Abraham, Isaac et Jacob. Il accorda à Joas trois victoires sur le fils de Hazaël, conformément au signe des flèches, dont, au commandement d'Élisée, il avait frappé contre terre ; et Joas recouvra les villes d'Israël, que Hazaël avait prises en guerre à son père Joachaz.

Ici nous retrouvons le Dieu des pères d'Israël et son alliance de bénédiction, mais en rapport distinct avec les flèches mystiques du prophète. Et comme je l'ai dit, c'est un trait fort caractéristique. Car les voies d'Élisée, voies de grâce et de puissance envers Israël, étaient des ombres et des types des voies du Messie en faveur de son peuple. Et maintenant que ces voies du prophète ont été toutes parcourues, ainsi que nous l'avons vu ; maintenant que, même dans la mort, il a donné la vie, fait sortir le prisonnier hors de la fosse, et le mort hors du sépulcre, une sorte de court *post-scriptum* contient cette mention du Dieu d'Abraham et de son alliance, grâce à laquelle Israël est conservé et béni, en dépit de tous ses adversaires.

N'est-ce pas là comme la morale de toute l'histoire ? N'est-ce pas, pour ainsi dire, la clef du mystère, ou le sens de la parabole ? N'apprenons-nous pas de là, que

toute cette histoire d'Élisée est un garant du secours, de la force, de la grâce et de la vivification que l'Éternel accordera à Israël dans les derniers jours? C'est Israël délivré et béni comme jadis, que nous avons ici, et rien de moins. Ce sont les anciens jours de miséricorde envers Israël en Égypte qui sont comme renouvelés. Là, quand ils soupirèrent sous le bâton de l'exacteur et quand ils crièrent à cause de la servitude, Dieu se souvint de l'alliance qu'il avait traitée avec Abraham, Isaac et Jacob; et ici il fait aussi ce qu'il avait fait alors, il regarde les enfants d'Israël et fait attention à leur état (Exod. II, 23-25). Hazaël peut être comme un nouveau Pharaon, mais le Dieu d'Abraham est toujours le Dieu d'Abraham, et il peut promettre la délivrance et la bénédiction par le moyen d'Élisée, aussi bien qu'il l'opéra autrefois par le moyen de Moïse.

Lors de la circonstance qui nous occupe, il y avait longtemps que l'Écriture ne nous avait parlé du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, en rapport avec les dix tribus révoltées. En est-il même jamais parlé auparavant sous ce rapport, sinon une fois par la bouche d'Élie, ce frère, selon l'Esprit, du prophète Élisée? (voir 1 Rois XVIII, 36). — Maintenant qu'Élisée a été témoin de la grâce et de la puissance de Jéhova, au milieu des enfants d'Israël, le Dieu de grâce, le Dieu des pères peut être reconnu comme étant sur eux et pour eux.

QUESTIONS SUR « LES FLÈCHES. MORT D'ÉLISÉE, ETC. »

1. Qui était roi sur Israël et quelle était sa conduite?
2. Dans quel état se trouvait alors Elisée?
3. Par qui fut-il visité et quo lui dit le roi?
4. Que voulait-il dire par là?

5. Dans quel esprit disait-il ces paroles ?
6. Ressemblait-il à Elisée, qui les avait aussi prononcées ?
7. A quoi sommes-nous tous enclins ?
8. Que fait le roi, à la parole du prophète ?
9. Quel ordre reçoit-il encore et comment l'exécute-t-il ?
10. Qu'éprouve alors Elisée et pourquoi ?
11. Qu'avait fait lui — Elisée — après avoir dit les mêmes paroles que Joas ?
12. Qu'arriva-t-il après la mort du prophète ?
13. De qui est-il encore ici un type et comment ?
14. A qui ce type s'applique-t-il spécialement ?
15. Qu'est-il écrit sur ce sujet ?



La bonne semence répandue par une petite fille.

Une petite fille distribuait un jour des traités lorsque, rencontrant un matelot allemand elle lui tendit un petit livre allemand intitulé « Bob, le petit mousse, » en lui disant avec bonté : « Voulez-vous prendre ce traité, *s'il vous plaît ?* » Le ton aimable avec lequel elle dit ces mots fit accepter tout de suite la brochure, et en voyant sa langue maternelle sur la couverture, il fut comme forcé à le lire. Par la grâce de Dieu, ce traité fut l'instrument de sa conversion ; le pauvre matelot fut amené à se reconnaître pécheur perdu et à sentir le besoin qu'il avait d'un puissant et parfait Sauveur et il lui fut donné de croire au Seigneur Jésus-Christ. Un ami lui demandant, quelque temps après, ce qu'il ferait lorsqu'il retournerait sur mer, il répondit avec des larmes de joie dans les yeux : « *J'essayerai de prêcher Jésus-Christ, le Sauveur des pécheurs, où que j'aille !* »

Eh ! bien, cher jeune lecteur, ce matelot parvint à parler *huit* sortes de langues. Dans ses voyages d'une partie du monde à l'autre, il lui arrivait de rencontrer un grand nombre de personnes parlant divers langages. A tous il pouvait parler de Jésus-Christ ; à tous il pouvait dire dans leur propre langue : « Voilà l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde ! » « Le sang de Jésus-Christ, son Fils, nous purifie de TOUT péché. » « C'est une chose certaine et digne d'être entièrement reçue que Jésus-Christ est venu au monde pour sauver les pécheurs. » Si , fortifié et soutenu par la grâce de Dieu, il est rendu capable d'accomplir son dessein et de marcher comme il convient à un enfant de Dieu, en Lui rendant devant tous un fidèle témoignage, quel précieux missionnaire de la croix, un tel homme ne sera-t-il pas ? combien de centaines de pauvres pécheurs pourront l'entendre parler de Christ et en le répétant à d'autres, devenir eux-mêmes des instruments pour amener des âmes à Jésus. Qui dira où s'arrêteront les heureux fruits de ce seul petit traité, donné par une petite fille ? Croyez-vous au Seigneur Jésus-Christ ? N'aimeriez-vous pas être honoré du Seigneur comme cette petite fille ? Eh ! bien donc, demandez de pouvoir « aller et faire de même, » et sur chaque traité que vous donnez, et sur chaque parole que vous dites pour Christ, demandez la bénédiction du « Maître de la moisson, » sans laquelle tout n'est que vain travail. Puis « ce jour-là » vous recevrez votre récompense, et en même temps la joie de faire la volonté du Seigneur amènera sa propre bénédiction dans votre cœur et sera votre récompense du présent.



L'enfant aimable et obéissant.

(Pour les jeunes croyants.)

Parmi les nombreux souvenirs de l'histoire de la vie, il n'en est guère qui se présentent aussi vivement à notre mémoire que ceux de nos jours d'école. Nos

maîtres, nos condisciples et surtout ceux que nous choisismes pour nos amis intimes, sont gravés trop profondément dans notre esprit pour être facilement oubliés ou même pour s'oublier jamais.

Lorsque l'auteur de cette histoire entra dans la dernière classe qu'il fréquenta, il fit la connaissance de W. B., jeune garçon délicat, si doux et affable dans sa manière d'être qu'il était proposé en exemple à toute l'école. Mais c'était surtout comme fils que sa conduite était remarquable. Profondément attaché à sa mère et lui obéissant en tout, il passait toutes ses soirées à la maison sans se laisser détourner par aucun de ses condisciples. Quelques-uns d'entre eux avaient l'habitude de l'appeler le petit *chou* de sa mère, en lui disant qu'il devrait être attaché à son tablier ; tout cela, fait ou dit dans l'intention de le provoquer, n'attirait de sa part qu'un sourire, et la réponse que, encore qu'il en fût ainsi il n'en serait pas fâché. Et vraiment il n'avait jamais l'air aussi heureux que lorsque, assis à ses côtés, il lui lisait, lui faisait des questions ou lui exposait les difficultés qu'il rencontrait dans ses leçons, puis il écoutait les conseils qu'elle avait à lui donner. Mais, hélas ! sa constitution délicate succomba bientôt, et après une maladie de langueur, à la douleur inexprimable de sa mère, il mourut à l'âge de dix-sept ans.

Peu de temps après sa mort, on posa une pierre sur sa tombe avec ces vers, assez insignifiants pour les étrangers, mais dépeignant si bien cette mère et son enfant :

- Qui que tu sois, passant, sous cette triste pierre
- Repose un cher jeune homme, au cœur le plus aimant,

- Qui n'eut d'autre plaisir que d'être avec sa mère,
- Sans lui causer jamais de peine qu'en mourant. •

Il serait à désirer que tous les enfants fussent aussi bien élevés que W. B.; mais le désir de l'écrivain est d'appliquer la morale de ce récit, au bien de ceux qui sont jeunes dans la foi. Comme enfants de votre « Père qui est dans le ciel, » vous êtes appelés à l'inexprimable bénédiction d'avoir communion avec Lui-même et « Dieu a envoyé l'Esprit de son Fils dans vos cœurs » pour entretenir cette communion et vous en faire jouir. Pour cela il dirige « vos cœurs à l'amour de Dieu, » et en proportion que vous comprenez la merveilleuse vérité que vous êtes aussi près de Dieu que Christ lui-même, aimés comme il est aimé, et que son amour pour vous est tel qu'il voudrait vous voir marcher à la lumière de sa face et vous réjouir en son nom tous les jours, le sentiment de cet amour divin fera battre vos cœurs, tout en dilatant vos affections célestes; Dieu deviendra pour vous un objet de délices toujours croissantes et la communion avec lui, votre privilège le plus élevé et le plus doux. Oui, c'était la connaissance de l'amour dont il était aimé qui faisait que « l'enfant aimable et obéissant » trouvait ses délices à être seul avec celle pour laquelle il était « un fils bien-aimé; » et en appréciant l'amour qui a fait de vous « les fils de Dieu, » et ses « chers enfants, » vos cœurs seront dirigés en haut. et répondre à cet amour et y demeurer deviendra le désir constant et le but de votre vie. Et du côté du Seigneur, il n'y a pas l'espace d'un cheveu entre vous et lui. Non, il prend trop de plaisir à être avec vous pour s'éloigner de vous volontairement; et aussi long-

temps que vous chercherez sa face, vous ne la chercherez pas en vain.

Mais tant que l'amour prend son plaisir en son objet, il cherche à lui plaire et craint de lui faire de la peine. De là vient que W. B. était « obéissant » aussi bien qu'« aimable, » qu'il jouissait d'être aux côtés de sa mère, et évitait aussi de faire des choses qui lui auraient fait de la peine. Il en sera toujours ainsi, bien-aimés lecteurs, là où l'amour est réel et sincère. L'amour de Dieu répandu dans vos cœurs par le Saint-Esprit qui vous a été donné, vous contraindra à faire « ce qui lui est agréable ; » la communion avec le Seigneur augmentera tellement la sensibilité de vos affections divines que, plutôt que de le contrister volontairement vous arracheriez votre œil droit, votre main droite ou votre pied ; et plus vous jouirez du délicieux privilège d'être « bien-aimés du Seigneur, » plus votre conscience sera délicate, votre marche circonspecte et votre manière d'être douce et humble.

Cultivez donc, chers lecteurs, cet état de cœur qui vous affermira dans la communion à laquelle vous êtes appelés et veillez contre tout ce qui pourrait l'empêcher ou l'affaiblir. « Approchez-vous de Dieu et il s'approchera de vous. » Marchez habituellement avec lui par la prière, et, « comme des enfants nouveau-nés, désirez le lait pur de la parole, afin que vous croissiez par elle. » Faites de lui votre « *très grande* joie ; » et connaissez-le comme Celui qui n'est pas seulement tout votre salut, mais tout votre désir. Demeurez dans le sanctuaire, seuls avec lui, et vous aurez une communion abondante, heureuse et sainte. Le sentiment de sa présence vous rendra si heureux que vous com-

prendrez le langage de David lorsqu'il disait : « Quel autre ai-je au ciel ? Et je ne prends plaisir sur la terre en rien qu'en toi seul » (Ps. LXXIII, 25).

Si vous vous réjouissez ainsi dans le Soigneur, non-seulement la communion entre vous et lui, sera comme un courant intarissable, mais il vous accordera les désirs de votre cœur. Comme « l'enfant aimable et obéissant, » vous pouvez avoir beaucoup à apprendre et beaucoup de difficultés à vaincre ; mais si votre oreille est ouverte aux sons doux et subtils des enseignements de Dieu, vous serez « remplis de la connaissance de sa volonté en toute sagesse et intelligence spirituelle ; » quoi que vous demandiez, vous le recevrez, parce que vous « gardez ses commandements et faites ce qui lui est agréable ; » et plus vous marcherez avec Dieu sur la terre, plus vous serez capables de jouir éternellement de sa présence dans le ciel.

Jessica.

(SUITE DE LA PAGE 158.)

Un vieil ami dans un nouvel habit.

Pendant les trois derniers mois de l'année, Jessica fit son apparition à la petite boutique tous les mercredis matin, et après avoir patiemment attendu que les distributions du déjeuner fussent terminées, elle recevait sa pitance de la charité de son nouvel ami. Bientôt Daniel lui permit de l'aider à porter ses ustensiles au café où il les déposait, mais il ne souffrait pas qu'elle l'accompagnât plus loin, et il prenait bien soin de la suivre

des yeux quand elle s'éloignait, avant de se diriger lui-même vers sa demeure, à travers le labyrinthe des rues qui se croisaient dans tous les sens. Il ne l'encouragea pas davantage à le questionner, et souvent il n'y avait que peu de paroles échangées entre Jessica et lui pendant qu'elle déjeûnait.

Quant à Jessica elle ne faisait aucun mystère de sa demeure à elle, et Daniel aurait pu la suivre quand il l'aurait voulu. Elle habitait une chambre, qui avait autrefois servi de grenier à foin, au-dessus d'une écurie, occupée maintenant par deux ou trois ânes, propriété des petits marchands qui demeuraient sur la cour. Une échelle en bois vermoulu conduisait à la chambre de l'enfant où l'on entrait par le moyen d'une trappe. L'intérieur de cette chambre était aussi désolé et aussi misérable que possible : on n'y voyait qu'un peu de paille étendue par terre, quelques briques au foyer, et quelques planches. Tout ce qui avait pu être mis en gage était disparu depuis longtemps, et quelquefois la mère de Jessica se lamentait de ne pouvoir en faire autant de sa petite fille. Pourtant celle-ci était à peine une charge pour elle ; sa mère ne s'inquiétait guère de l'habiller ou de la nourrir, et l'enfant avait à gagner ou à mendier pour elle-même le pain qui entretenait chétivement sa vie. Jessica était le souffre-douleur et l'enfant de peine de la maison, et entre les soufflets et les coups de sa mère et les mauvais traitements de tous ceux qui la faisaient travailler au-delà de ses forces, la vie qu'elle menait était dure. A présent toutefois, elle avait toujours en perspective le mercredi matin sur lequel elle comptait et bientôt un nouvel horizon plein de merveilles et de jouissances devait s'ouvrir pour elle.

A la fin d'une journée d'hiver, où il fait nuit de bonne heure, Jessica s'était aventurée assez loin de chez elle. Sa mère avait eu un violent accès de colère causé par l'ivresse, et l'enfant s'en allait en pleurant; quelquefois même un sanglot, causé par la souffrance ou la fatigue, s'échappait de sa poitrine. — Tout d'un coup, elle aperçut à quelques pas devant elle, la personne bien connue de son ami, M. Daniel, habillé de noir, avec une cravate blanche, et marchant d'un pas rapide quoique mesuré, le long des rues éclairées. Jessica n'osa pas lui adresser la parole, mais elle le suivit de loin. Il finit par s'arrêter devant la grille d'un grand édifice, et l'ayant ouverte, il passa sous le porche en ogive et avec une grosse clef il ouvrit une porte à doubles battants et entra. L'enfant se glissa derrière lui, puis s'arrêta tremblante. — Bientôt le reflet d'une lumière allumée à l'intérieur lui fit faire quelques pas; elle poussa une porte recouverte de serge rouge, puis s'enhardissant, elle entra doucement et ferma sans bruit la porte derrière elle. Une demi-obscurité régnait partout, mais Daniel allumait les lampes les unes après les autres et peu à peu le vase se développa devant le regard de Jessica, dans toute son imposante grandeur. Elle se trouvait dans une chapelle; de chaque côté s'élevaient des bancs en bois de chêne presque noir, et une galerie du même bois noir courait le long des murs supportée par de massives colonnes. A moitié cachée derrière l'une d'elles, Jessica suivait des yeux les mouvements de Daniel, et le voyait monter les marches de la chaire et y allumer toutes les lampes, découvrant ainsi à la vue émerveillée de la petite fille les brillants tuyaux de l'orgue. Un moment après, Daniel ouvrit

une petite porte et disparut. Jessica profita de son absence pour s'avancer le long des bancs jusque près de l'orgue, mais au même instant Daniel se montra de nouveau, vêtu d'une longue robe en serge noire — et l'enfant resta immobile et le regard fixe devant l'étrange accoutrement de son ami. Celui-ci s'aperçut alors de la présence de la petite fille, et demeura stupéfait comme elle, tandis qu'une expression d'impatience et d'ennui se peignait sur sa figure solennelle.

— Allons, voyons, s'écria-t-il durement, aussitôt qu'il eût recouvré sa présence d'esprit, tu dois t'en aller d'ici. Cet endroit n'est pas fait pour toi. Ce ne sont que des dames et des messieurs qui viennent ici ; ainsi va-t'en avant qu'on ne vienne. Comment as-tu trouvé ton chemin jusqu'ici ?

Il s'était avancé tout près d'elle et se baissait pour lui parler tout bas, jetant en même temps des regards inquiets vers la porte d'entrée. Mais Jessica avait retrouvé toute sa vivacité.

— Maman m'avait battue, dit-elle, et m'avait mise à la porte, et je vous vis de loin dans la rue et je vous suivis. Je vais m'en aller tout de suite, M. Daniel. Mais comme il fait beau ici ! Qu'est-ce que les messieurs et les dames viennent faire ici ? Dites-le-moi et je m'en irai aussitôt.

— Ils viennent prier, murmura Daniel.

— Qu'est-ce que prier ? demanda Jessica.

— Que Dieu bénisse l'enfant ! s'écria Daniel embarrassé ! Eh ! ils s'agenouillent dans leurs bancs, bien que la plupart demeurent assis, et le ministre dans la chaire dit à Dieu ce dont ils ont besoin.

Jessica le regarda avec une telle expression d'éton-

nement et de trouble, qu'un sourire effleura les traits placides du sacristain.

— Qu'est-ce qu'un ministre? demanda la petite fille, et qu'est-ce que Dieu? Est-ce que les messieurs et les dames ont besoin de quelque chose? Je croyais, M. Daniel, qu'ils avaient tout ce qu'il leur fallait.

— Allons! tu dois partir, entends-tu, dit Daniel. Ils vont arriver à l'instant et ils ne seraient pas contents de voir ici une petite déguenillée comme toi. Tiens, regarde, voilà la chaire où se tient le ministre et d'où il leur prêche; et voilà les bancs où ils s'asseyent et où ils dorment aussi quelquefois; et voilà l'orgue sur lequel on joue pour accompagner le chant. Maintenant je t'ai tout expliqué, et tu ne dois jamais revenir ici, jamais, entends-tu?

— M. Daniel! dit Jessica, je ne connais rien de tout cela. Est-ce qu'il n'y aurait pas un petit coin noir où je pourrais me cacher?

— Non, non, interrompit Daniel avec impatience, nous ne saurions que faire d'une petite fille sans bas, ni souliers comme toi. Allons, viens, il n'y a plus qu'un quart d'heure et on va arriver. Pars, va-l'en vite.

Jessica se dirigea lentement vers la porte rouge, en jetant de longs regards en arrière, et Daniel la suivait des yeux et fronçait les sourcils chaque fois qu'elle se retournait. Elle atteignit enfin l'entrée, mais déjà quelqu'un s'approchait de la porte, et sous la lanterne de la rue, Jessica entrevit un de ses ennemis naturels sous la forme d'un agent de police. Son cœur battit, — mais prompt et vive elle eût bientôt avisé une cachette derrière une des portes, et elle s'y faufila pour

attendre que le passage fût libre et que l'agent de police se fût éloigné.

La congrégation arriva bientôt en foule. Jessica entendait le frôlement des robes de soie, et à travers la fente de la porte elle regardait passer les messieurs et les dames. Une fois elle se hasarda à étendre sa maigre petite main pour toucher du bout du doigt un manteau de velours, mais personne ne vit ce mouvement, ni ne soupçonna sa présence. Elle voyait de loin M. Daniel très affairé à conduire les personnes à leurs places ; toutefois sa figure conservait une expression d'inquiétude et de temps à autre il tâchait de pénétrer du regard au fond de la partie moins éclairée de la chapelle ; une fois même il appela l'agent de police pour s'informer s'il n'avait pas vu rôder par là une enfant déguenillée.

Bientôt l'orgue se fit entendre et Jessica, accroupie dans sa cachette, écoutait, charmée, cette suave musique. Elle n'aurait pas su dire ce qui la faisait pleurer, mais les larmes coulaient de ses yeux avec tant d'abondance qu'il ne lui servait de rien de vouloir les essuyer de ses poings fermés. Elle s'étendit donc par terre et couvrant sa figure de ses mains, elle pleura librement. Quand le chant eut cessé, elle ne put saisir que le son confus d'une voix qui parlait, et comme il n'y avait alors personne dans le vestibule, que les portes rouges étaient fermées et que l'agent de police n'était plus là, elle comprit que c'était le moment de s'échapper. Elle se leva avec une sensation de lassitude et de souffrance, et en pensant tristement à la lumière, à la chaleur, à la musique qui étaient là derrière ces portes closes, elle reprit son chemin dans le froid et

l'obscurité de la rue, et regagna lentement et d'un cœur oppressé sa pauvre chambre.

Coups-d'œil dans le pays des merveilles.

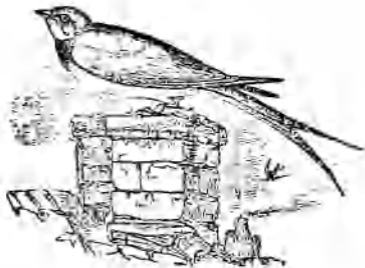
Ce ne fut pas la dernière fois que Jessica se cacha derrière la porte recouverte de serge rouge. Elle n'avait pu résister au vif désir de jouir encore et encore de ce dangereux et secret plaisir ; et dimanche après dimanche, elle épiait dans la rue le moment où elle pouvait entrer dans la chapelle sans être aperçue. Elle apprit bientôt à connaître l'heure exacte à laquelle Daniel allumait les lampes et où l'agent de police se postait à la porte d'entrée, comme elle sut aussi bientôt quand il était prudent de partir. Parfois l'enfant riait tout bas en voyant Daniel se tenir là sans se douter de sa présence, et, de son air grave et digne, accueillir la congrégation, de la même manière à peu près dont il accueillait les habitués de sa boutique. Elle apprit aussi à connaître le ministre, le monsieur long, maigre et pâle, qui entrait par une porte latérale, la tête baissée et comme enseveli dans ses pensées. Il était ordinairement suivi de deux petites filles de l'âge de Jessica, et auxquelles celle-ci s'intéressa beaucoup. L'aînée avait sa taille et les yeux et les cheveux noirs comme elle ; l'autre était blonde. Mais comme elles étaient bien mises ! Comme on voyait que de tendres soins les entouraient ! Quand elles avaient passé près d'elle, Jessica se demandait quelquefois ce qu'elles pouvaient faire dans ce grand banc où il n'y avait pas de place pour une pauvre enfant comme elle-même, et bien souvent ses réflexions se terminaient par un sanglot qu'elle était aussitôt obligée d'étouffer.

Ce fut un grand soulagement pour Daniel que Jessica ne l'accablât pas de questions quand elle venait chercher son déjeuner le mercredi ; mais elle était trop fine et trop adroite pour cela. Elle voulut au contraire qu'il oubliât sa visite à la chapelle, et elle y réussit. Bientôt le bedeau n'eut plus d'inquiétude quand il allumait ses lampes, et ne craignit plus de voir la figure ébouriffée de l'enfant surgir tout d'un coup devant lui.

Malheureusement, les soirs d'été s'approchaient et Jessica prévit avec ennui que ses jouissances du dimanche allaient bientôt prendre fin. Le danger d'être découverte augmentait chaque semaine, car le soleil se couchait de plus en plus tard, et il ne lui serait guère possible de se glisser en plein jour dans la chapelle et d'en sortir sans être vue. Déjà il fallait à la fois de la vigilance et de l'adresse pour s'élancer au bon moment à la lueur du crépuscule. Pourtant elle ne pouvait y renoncer ; et si elle n'avait pas eu peur de fâcher M. Daniel, elle se serait décidée à continuer d'aller à la chapelle jusqu'à ce qu'elle fût découverte : on ne pouvait pas la punir bien sévèrement pour s'être tenue à l'entrée derrière une porte.

(à suivre.)

Mon cœur joyeux, plein d'espérance,
S'élève à Toi, mon Rédempteur !
Daigne écouter, avec clémence,
Un pauvre humain faible et pécheur ;
En toi seul est ma confiance,
En toi seul est tout mon bonheur.



Dieu le voit.

« Et pas un d'eux ne tombe en terre
sans la volonté de votre Père. » (Matth.
X, 29.)

« Et pas un seul d'entre eux n'est ou-
blié devant Dieu. » (Luc XII, 6).

Le petit nid d'oiseau,
Plus faible qu'un roseau,
Tremble et penche
Sur la branche !
A le voir suspendu
Sur la cinie
Do l'abîme,
On le croirait perdu !
Perdu ?
Pour lui ne craignez rien !
Pour lui tout ira bien :
Car, si petit qu'il soit,
Dieu le voit !

Le petit rosier nain
 Caché dans le ravin,
 Mince et grêle,
 Il chancelle !
 Un rien peut le flétrir ;
 Le passage
 D'un orage
 Doit le faire mourir !
 Mourir ?
 Pour lui ne craignez rien !
 Pour lui tout ira bien :
 Car, si petit qu'il soit,
 Dieu le voit !

Le petit enfant blond,
 Dans son lit tout mignon,
 S'il s'agite,
 Vite, vite,
 Sa mère est dans l'effroi
 Que d'alarmes !
 Que de larmes !
 Tendre mère, pourquoi ?
 Pourquoi ?
 Pour lui ne craignez rien !
 Pour lui tout ira bien :
 Car, si petit qu'il soit,
 Dieu le voit !

Encore quelques mots sur Elisée.

Depuis plusieurs mois, chers enfants, nos études bibliques ont eu pour sujet les deux grands prophètes

d'Israël, Elie et Elisée. Nous avons suivi ce dernier du commencement à la fin de sa carrière prophétique.

Avant de nous séparer entièrement de cet intéressant sujet, nous croyons utile de vous présenter encore quelques réflexions générales sur la mission et le caractère d'Elisée, dont le nom signifie « salut de Dieu. »

Notre étude sur cet homme de Dieu nous a présenté souvent l'expression anticipée de la merveilleuse puissance et de la surabondante grâce de Jésus ; — elle nous a découvert quelques traces, faibles mais fidèles, du Fils de Dieu, dans la divine majesté de la force et dans la divine tendresse de la bonté, qui signalèrent ses pas sur la terre pendant les jours de sa chair.

Tout ce qui a rapport à Jésus, il est vrai, ne se fait pas entrevoir en Elisée. Quel homme pourrait jamais nous présenter tout cela, même en ombre ? Elie, témoin contre le monde et témoin souffrant de la part du monde, ressemble mieux encore le Fils de l'homme ; tandis qu'Elisée nous offre plutôt l'image des voies de *puissance* et de *grâce* du Fils de Dieu.

On peut dire qu'il n'y eut pas de souffrances pour Elisée, depuis que son maître l'eut quitté. Il n'en fut pas de lui comme il en avait été d'Elie, exposé aux traits de la colère du trône qui parvint à l'exiler et à le tourmenter. De grands capitaines attendent à la porte d'Elisée, des rois lui envoient des présents. Il dévoile les secrets de l'un d'eux, déjoue les desseins d'un autre, donne des assurances de victoire à un troisième, et procure des secours à de grandes armées. Chacun de ses pas laisse après lui quelques traces de grandeur. Des chariots de délivrance remplissent la montagne, et servent de garde au prophète. La famine, la mala-

die et la mort reconnaissent sa puissance. Maintes fois les lois de la nature sont suspendues à sa voix. Avec le Seigneur, il va en avant de force en force, et de son cadavre même procède une vertu aussi étonnante qu'extraordinaire.

Voilà ce que nous apercevons dans les voies d'Elisée. *Et pourtant, durant toute sa carrière, il ne fut personnellement rien dans le monde.* En cela il est d'autant plus semblable à Jésus. Elisée recevait des témoignages de libéralité et des soins, dans les besoins ordinaires de la vie, de la part de ceux, en faveur desquels il ouvrait des trésors qui étaient complètement au-dessus de la portée ou des limites de la capacité humaine. Combien encore sous ce rapport, il ressemblait à Celui qui, quoique lui-même exposé à avoir faim, nourrit deux fois des milliers de personnes avec quelques pains et quelques poissons; à Celui qui fait jaillir des sources pour former des ruisseaux, qui s'écoulent entre les montagnes; qui mesure les eaux dans le creux de sa main et qui pourtant est réduit à demander, auprès d'un puits, un verre d'eau froide à une femme; à Celui à qui appartiennent tous les animaux des montagnes par milliers, et quidoit, pourtant, emprunter un ânon à son maître!

Il est bien remarquable que ce soit dans les régions ténébreuses du royaume d'Israël, au milieu des dix tribus révoltées, que l'Éternel suscite des prophètes tels qu'Elisée, et le Thisbite. Ils étaient vraiment des lumières, placées dans les lieux les plus obscurs. Juda, qui avait encore le sanctuaire et la sacrificature, ne fut jamais visité par de pareils hommes de Dieu. Dans la personne de Jérémie, d'Ézéchiël, de Daniel et d'au-

tres, on put voir, il est vrai, en Juda, dans les temps de déclin de ce royaume ou après que son soleil fut couché, une abondante mesure de l'onction de l'Esprit prophétique; de cet Esprit, qui s'y était manifesté déjà précédemment, dans la personne d'Ésaïe, par exemple. Mais aucun de ces prophètes n'est acteur sur la scène, comme Elie et Elisée, qui faisaient des miracles, exécutaient des jugements qu'ils avaient annoncés, accordaient des grâces qu'ils avaient promises.

Un des disciples du Seigneur Jésus parlait de lui, en disant qu'il avait été « un prophète puissant en œuvres et en paroles. » Elie et Elisée furent des prophètes puissants en œuvres. Nous n'avons point de livre du prophète Elie, ni du prophète Elisée, comme nous en avons un du prophète Ésaïe. Mais, d'un autre côté, Ésaïe n'était pas entouré de la même grandeur qu'eux; il ne joua pas un rôle important dans l'histoire de son époque, comme Elie et Elisée le firent. Bien que prophète, il ne fut sous aucun rapport un type du Seigneur; tandis que les traits les plus saillants de l'histoire de Jésus sont préfigurés dans la vie des deux prophètes d'Israël. Ils nous parlent de lui comme du témoin souffrant, dont la course se termine dans le ciel; et comme de l'Ami d'Israël, à la fois miséricordieux, puissant, mais s'anéantissant lui-même, qui parcourait les villes et les bourgades de son peuple, répandant partout après lui la vie et le salut, et donnant, par sa mort, aux enfants d'Israël le gage de leur vivification dans les derniers jours.

Ce sont « ces grandes choses » qui jettent une vive et brillante lumière sur toute la carrière du prophète Elisée, dont, nous le répétons, toutes les stations por-

tent des traces de grâce envers Israël. Si vous êtes chrétiens, vos âmes se réjouiront dans la perspective de la félicité finale de ce peuple de Dieu, alors que, le peuple céleste ayant été recueilli dans ses demeures célestes, la terre sera le théâtre de la puissance et de la grâce du Dieu d'Élisée, du Dieu d'Israël, du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Alors l'expression, le chœur de l'allégresse universelle sera : « Des cieux louez l'Éternel, — de la terre louez l'Éternel ! » Car dans la dispensation de la plénitude des temps, Dieu réunira toutes choses dans le Christ, soit celles qui sont dans les cieux, soit celles qui sont sur la terre ; et « au nom de Jésus tout genou fléchira, de ceux qui sont dans les cieux et sur la terre et sous la terre, et toute langue confessera que le Seigneur, c'est Jésus-Christ, à la gloire de Dieu le Père. »

Bienheureuse espérance ! P'ouvez-vous placer sur ce fonds votre âme, votre avenir et tout ce que vous avez, mes bien-aimés lecteurs ? Jérémie, croyant à la fidélité de Dieu, fit un marché dont le succès dépendait d'un événement qu'il espérait, quoique pour le présent cela parût un marché ruineux, car les Chaldéens étaient aux portes de la ville et les champs de Hanathoth étaient entre leurs mains (Jérém. XXXII).

Précieuse foi, brillante perspective ! L'espérance peut vous chanter dès à présent, en attendant ce chant plus élevé à la fois et plus doux, qui retentira au milieu des réalités elles-mêmes.

« Ancien peuple de Dieu, joie à toi, joie à toi !

Jésus vient pour briser tes chaînes ;

Il est vainqueur, il est ton Roi :

Tu vas être affranchi par ses mains souveraines.

Nations des sauvés, joie à vous, joie à vous !
Jésus a lié l'adversaire,
Il règne, oh ! que son joug est doux !
Sur son trône en Sion, il est Roi de la terre.

Ah ! surtout à toi joie, Epouse de l'Agneau !
Joie à l'Eglise triomphante
Qui, dans le cantique nouveau,
Sans fin, chante de Dieu la faveur éclatante !

Les saints sont couronnés ainsi que le Vainqueur,
Ils sont avec Lui dans la gloire ;
Contemplant sa face et son cœur,
Ils jouissent en paix des fruits de sa victoire. »

La carrière d'Elisée a commencé avec Elie, dont l'enlèvement au ciel, après une vie de témoignage et de souffrances sur la terre, porte nos pensées sur le corps des élus qui, étant demeurés avec Jésus dans ses tentations, doivent partager sa gloire dans les jours du royaume ; aussi comme leur représentant, voyons-nous cet Elie, en compagnie de Moïse, glorifié bien longtemps après sur la sainte montagne (Matth. XVII, 3). Et maintenant nous venons de terminer ces études, avec Elisée qui, après un ministère de grâce et de puissance, rend la vie à l'Israélite mort, et rapporte à la postérité d'Israël, dans le pays de leur héritage, les miséricordes assurées du Dieu de l'alliance, du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Ainsi, comme dans une mystérieuse allégorie, nous est raconté le drame des cieux et de la terre, et leurs gloires diverses sont garanties. Les jours du millénium qui est proche réaliseront cet admirable drame et ces précieuses garanties.

« O profondeur de la richesse, et de la sagesse, et de la connaissance de Dieu ! Combien sont insondables ses jugements, et inscrutables ses chemins ! Car qui connut la pensée du Seigneur, ou qui fut son conseiller, ou qui lui donna le premier, et la pareille lui sera rendue ? Parce que de Lui, et par Lui, et pour Lui sont toutes choses, à Lui la gloire, pour tous les siècles. Amen !

QUESTIONS SUR « ENCORE QUELQUES MOTS SUR ELISÉE ».

1. Que signifie le nom de « Elisée » !
2. Qu'est-ce que nous a présenté notre étude sur la vie de ce prophète ?
3. Y trouvons-nous *tout* ce qui a rapport à Jésus ?
4. Qu'est-ce que Elie rappelle surtout ?
5. Et Elisée ?
6. Elisée eut-il, comme Elie, beaucoup de souffrances à endurer ?
7. Que voyons-nous au contraire dans sa vie ?
8. Et pourtant que fut-il dans ce monde ?
9. A qui encore ressemblait-il sous ce rapport ?
10. Juda fut-il visité par des prophètes semblables à Elie et à Elisée ?
11. En quoi ceux-ci étaient-ils puissants ?
12. Nous ont-ils laissé des livres comme Esaïe, par exemple ?
13. Mais Esaïe joua-t-il, en actions, un rôle aussi important qu'eux ?
14. Fut-il un type du Seigneur comme eux ?
15. De quoi portent-elles les traces, les diverses stations de la carrière d'Elisée.
16. Que doivent éprouver des âmes chrétiennes en pensant à la félicité promise à Israël ?
17. Quel sera alors le cœur de l'allégresse universelle ?

18. Quel sera alors le partage des élus de l'Eglise?
19. Qui en était le représentant sur la sainte montagne?
20. Quel drame nous raconte la vie d'Elisée?
21. Quand sera réalisé ce drame?



Lettres

aux jeunes lecteurs de la Bonne Nouvelle.

PREMIÈRE LETTRE.

Mes jeunes amis,

Souvent j'ai pensé que ce serait une chose bonne et utile pour vous, que l'on vous entretint, par le moyen de votre petit Journal, de quelques sujets concernant la prophétie. Cela vous intéresserait, sans doute, et pourrait, en même temps, vous faire du bien, car la prophétie nous révèle les choses sérieuses, et même terribles, qui précéderont le moment où le Seigneur Jésus viendra sur les nuées du ciel, avec grande puissance et grande gloire, et où tout œil le verra. Cela est révélé, afin que les hommes soient sans excuse lorsque les jugements de Dieu s'accompliront ; ils ne pourront pas dire alors, qu'ils n'ont pas été avertis à temps ; car c'est bien longtemps avant l'exécution de sa colère que Dieu aura fait connaître ce qui est réservé aux méchants.

Puisqu'il en est ainsi, il est nécessaire que l'on vous entretienne de ces choses, car si vous les ignoriez, ce serait une perte réelle pour vous. Il me serait donc agréable de m'occuper avec vous, sous forme d'entre-

tiens familiers, de quelques-unes des choses que nous présente l'Apocalypse. A cela, nous pourrions joindre aussi quelques portions du livre d'Ésaïe. Pour le moment, nous commencerons par le chapitre IV de l'Apocalypse et, si vous voulez profiter de ce que je vous en dirai, commencez par en faire la lecture.

D'abord, mes jeunes amis, remarquez que, à partir de ce chapitre, Jean ne conserve pas la même position que celle qu'il avait quand il était occupé de l'état et du témoignage des églises dans le monde. Alors, Jean était *sur la terre*, dans l'île de Patmos ; mais ici, il est introduit *dans le ciel*.

Pour quelle raison a lieu ce changement de position ? Voilà, sans doute, ce que vous désirez savoir.

Quand l'apôtre Jean (que désormais nous désignerons sous le nom de *prophète*, parce que, dans ce livre, c'est le caractère dont il est revêtu) écrivait, par l'ordre de Jésus, ce qui concernait l'état moral des églises mentionnées aux chapitres II et III, il s'occupait des choses qui étaient actuelles, tandis qu'ici, il doit voir, en vision, les choses qui étaient à venir. Il fallait donc que le prophète lut ravi dans le ciel, ou comme on pourrait aussi dire : « dans le sanctuaire du Dieu fort ; » c'est là seulement que l'on apprend quelle sera la triste fin de ceux qui se seront constamment opposés à la vérité, quand Dieu la leur présentait.

Une porte est donc ouverte au ciel, et une voix s'adressant au prophète, lui dit : « Monte ici, et je te montrerai les choses qui doivent arriver après celles-ci » (c'est-à-dire, après que ce qui regarde l'histoire des églises aura pris fin). « Et sur-le-champ, je fus en esprit : et voici un trône était placé dans le ciel. » Ici, mes

jeunes amis, il y a deux choses dont il faut se souvenir. La première, c'est que Jean est ravi au ciel ; la seconde, c'étaient *des choses à venir* dont la connaissance allait lui être donnée, en vision. Ces choses devaient être écrites, afin que, par ce moyen, elles pussent être communiquées à d'autres. C'est ainsi que, par la bonté de Dieu, nous pouvons nous faire une idée vraie de ce que seront ces choses, bien que l'œil humain ne puisse encore les apercevoir. Or ces visions, de quelle majesté et de quelle puissance ne sont-elles pas empreintes !

Ainsi, nous sommes dans un certain sens, par la pensée évidemment, introduits dans le ciel, quoique nous soyons réellement encore, dans nos corps de faiblesse, et que les visions que le prophète a contemplées ne nous apparaissent pas de la même manière ; car pour nous, nous ne voyons pas, mais nous lisons le récit des choses que Jean a vues. C'est là l'heureux moyen dont l'Esprit de Dieu se sert, pour nous apprendre ce que le prophète a appris, savoir : que comme Dieu a visité le monde *en grâce*, Il le visitera aussi *en jugement*. Une fois ravi au ciel, le premier objet sur lequel l'attention de Jean est fixée, c'est un trône — le trône de Dieu. Ce trône, pris comme figure, indique le siège de l'autorité et de la puissance de celui qui est assis dessus. Il va sans dire qu'ici, c'est Dieu qui est sur le trône, bien que l'aspect sous lequel Il est vu soit peu ordinaire. Toutefois, en lisant attentivement, on est fondé à dire qu'ici, c'est le Dieu *créateur* de tout ce qui existe, qui est assis sur le trône. A ce point de vue, le trône vu dans la vision, c'est le trône *gouvernemental* de Dieu, en rapport avec les hommes considérés

sous une responsabilité. Après cela, vient l'arc de Dieu, — l'arc en ciel, avec ses vives et brillantes couleurs, entourant le trône. Cela ne vous rappelle-t-il pas, mes jeunes amis, l'alliance que Dieu fit avec la terre, après le déluge ? Les eaux qui étaient tombées durant quarante jours et quarante nuits avaient tout détruit ; alors, Dieu dit à Noé : « Je ne détruirai plus la terre par les eaux » ; et ce fut à l'occasion de cette promesse que Dieu donna l'arc-en-ciel. Ce signe visible est donc à nos regards le gage assuré de la fidélité de Dieu à l'égard de sa promesse.

Ensuite, vingt-quatre trônes s'offrent à la vue du prophète ; il les voit autour du trône de Dieu, qui est le trône *central*. Ces trônes sont occupés par vingt-quatre personnages, appelés Anciens ! — Ces personnages, occupant une position si distinguée, sont là pour juger ; c'est pourquoi le caractère de juges est ce qui les distingue particulièrement ici. Au chapitre XX, vers. 4, il est fait allusion à ces personnages, quoiqu'ils ne soient pas nommés, car nous y lisons : « Et je vis des trônes sur lesquels ils s'assirent, et le jugement leur fut donné. »

Quant au nom d'anciens qui leur est donné ici, il est probable que c'est une allusion à ce qui se pratiquait en Israël et ailleurs ; les anciens étaient des hommes qui, par leur âge et la sagesse qu'ils avaient acquise par leur longue expérience de la vie, exerçaient la magistrature : c'était eux qui jugeaient le mal et tous les différends qui se produisaient au milieu du peuple. Voilà pour le nom d'anciens. Maintenant, les anciens siégeant ici sur des trônes, qui représentent-ils ? Voilà une question que je me suis souvent adres-

sée, et en définitive, voici la réponse que l'Écriture m'a paru y donner. L'apôtre Paul nous dit que « les saints jugeront le monde ; » — il va sans dire que ce sont des saints de l'économie actuelle, qu'il parle ; ils jugeront le monde et même les anges qui seront amenés en jugement (1 Cor. VI, 2). — Quant au titre d'anciens qui leur sera donné, alors que s'accomplira la vision qui nous occupe, ce ne sera pas à cause de leur grand âge, comme cela était le cas en Israël ; mais parce qu'ils auront connu « Celui qui est dès le commencement » — qu'ils lui auront rendu témoignage au milieu de ce monde, selon la charge que le Seigneur, lui-même leur en avait donnée, ainsi que nous le lisons en Jean XV, 27 : « Et vous aussi, vous rendrez témoignage, parce que, *dès le commencement* vous êtes avec moi. » Ces paroles, dites aux disciples qui vivaient du temps du Seigneur, s'appliquent aussi à tous ceux qui sont venus après eux et qui, comme eux, ont rendu témoignage au Seigneur Jésus, étant enseignés et conduits par l'Esprit saint.

Or, ce témoignage rendu pendant que Christ est absent de ce monde, quel en sera le résultat ? C'est de quoi s'occuperont les anciens ; ils jugeront, avec une parfaite connaissance de cause, du résultat de ce qui aura été fait pendant cette absence du Seigneur Jésus, soit aussi de ce qui aura été fait avant. A ce sujet, mes jeunes amis, permettez-moi une simple question. Pourriez-vous me dire, quelle était la position de ces anciens, avant d'arriver à une si haute dignité ? Vous ne savez sans doute pas trop que répondre, c'est pourquoi je fixerai votre attention sur ces paroles de Paul aux Corinthiens : « Pas beaucoup de sages, pas beau-

coup de puissants, pas beaucoup de nobles » (1 Cor. I, 26).

C'étaient de pauvres pécheurs, pour le salut desquels le sang de Christ avait été répandu. Il les avait pris du sein de la misère, pour les élever sur des trônes, les revêtant de pouvoir et de dignité.

« *Et du trône sortent des éclairs, des tonnerres et des voix.* » Voilà, mes jeunes amis, des choses qui ne vous sont pas entièrement inconnues ; ainsi, vous avez souvent vu des éclairs, — vous avez souvent entendu le son effrayant du tonnerre ! Eh ! bien, Dieu emploie ici ces choses comme des images propres à montrer quelle est la majesté et la puissance dont Il s'entoure dans des cas exceptionnels, comme cela arriva sur la montagne de Sinaï, quand l'Éternel donna la loi à Israël. Ici, c'est du jugement de ce monde qu'il est question : « Dieu va rendre la pareille à ses ennemis ; » c'est pourquoi tout annonce l'œuvre terrible qui va s'accomplir. Mais il y a encore dans ces images quelque chose de plus qu'un redoutable apparat. Cela indique, en outre, que le caractère du trône qui les produit, est un caractère de jugement et non de miséricorde. Représentez-vous en face d'un trône, d'où sortent des éclairs, des voix et des tonnerres ! — Pourriez-vous en supporter la vue ? Ah ! mes jeunes amis, nul homme ne pourrait y subsister, si auparavant il n'avait été lavé, dans le sang de l'Agneau. Si donc les Anciens que Jean voit sont si près du trône, c'est que leurs péchés ne sont plus et que la justice de Dieu les couvre comme d'un manteau.

Quant aux quatre animaux (aux chérubins), qui sont comme en cercle autour du trône, ils représentent,

d'une manière figurative, les agents exécuteurs du pouvoir de Dieu, dans toute la création.

Faisons, maintenant, une courte récapitulation de notre entretien.

Jean, ravi au ciel, est comme placé dans la salle de la cour suprême, où tout est préparé pour le jugement des méchants; et pour nous, ce qui répond le plus directement à cela, c'est la salle où le tribunal est rassemblé, pour le jugement d'un criminel; tout serait disposé pour ce but. Ici, pareillement, tout est préparé pour le jugement de ce monde: le trône de la justice occupe la place centrale; en cercle, autour du trône, les représentants symboliques des exécuteurs du jugement; puis, les vingt-quatre anciens, dans leur caractère de juges, assis sur leurs trônes, représentant symboliquement les saints qui jugeront, étant revêtus d'autorité pour l'exercice de la justice, en rapport avec le caractère du trône. Ainsi, chacun est à sa place, attendant que l'heure du jugement ait sonné. Mes jeunes amis, rien n'est plus solennel, plus sérieux que la vision que nous avons ici, lors même qu'il s'agisse, non pas encore proprement de l'exécution du jugement, mais du jugement lui-même. Nous verrons dans un autre entretien, Dieu voulant, ce qu'il en sera de son exécution. Pour cette fois, je n'ai plus qu'à vous faire remarquer l'état de sérénité et de paix profonde, des glorieux personnages qui entourent le trône. Entendez les quatre animaux disant sans cesse: « Saint, saint, saint, Seigneur Dieu tout-puissant, qui étais, qui es, et qui viens. » Voyez aussi les vingt-quatre anciens tombant sur leurs faces devant Celui qui est assis sur le trône, et disant: « Seigneur, tu es digne de re-

cevoir gloire, honneur et puissance. Quelle preuve du bonheur qui les inonde dans la présence sainte et glorieuse de Dieu. Puissiez-vous, mes jeunes amis, avoir part vous-mêmes à un tel bonheur, selon la puissance de la grâce que vous offre l'Évangile. Amen !

Jessica.

(SUITE DE LA PAGE 168.)

Mais Jessica fut aperçue plus tôt qu'elle ne s'y attendait. Un soir que les petites filles du ministre étaient venues de bonne heure, elles virent un enfant misérablement vêtu, nu-pieds et nu-tête, monter rapidement les marches devant elles, puis disparaître. Effrayées, elles s'arrêtèrent un moment, puis se tenant par la main, le cœur palpitant et rouges d'émotion, elles entrèrent à la suite de cet étrange membre de la congrégation de leur père. Le marguillier n'était pas là, mais elles eurent bientôt découvert sur les dalles les traces de deux petits pieds humides, et le moment après elles aperçurent Jessica tapie derrière la porte.

— Appelons Daniel Standring, dit Winnie, la plus jeune des petites filles, en se pressant contre sa sœur ; mais Jessica l'avait entendue et avant que les enfants eussent pu faire un pas, elle était debout devant elles et les implorait du regard.

— Ne me faites pas chasser, s'écria-t-elle, je suis une très pauvre petite fille, et c'est le seul plaisir que j'aie. Je vous ai vues bien des fois, avec ce grand monsieur qui marche courbé, et je ne pensais pas que vous vou-

dricz me faire partir. Je ne fais aucun mal derrière la porte, et si M. Daniel me découvre, il ne voudra plus me donner de café.

— Petite fille, dit gravement l'aînée, nous ne voulons pas te faire de la peine, mais que viens-tu faire ici et pourquoi te caches-tu derrière la porte ?

— J'aime à entendre la musique, répondit Jessica, et je voudrais apprendre ce que c'est que prier et ce qu'est le ministre et Dieu. Je sais bien que ces choses ne sont que pour les dames et les messieurs et les belles petites filles comme vous ; mais j'aimerais à entrer seulement une fois, pour voir ce que vous faites.

— Tu vas venir dans notre banc, s'écria Winnie vivement, mais Jane posa sa main sur le bras étendu de sa sœur et d'un coup d'œil lui montra les habits déchirés et les cheveux épars de Jessica. C'était une question difficile à résoudre pour les deux sœurs. La petite paria était évidemment trop misérable et mal arrangée pour qu'on pût songer à l'introduire dans leur banc doublé de velours, et il ne venait pas de pauvres dans la chapelle, avec qui elle pût prendre place. Winnie cependant, toute rouge, regardait sa sœur d'un air de reproche.

— Jane, dit-elle en ouvrant son Nouveau Testament et en tournant précipitamment les feuillets, voici le texte sur lequel papa a prêché dernièrement : « S'il entre dans votre synagogue un homme portant un anneau d'or au doigt, en vêtement splendide ; et qu'il entre aussi un pauvre en vêtement sale, et que vous regardiez vers celui qui porte le vêtement splendide, et que vous disiez : toi, assieds-toi ici honorablement ; et que vous disiez au pauvre : toi, tiens-toi là debout, ou assieds-

toi ici au bas de mon marche-pied, n'avez-vous pas fait une distinction en vous-mêmes, et n'êtes-vous pas devenus juges, ayant de mauvaises pensées? » Si nous ne prenons pas cette petite fille dans notre banc, « nous avons la foi de notre Seigneur Jésus-Christ, Seigneur de gloire, en ayant égard à l'apparence des personnes » (Jacq. II, 2-4, 1.)

— Je ne sais que faire, répliqua Jane en soupirant; la Bible paraît claire, mais je suis sûre que papa ne serait pas content. Demandons l'avis de Daniel.

— Non, non! s'écria Jessica, que M. Daniel ne me trouve pas ici. Je ne reviendrai plus, et je vous promets de ne pas chercher à savoir ce que c'est qu'un ministre et ce que c'est que Dieu. Laissez-moi seulement m'en aller?

— Mais petite fille, dit Jane d'un ton très sérieux, nous devons l'apprendre qui est Dieu, si tu ne le connais pas. Notre papa est le ministre et si tu veux venir avec nous, nous lui demanderons ce qu'il y a à faire!

— Est-ce que M. Daniel me verra? demanda Jessica.

— Papa est tout seul dans la sacristie, répondit Jane, et il nous dira à toutes, à toi et à nous, ce que nous devons faire. Tu n'auras pas peur de lui, n'est-ce pas?

— Non, dit joyeusement Jessica en suivant les petites filles.

— Papa n'est pas un homme si terrible, dit Winnie en se tournant d'un air encourageant vers l'enfant, pendant que Jane frappait à la porte de la sacristie et qu'une voix répondait de l'intérieur: Entrez!

Un monde nouveau.

M. Wilson était assis dans un fauteuil devant un bon

feu et tenait à la main un livre de cantiques qu'il ferma quand les trois enfants apparurent sur le seuil de la chambre. Bien des fois, Jessica avait du fond de sa cachette, remarqué la figure pensive et pâle du ministre, mais jamais elle n'avait rencontré le regard perçant, sérieux, investigateur, qu'il fixait maintenant sur elle, et dont il semblait pénétrer dans toute sa pauvreté et sa misère, et y lire d'un bout à l'autre l'histoire de sa vie désolée. Aussi, avant qu'elle eût le temps de baisser les yeux ou de faire une humble révérence, la figure du ministre prit une telle expression de pitié et de tendresse, que Jessica sentit, pour ainsi dire, renaître son cœur.

Les petites filles laissèrent Jessica à l'entrée de la chambre et coururent vers leur père pour lui expliquer avec vivacité la difficulté dans laquelle elles se trouvaient.

— Viens ici, mon enfant, dit M. Wilson ; et Jessica s'avança et se tint droit devant lui, les mains jointes, en le regardant d'un air franc et ouvert.

— Comment te nommes-tu ? demanda-t-il.

— Jessica, fut la réponse.

— Jessica, répéta le ministre avec un sourire, voilà un singulier nom.

— Maman jouait le rôle de Jessica au théâtre, dit l'enfant, et j'ai fait la fée dans la pantomime jusqu'à ce que je sois devenue trop grande et trop laide. Maman dit que si je suis jolie en grandissant je jouerai aussi, mais j'ai longtemps à attendre. Êtes-vous le ministre, Monsieur ?

— Oui, répondit M. Wilson avec un autre sourire.

— Qu'est-ce qu'un ministre ? demanda Jessica.

— Un serviteur, répliqua-t-il, en fixant les yeux, d'un air pensif, sur les tisons brûlant dans la cheminée.

— Papa! s'écrièrent Jane et Winnie d'un ton de surprise, mais Jessica ne détourna pas son regard de dessus M. Wilson qui avait ramené le sien vers la figure ouverte de l'enfant.

— Pardon, Monsieur, de qui êtes-vous le serviteur, dit Jessica.

— De Dieu et des hommes, répondit-il gravement, ton serviteur aussi, Jessica.

La petite fille secoua la tête et fit entendre un petit rire sec en jetant les yeux autour d'elle, sur la chambre, sur les jolis vêtements des enfants, tandis qu'elle serrait contre elle, en frissonnant, les haillons qui la couvraient à peine, comme si elle sentait le vent froid qui soufflait dans les rues. Le son de son rire grêle et enfantin alla au cœur du ministre et les larmes lui vinrent aux yeux.

— Qui est Dieu? demanda Jessica. Quand maman est de bonne humeur, elle dit quelquefois: Dieu me bénisse! Connaissez-vous Dieu, Monsieur?

Mais avant que M. Wilson put répondre, la porte de la chambre s'ouvrit et Daniel se montra sur le seuil. D'abord, il regarda devant lui d'un air agréable, mais bientôt ses traits se couvrirent d'une pâleur mortelle et il fut obligé de s'appuyer à la porte. Jessica intimidée et incertaine regardait autour d'elle comme si elle voulait s'enfuir. Le ministre fut le premier à parler.

— Jessica, dit-il, il y a une place sous la chaire où tu vas te mettre et où je te verrai. Sois une bonne petite fille et écoute, et tu entendras parler de Dieu. Stand-

ring, conduis cette enfant dans le banc auprès des marches de la chaire.

Et avant qu'elle pût croire à son bonheur, Jessica se trouva assise dans l'intérieur de la chapelle en face même de l'orgue, d'où se faisait entendre une douce mélodie. A peu de distance d'elle, Jane et Winnie la regardaient par-dessus le devant de leur banc et lui souriaient. Evidemment la fille aînée du ministre s'inquiétait de l'attitude de Jessica et lui faisait des signes énergiques lorsqu'il fallait se lever ou se mettre à genoux. Winnie, de son côté, se contentait de lui sourire. Jessica était heureuse, mais nullement embarrassée. Les messieurs et les dames n'étaient pas différents de ceux qu'elle avait vus au théâtre, du temps qu'elle jouait la fée ; et bientôt son attention fut attirée vers le ministre qui la regardait souvent, pendant que, la tête levée et les yeux fixés sur lui, elle tâchait de suivre ses paroles. Il parlait de Dieu comme de quelqu'un qui avait aimé les hommes, même ceux qui étaient méchants, et avait envoyé son Fils au milieu d'eux. Mais les hommes avaient mis à mort ce Fils. Cependant Dieu était prêt à leur pardonner s'ils venaient à lui au nom de ce Fils. Il parlait aussi de ce Fils, qui avait vécu sur la terre dans la pauvreté, et avait guéri les malades et fait du bien à tous ceux qui souffraient. Le ministre disait aussi que Dieu était le créateur ; qu'il avait fait les cieux et la terre et tout ce qui s'y trouve.

Jessica ne comprenait pas tout ce qu'il disait, mais elle aimait à l'entendre, et il la considérait avec une si tendre pitié. Daniel se mouvaît çà et là d'un air de déplaisir et de malaise, mais elle n'avait pas conscience de sa présence. Jessica cherchait à comprendre ce qu'était Dieu.

La première prière.

Quand le service fut terminé, le ministre descendit de la chaire; à ce moment, Daniel allait renvoyer Jessica, mais M. Wilson la prenant par la main, à la vue de toute la congrégation, la conduisit dans la sacristie, où Jane et Winnie la suivirent bientôt. Le ministre s'assit dans le fauteuil et plaça Jessica devant lui, puis inclinant sa tête sur ses mains, il dit à voix basse: «Seigneur, ce sont là les agneaux de ta bergerie, aide-moi à les paître. »

— Mes enfants, dit-il, tandis qu'un sourire heureux éclairait ses traits fatigués, pour connaître Dieu, il faut connaître Jésus-Christ, le Fils unique de Dieu, venu sur la terre pour donner sa vie pour les pécheurs, pour nous. La Parole nous dit que « Dieu a tant aimé le monde qu'Il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle. » Dieu est amour et il nous aime. Il t'aime aussi, Jessica, plus que je n'aime mes petites filles, et en disant cela il leur sourit et elles lui rendirent son sourire avec une expression que Jessica comprit et sentit et qui lui serra le cœur. Elle eut un léger tremblement et l'oreille attentive de M. Wilson discerna un douloureux soupir.

— Je n'ai jamais eu de père, dit tristement l'enfant.

— Dieu veut être ton père, répondit le ministre avec douceur. Son Fils, Jésus-Christ, nous amène à lui. Et déjà maintenant il prend soin de toi et sait tout ce qui te concerne. C'est lui qui t'a conduite ici, mon enfant. Il t'aime et tu peux tout lui dire et tout lui demander, au nom de Jésus-Christ son Fils. Cela s'appelle prier.

— Est-ce que je puis aussi le prier, moi, comme le font ces belles demoiselles, qui sont si propres et si bien mises? demanda Jessica, en regardant avec inquiétude ses pieds boueux et sa robe déchirée et salie.

— Oui, répondit M. Wilson en souriant et soupirant en même temps, tu peux lui demander en ce moment même ce dont tu as besoin.

Jessica regarda autour d'elle comme si elle cherchait à voir Dieu, puis elle ferma les yeux bien fort et inclinant sa tête sur ses mains, comme elle l'avait vu faire au ministre, elle dit : « O Dieu, je désire apprendre à te connaître, et daigne payer M. Daniel pour tout le café chaud qu'il m'a donné, au nom de Jésus-Christ. »

Jane et Winnie écoutaient avec l'expression d'un étonnement indicible, mais ce fut avec les yeux pleins de larmes, que M. Wilson dit amen à la première prière de Jessica.

Questions difficiles.

Daniel n'eut pas l'occasion de parler à Jessica à la sortie de la chapelle, car après avoir attendu que le ministre eût quitté la sacristie, il s'aperçut que l'enfant était partie par la porte latérale. Il fut donc obligé d'attendre jusqu'au mercredi, et ce fut avec un sentiment de plaisir qu'il vit la petite figure maigre se montrer près de sa boutique. Cependant il était décidé à lui défendre de revenir, et à la menacer de l'agent de police si jamais il la retrouvait à la chapelle, se promettant en même temps d'être plus vigilant. Mais avant qu'il eût pu prononcer une parole, Jessica s'était glissée derrière la table et avait pris sa place habituelle sur le panier renversé !

— M. Daniel, dit-elle, est-ce que Dieu vous a déjà payé pour mes tasses de café ?

— Me payer, répéta-t-il, Dieu ? non.

— Eh ! bien, il vous payera, répondit-elle avec un mouvement de tête convaincu, ne craignez pas pour votre argent, M. Daniel. Je l'ai demandé à Dieu bien des fois, et le ministre a dit que Dieu vous payera sûrement.

— Jessica, dit Daniel sévèrement, as-tu parlé au ministre de ma boutique de café ?

— Non, dit-elle, avec un sourire rayonnant, mais j'en ai parlé à Dieu, je ne sais combien de fois depuis dimanche, et il vous payera certainement dans un ou deux jours.

— Jessica, dit Daniel, je vois que tu es une petite fille intelligente et je vais te faire une confidence. Tu ne dois jamais rien dire de ma boutique, parce que les personnes qui viennent à notre chapelle sont de grands personnages, et ils trouveraient certainement que c'est une honte pour moi que de faire ce commerce, et ils diraient sans doute que je ne puis plus être sacristain ce qui me ferait perdre beaucoup d'argent.

— Mais pourquoi gardez-vous donc la boutique ? demanda la petite fille.

— Ne vois-tu pas combien de sous je reçois tous les matins ? répondit-il en faisant sonner sa bourse de toile. Je fais beaucoup d'argent par année de cette manière.

— Que faites-vous de tout cet argent ? dit Jessica, le donnez-vous à Dieu ?

A suivre.





Le trésor négligé.

Un voyageur entra un jour dans une hutte pour demander un verre d'eau. A peine entré, il remarqua que ce n'était pas une demeure de paix. Le père et la mère se disputaient violemment, tandis que les enfants, tremblants de frayeur, s'étaient accroupis dans un des angles de la pièce. Partout l'œil rencontrait des traces évidentes du vice et de la plus profonde misère. Saluant avec cordialité, l'étranger adressa aux époux en querelle la question suivante :

— Mais pourquoi donc, mes amis, faire de votre demeure un véritable enfer ?

— Ah ! monsieur, répondit l'homme, vous ne savez pas quelle calamité c'est que la vie, quand il faut se tuer de peine et voir ensuite tout aller à rebours.

L'étranger but le verre d'eau qu'on lui offrit, et après avoir réfléchi un instant, il dit amicalement :

— Je sais bien ce qui pourrait vous aider, si vous pouviez seulement le trouver. J'ai découvert dans votre maison un trésor caché. Cherchez-le, et vous deviendrez très heureux, si vous savez en faire usage.

Sans ajouter un seul mot, il quitta la chambre.

Les habitants de la hutte avaient pris d'abord les paroles du voyageur pour une plaisanterie, mais peu à peu ils y attachèrent plus d'importance. Dès lors, quand la femme était sortie pour chercher du bois mort dans la forêt, son mari commençait à mettre tout sens dessus dessous, pour trouver le trésor ; et quand le mari était aux champs avec les bœufs, la femme se mettait à chercher avec zèle. Cependant ni l'un ni l'autre ne trouvaient rien, et la misère croissante augmentait les querelles et le mécontentement.

Un jour que la femme était restée seule dans la hutte, les paroles de l'étranger lui revinrent avec force à l'esprit. Et au moment où elle allait commencer de nouvelles recherches, ses yeux tombèrent sur la Bible, qui gisait dans un coin couverte de poussière, et dont l'aspect avait attiré les regards du voyageur. Ce livre précieux, présent de sa mère, était resté, depuis la mort de celle-ci, inutile dans sa cachette derrière le poêle.

Une idée étrange traversa l'esprit de la pauvre femme. Serait-ce là le trésor que l'étranger avait en vue ? Elle ôta le livre de sa place, essuya la poussière qui le recouvrait, l'ouvrit, et ses yeux tombèrent sur ces paroles, écrites de la main de sa mère : « La parole de ta bouche est meilleure que beaucoup d'or et d'argent. » Ah ! se dit-elle, voici sûrement le trésor que nous avons si longtemps cherché en vain.

Et des larmes tombèrent de ses yeux sur les feuillets du livre divin.

Dès ce moment, elle lut journallement la Bible, en demandant à Dieu sa lumière. Et réellement la parole de Dieu accomplit en son cœur son œuvre bénie. Elle se mit à l'enseigner à ses enfants, mais sans rien dire encore à son mari. Un jour celui-ci rentra à la maison très en colère, ce qui lui arrivait fréquemment. Mais au lieu de répondre, comme autrefois, à ses mauvaises paroles par d'autres mauvais propos, sa femme se mit à lui dire amicalement :

— Ecoute-moi, cher mari. Nous avons grandement péché. Nous devons reconnaître que nous sommes nous-mêmes les auteurs de notre misère; et c'est le moment favorable de changer de vie, si nous ne voulons pas rencontrer une éternité de malheur.

— Que dis-tu là? demanda l'homme étonné au plus haute degré.

Alors la femme dit à un des garçons d'aller chercher la Bible et dit avec des larmes dans les yeux.

— Voici, cher ami, le trésor dont parlait l'étranger. Dieu soit béni! je l'ai enfin découvert!

Le cœur du mari fut frappé par ces paroles. Sa femme lui lut les passages qui parlent de Jésus et de son amour inépuisable. Et à mesure qu'elle lisait, la colère s'éteignait dans le cœur de cet homme; involontairement il joignit les mains, et il écouta avec la plus grande attention des paroles, qu'il n'avait jusqu'à jamais entendues ou jamais remarquées. Silencieusement il prit part au frugal repas, puis repartit en silence pour le travail des champs. Et quand il revint le soir, il entra doucement, tout doucement, dans la

chambre, car il avait entendu de dehors la voix de sa femme, qui, entourée de ses enfants, lisait la parole de Dieu.

Une année pouvait s'être écoulée, lorsque le même voyageur repassa par le même chemin. Quand il aperçut la hutte, il se souvint vivement des circonstances qui avaient marqué sa visite précédente. Il forma aussitôt la résolution d'y rentrer et de voir ce que faisaient les habitants. L'instant d'après il en ouvrait la porte, mais il reconnut à peine l'endroit ; partout c'était si propre, partout éclatait un si bel ordre, qu'il put à peine retenir l'expression de sa surprise. Il crut réellement un moment, qu'il s'était trompé de maison. Mais quand il vit les visages amis, et qu'il entendit le salut cordial qui l'accueillait, alors il comprit clairement que ce n'était pas seulement la hutte, mais bien aussi les cœurs de ses habitants, qui avaient subi un changement si complet.

— Il me semble que cela va mieux chez vous que l'année passée, dit-il enfin.

— Oui, Dieu soit loué, cela va beaucoup mieux pour nous, cela va très-bien. Nous avons trouvé le trésor qui, depuis si longtemps, dormait dans la poussière. La bénédiction de Dieu demeure maintenant dans notre maison, et sa paix dans nos cœurs,

Ainsi parla la mère. Le père confirma ses paroles, et les joyeux visages des enfants disaient oui et amen aux affirmations solennelles de leurs parents.

Et moi, je répète la vieille hymne sur la Bible :

Oh ! qu'elle est sombre la demeure
Où la Bible est livre étranger !
Le diable y pénètre à toute heure,
Le Seigneur n'y pout pas loger.

Amatsia, roi de Juda.*2 Rois XIV; 2 Chron. XXV.*

Revenons à l'histoire du peuple de Dieu, que nous avons interrompue pour nous occuper du prophète Elisée. Autant la vie de cet homme de Dieu était fidèle et sainte, autant les voies ou la conduite des rois et du peuple d'Israël étaient mauvaises et déplorables. Le témoignage rendu par Elisée, les miracles qu'il avait opérés, même après sa mort, comme nous l'avons vu, ses censures contre l'idolâtrie, ses appels à la conversion : tout cela avait bientôt été oublié ou n'avait fait que glisser sur les esprits sans atteindre les consciences et les cœurs. Point de retour à Dieu chez les Israélites.

Peut-être, chers enfants, — et cela ne m'étonnerait pas — peut-être éprouvez-vous de l'indignation, même un peu de colère contre ce peuple rebelle ; vous seriez tout disposés à le condamner. Mais prenez garde ; en le condamnant, ne vous condamneriez-vous pas aussi ? La pierre que vous jetteriez aux Israélites ne pourrait-elle pas retomber sur vous ? « Comme dans l'eau le visage répond au visage, ainsi le cœur de l'homme répond au cœur de l'homme » (Prov. XXVII, 19).

Hélas ! oui, tous les cœurs d'hommes et d'enfants se ressemblent. Ils sont tous étrangers à la vie de Dieu, rusés et désespérément méchants par-dessus toutes choses ; tous, par nature, opposés à la volonté du Seigneur et incapables de la faire. Vous n'avez pas été dans le cas de voir un prophète, tel qu'Elisée, doué de la puissance de faire des miracles et dont les ossements

mêmes ressuscitaient un mort; ou de l'entendre parler du Dieu des délivrances, des bénédictions qui sont le partage de l'obéissance, des jugements qui attendent le pécheur qui s'endurcit dans le mal. Mais vous avez joui et vous jouissez encore de plus grands privilèges que celui-là. Vous avez les Écritures entre les mains qui vous font connaître les œuvres et la volonté de Dieu; l'évangile qui vous parle du Seigneur Jésus, venu ici-bas pour apporter aux hommes la grâce et la vérité et pour chercher et sauver ce qui était perdu. Ce précieux et parfait Sauveur vous est annoncé de toutes manières et même encore maintenant dans ce petit livre qui est entre vos mains. Quant aux miracles, chacun de vous peut en avoir vu de plus grands que ceux qu'opérait le prophète d'Israël. N'y a-t-il jamais eu, parmi vos parents, vos frères, vos sœurs, vos amis, vos voisins, quelqu'un d'eux qui ait reçu, dans son cœur, la bonne nouvelle du salut par Christ, qui ait été converti, qui soit né de Dieu et qui, par conséquent, ait passé de la mort à la vie, de la puissance de Satan à Dieu? N'est-ce pas là un étonnant, un merveilleux prodige de la grâce de Dieu? car considérez, comme le dit l'apôtre, quelle est l'excellente grandeur de sa puissance envers nous qui croyons *selon l'opération de la puissance de sa force*, qu'il a opérée dans le Christ, en le ressuscitant d'entre les morts » (Eph. I, 19, 20). Si la parole de Dieu à votre portée, si les manifestations de la puissance de la grâce pour vivifier des âmes mortes dans leurs péchés, dont vous êtes témoins, — vous ont laissés dans votre insouciance et votre indifférence pour les choses qui concernent votre paix, — en pensant à la dureté des Israélites et à leur persévérance dans le

mal, — prenez pour vous ce que Paul disait aux Juifs qui, eux aussi, jugeaient sévèrement les nations : « C'est pourquoi, ô homme, qui que tu sois qui juges, tu es sans excuse ; car en ce que tu juges un autre, tu te condamnes toi-même, puisque toi qui juges, tu commets les mêmes choses » (Rom. II, 1).

Dans le royaume de Juda les choses n'allaient guère mieux. Cependant Amatsia, qui avait succédé à son père Joas, fit d'abord ce qui est droit devant l'Éternel — « mais non pas d'un cœur entier », est-il ajouté, ou : « non pas toutefois comme David . . . Il fit comme Joas son père avait fait » — lequel s'était conduit pieusement aussi longtemps qu'il avait pu profiter des conseils et des directions du souverain sacrificateur Jéhojadah. Dès que le royaume fut affermi entre ses mains, les officiers de sa cour, qui avaient assassiné son père, furent arrêtés et mis à mort ; mais Amatsia ordonna qu'on épargnât leurs enfants, conformément à la loi de Moïse : Deut. XXXIV, 16 ; et par là il montra qu'il respectait les ordonnances de Dieu.

Ensuite, Amatsia voulut savoir combien il y avait, parmi ses sujets, de gens en état de porter les armes. Le dénombrement qu'il fit faire dans ce but ne dut ni le flatter, ni le réjouir. Tandis que 82 ans auparavant, Josaphat s'était vu en état de former une armée de douze-cent mille hommes (2 Chron. XVII, 14-19), Amatsia ne put pas trouver au-delà de trois-cent mille combattants dans son royaume. Mais il fit dans son armée un arrangement nouveau très bien entendu. Il y répartit ses soldats par familles, et il les mit sous la conduite d'officiers pris des mêmes familles qu'eux ; ce qui faisait qu'ils se connaissaient les uns les autres

et qu'ils prenaient plus d'intérêt les uns aux autres. Après cela, un de ses premiers actes fut de déclarer la guerre aux Edomites ou Iduméens, descendants d'Esau, autrefois soumis au royaume de Juda et qui s'étaient révoltés du temps de Joram (2 Rois VIII, 20) et n'étaient pas dès lors rentrés dans l'obéissance. Or, Amatsia se proposait de les soumettre de nouveau à son sceptre; mais il montra qu'il ne se confiait pas entièrement pour cela au Dieu de ses pères, car, non content de la nombreuse armée qu'il avait déjà sur pied, il prit encore à sa solde, pour cent talents d'argent, cent mille hommes de guerre des dix tribus d'Israël. Mais Dieu ne voulait pas que ces Israélites, adonnés à l'idolâtrie, fussent mêlés avec ceux de Juda; il ne voulait pas non plus qu'Amatsia fondât sa confiance sur le nombre de ses troupes. C'est pourquoi il lui envoya un de ses prophètes qui lui dit: « O roi! que l'armée d'Israël ne marche pas avec toi, car l'Éternel n'est pas avec les Israélites, tous enfants d'Ephraïm. Que si tu vas avec eux, agis, fortifie-toi pour la bataille, et Dieu te fera tomber devant l'ennemi: car Dieu a la puissance d'aider et de faire tomber. »

Ce que l'homme de Dieu disait à Amatsia est vrai pour vous, chers enfants, comme c'était vrai pour le roi de Juda. Vous n'avez pas à combattre avec des gens de guerre; mais vous avez à lutter contre les penchants d'une nature pécheresse, contre bien des défauts et des tentations.

Amatsia cherchait son appui sur le grand nombre de ses soldats, c'est-à-dire sur l'homme ou sur la chair. Or, c'est Dieu seul qui peut aider à vaincre soit l'ennemi (et nous en avons un bien puissant, qui rôde

autour de nous), soit le péché. Si nous ne nous confions pas en Lui seul, nous serons toujours sûrs de tomber. Une de nos abonnées, une bien chère enfant, tout entourée de parents vraiment pieux, nous demande de bons conseils, car, ajoute-t-elle, « je vois vraiment que je suis bien méchante ; je veux toujours tâcher de faire mieux, et je ne réussis pas ; mais j'espère avec l'aide de Dieu de mieux faire et d'être bientôt une des brebis du bon Berger. » Quelques mots en réponse à cette phrase de ma jeune amie G. pourront probablement convenir aussi à plusieurs autres de nos lecteurs, Je lui dirai donc : « C'est une grande grâce de Dieu, chère enfant, que d'avoir appris à connaître que tu étais bien méchante, car ce sont « des méchants et non pas des justes » que Jésus est venu appeler, chercher et sauver. Mais pourquoi ne pas te confier pleinement en Lui, au lieu de toujours « tâcher de faire mieux, » ce que tu ferais pendant toute la vie sans y parvenir ? Pourquoi vouloir *faire* toi-même ce que Dieu *a fait* parfaitement, ce que ton Sauveur a accompli sur la croix ? Tant que tu ne sais pas que tu es sauvée, Dieu t'ordonne non pas de *faire* ou de *tâcher* de faire, mais de croire au témoignage, qu'Il a rendu de son Fils : savoir « que Dieu nous a donné la vie éternelle et que cette vie est dans son Fils, » car « c'est ici son commandement, que nous croyions au nom de son Fils Jésus-Christ, et que nous nous aimions l'un l'autre » (1 Jean III, 23 ; V, 11). Crois donc tout simplement Dieu, et tu recevras, avec sa précieuse paix, la vie, la force, le Saint-Esprit pour combattre le mal et pour faire le bien.

Amatsia obéit pourtant à la sommation du prophète,

mais il ne le fait d'abord qu'à contre-cœur. Il lui en coûtait de perdre la forte somme qu'il avait livrée pour acheter les services des soldats Israélites. Il répond : « Mais que deviendront les cent talents que j'ai donnés aux troupes d'Israël ? Et l'homme de Dieu dit : « L'Éternel en a pour t'en donner beaucoup plus. » En effet, « l'argent est à moi, et l'or est à moi, dit l'Éternel des armées » (Aggée II, 8). Aussi, que jamais un motif d'intérêt ou la crainte de souffrir quelque perte ne vous empêche d'obéir à ce que vous savez être la volonté de Dieu, car « que servirait-il à un homme de gagner le monde entier, si, finalement, il perdait son âme ? Et d'un autre côté, le Seigneur tient compte de tous les sacrifices faits pour l'amour de Lui et de l'évangile, et promet d'indemniser au centuple ceux qui les font (Matth. XIX, 29).

Cependant Amatsia obéit au prophète et congédia les troupes auxiliaires. Puis il alla attaquer les Edomites, les vainquit dans la vallée du Sel, s'empara de leur capitale nommée Sélah ou Pétra (ces deux noms signifient *la roche*), dont il changea le nom en celui de *Jokthéel*, qui signifie : *soumise* ou *soumission à Dieu*. Il voulait par là indiquer que cette ville était de nouveau *soumise* au Dieu des Juifs, ou plutôt perpétuer la mémoire du glorieux succès qu'avait eu sa soumission aux ordres de Dieu, que lui avait apportés le prophète. Ainsi la victoire, comme toujours, avait accompagné la foi. Puisiez-vous donc tous, chers lecteurs, apprendre à connaître par expérience que tout ce qui est né de Dieu est victorieux du monde, et que c'est ici la victoire qui a vaincu le monde, savoir notre foi. » Que le Seigneur, dans sa grâce, vous donne à tous de pouvoir dire comme

l'apôtre Paul : « En toutes choses, nous sommes *plus que vainqueurs* par Celui qui nous a aimés » (1 Jean V, 4 ; Rom. VIII, 37) !

Jusqu'ici donc, à tout prendre, Amatsia avait bien commencé et Dieu l'avait béni. Hélas ! pourquoi n'en fut-il pas de même jusqu'à la fin ? Pourquoi, comme son père Joas, finit-il si déplorablement ? Sa victoire même lui fut en piège : n'en rapportant pas toute la gloire à Dieu, elle l'enorgueillit et, comme il est écrit, « il se détourna de l'Éternel. » Parmi le butin qu'il avait remporté de Sélah, se trouvaient des statues ou des représentations des faux dieux des fils de Séhir. Or, Amatsia se les établit pour dieux ; il se prosterna devant eux et leur fit des encensements ⁽¹⁾ ; ce qui attira sur lui la colère de l'Éternel qui, avant de le frapper, lui fit représenter par un prophète la grande et coupable folie qu'il faisait en rendant un culte à des idoles qui n'avaient pu délivrer leurs adorateurs de ses mains. Après la victoire qu'il venait de remporter, le roi de Juda n'était plus cet homme humble qui précédemment s'était soumis sur-le-champ à l'envoyé de Dieu. Maintenant il veut se prévaloir de son autorité de roi, et dit au prophète : « T'a-t-on établi conseiller du roi ? Arrête-toi : pourquoi te ferais-tu tuer ? » Sur quoi, le prophète se retira, mais en lui disant avec fermeté :

(1) C'est bien ici que s'applique surtout ce qui est dit d'Amatsia : « Il fit ce qui est droit devant l'Éternel, *non pas* toutefois comme David, son père ; » car, dans une circonstance semblable, les Philistins, battus par David, ayant laissé là leurs dieux, le pieux roi avait commandé qu'on les brûlât (1 Chron. XIV, 12).

« Je sais que Dieu a résolu de te détruire, parce que tu as fait cela, et que tu n'as point écouté mon conseil. »

En effet, peu de temps après, l'orgueil d'Amatsia l'entraîna à sa ruine. Dieu s'était retiré des conseils de ce malheureux roi, qui avait repoussé ceux de l'Éternel. Dans sa présomption, Amatsia osa déclarer la guerre au roi d'Israël. Celui-ci, Joas, se comparant lui-même au cèdre du Liban, et son adversaire à un buisson de la montagne, lui représente que son entreprise téméraire le ferait tomber, ainsi que tout Juda, dans le malheur. Mais Amatsia ne l'écouta point, « car cela venait de Dieu. » Les deux armées se rencontrèrent à Bethsémès ; l'armée de Juda fut mise en fuite et son roi, fait prisonnier, fut emmené à Jérusalem, où Joas fit faire une grande brèche à la muraille de la ville ; puis s'étant emparé des trésors de la maison royale et de ceux du temple, il les emporta avec lui en retournant à Samarie, avec plusieurs des principaux juifs emmenés comme otages.

Amatsia survécut quinze ans à sa défaite, mais la fin de son règne fut humiliante, et il périt victime d'une conjuration. Obligé de sortir de Jérusalem, il s'était réfugié à Lakis ; c'est là qu'il fut assassiné, et son corps fut transporté à Jérusalem, où on l'enterra avec ses pères.

Ce fut donc l'orgueil qui le perdit. Or, l'orgueil est en chacun de nous. C'est l'orgueil qui vous empêche d'avouer vos fautes, de vous reconnaître comme pécheurs, d'accepter le salut par pure grâce de la part de Dieu par Jésus-Christ. Il est et sera toujours vrai que « celui qui s'élève sera abaissé, et que celui qui

s'abaisse sera élevé ; » que « l'orgueil va devant l'écrasement, et la fierté d'esprit devant la ruine, » parce que « Dieu résiste aux orgueilleux, mais il donne grâce aux humbles » (Luc XIV, 11 ; Prov. XVI, 18 ; Jacq. IV, 6).

QUESTIONS SUR « AMATSIA, ROI DE JUDA. »

1. Les paroles, l'exemple, les censures et les miracles du prophète Elisée, avaient-ils produit d'heureux effets sur les enfants d'Israël ?
2. Pourquoi ?
3. Vous convient-il de condamner ce peuple ?
4. Pourquoi ?
5. Indiquez quelques-uns des privilèges dont vous jouissez par la bonté de Dieu.
6. Se passe-t-il autour de vous des faits qui sont de vrais miracles de la puissance de la grâce de Dieu, et lesquels ?
7. Si toutes ces choses vous ont laissés loin de Dieu, que feriez-vous en jugeant les Israélites ?
8. Qui régnait alors en Juda ?
9. A qui ressembla-t-il dans sa conduite ?
10. En châtiant ceux qui avaient tué son père, qui épargna-t-il et pourquoi ?
11. Que fit-il ensuite ?
12. Combien trouva-t-il, dans son royaume, d'hommes en état de porter les armes ?
13. A qui déclara-t-il la guerre et pourquoi ?
14. Qu'est-ce qui prouve qu'il ne se confiait pas pleinement en Dieu quant à cette guerre ?
15. Qui lui fut envoyé et que lui dit-il ?
16. A qui devez-vous vous confier et pourquoi ?
17. Qu'est-ce que Dieu veut de vous avant tout ?
18. Amatsia se soumit aux conseils de l'homme de Dieu, mais pourquoi ne le fit-il pas de bon cœur ?
19. Est-ce que des motifs d'intérêt ou quelque perte à souffrir doivent vous empêcher d'obéir à Dieu ?
20. Pourquoi ?
21. Quel fut le résultat de cette guerre avec les Edomites ?

22. Comment s'appelait leur capitale, et quel nom lui donna Amatsia ?
25. Que signifient ces noms ?
24. Qu'est-ce qui peut aussi nous rendre vainqueurs du mal et du monde ?
25. Quelle fut la fin de la vie d'Amatsia ?
26. Qu'est-ce qui lui fut en piège ?
27. Qu'est-ce que l'Écriture dit de l'orgueil ?



Lettres

aux jeunes lecteurs de la Bonne Nouvelle.

DEUXIÈME LETTRE.

Mes jeunes amis,

Dans notre premier entretien, nous avons été placés devant le trône de *justice* et de *jugement*, et nous avons remarqué de quelle majesté Dieu s'entoure, quand il est question de l'accomplissement de ses jugements envers les hommes qui auront rejeté le message du salut, en Jésus-Christ. Quelle différence, lorsque Jésus vint au monde ! Il naquit dans une étable, rien à le voir ne le distinguait des autres enfants ; de la crèche où il était emmailloté, ne sortaient ni éclairs, ni voix, ni tonnerres. Pourquoi cette différence d'apparition ? Ah ! c'était en grâce, en amour qu'Il se présentait au milieu des hommes ; non pas pour leur jugement, mais pour leur salut.

Lisons, maintenant, le chapitre V de l'Apocalypse. Ici, mes jeunes amis, la vision présente un aspect différent de celle du chapitre précédent, et le trône lui-

même, quoique étant bien le trône de Dieu, a un caractère nouveau et tout à fait important. Par exemple, du trône que nous voyons ici, sort-il des éclairs, des tonnerres et des voix ? Non, on n'aperçoit rien de pareil. Or, cette différence est d'une très grande importance ; la question maintenant est de savoir à quoi l'attribuer ? Considérez bien le trône que présente la vision. Qu'y remarquez-vous de particulier ? Un agneau paraît au milieu du trône, comme *immolé*. C'est bien ce qui fait toute la différence, car si l'agneau a été immolé, son sang a été répandu, et dès lors, le caractère que prend le trône est celui de la grâce ! Nous avons donc ici le trône *de la grâce* et non le trône de jugement. Voilà ce que nous vaut la mort de Jésus, l'Agneau de Dieu ! — Son précieux sang a été répandu sur la croix et il a fait propitiation pour le pécheur, car ce sang répond à ce qu'exige la justice de Dieu à l'égard du péché.

On peut donc s'approcher du trône sur lequel paraît l'Agneau, parce qu'il est devenu *le trône de la grâce* ; le plus misérable pécheur peut s'en approcher, sans crainte d'être consumé par la colère ardente de Dieu, car, là, on obtient miséricorde et un plein pardon. Ah ! mes jeunes amis, il n'en sera pas ainsi pour tous ceux qui seront placés devant le *grand trône blanc* ; là, on n'entendra pas la voix de la miséricorde et du salut : on n'entendra que la voix du souverain Juge prononçant la condamnation éternelle des misérables qui auront méprisé l'Agneau et qui se seront ri à l'idée que son précieux sang pouvait, seul, les sauver. Alors la voix du remords et du désespoir se fera entendre, d'une manière indescriptible. Ici, la scène est bien différente :

tout est joie et bonheur autour du trône ! — L'Agneau rédempteur est là, et tous les admirables effets de la rédemption sont manifestés dans la création.

A l'heure qu'il est, sans doute, la création ne jouit pas encore des bienfaits de la mort de Jésus-Christ : elle est encore sous « l'esclavage de la corruption » (Rom. VIII, 21) ; et les hommes ne s'égaient pas dans le Seigneur ; leurs chants ne sont pas en l'honneur de l'Agneau ; tandis que la scène qui est devant nos yeux nous fait voir tout le contraire : on y parle de la dignité de l'Agneau ; aujourd'hui, on la méprise. C'est pourquoi, mes jeunes amis, remarquez bien que la vision de ce chapitre nous présente l'effet qui sera produit, lorsque l'Agneau prendra possession du livre et qu'il délivrera la création tout entière. Cela est donc encore une chose à venir, car l'œuvre de grâce qui s'accomplit en nos jours délivre le pécheur et non la création. Mais j'ai hâte d'en venir à quelques détails.

Que remarquez-vous dans la main de Celui qui est assis sur le trône ? Un livre. Oui, ou si vous voulez un rouleau, car autrefois on roulait les écrits, et c'est pourquoi l'écriture était en dedans et en dehors. Or, ce qui est particulier ici, c'est que ce livre est « scellé de sept sceaux » ; personne, par conséquent, ne pouvait prendre connaissance de ce qui y était écrit, à moins qu'il n'en fût jugé digne. C'est pourquoi, afin qu'il fût démontré qui en était digne, un ange fort proclame à haute voix : « Qui est digne d'ouvrir le livre et d'en rompre les sceaux ? » A une question si sérieuse, il n'y eut pas de réponse. Quelle épreuve solennelle est faite ici ! Qui la pourrait décrire ! A cette occasion, Jean pleure beaucoup, et il y avait de quoi, car

si personne ne se présentait pour prendre le livre, le monde, envisagé comme héritage, ne pourrait être délivré du pouvoir de l'ennemi. Oui, mes jeunes amis, depuis la chute d'Adam, Satan a usurpé ce monde, et il y agit, comme s'il lui appartenait. L'appel de l'ange fort resta donc sans réponse, jusqu'au moment où l'Agneau vint et se présenta devant Dieu : c'était l'Agneau qui avait été mis à mort qui se tenait devant Celui qui pouvait seul apprécier à sa juste valeur la mort de Jésus. Lui donc est jugé seul digne de prendre le livre et d'en rompre les sceaux.

Mais qu'est ce livre ? Que représente-t-il ? C'est là une question qui se présente naturellement à l'esprit. Eh bien ! mes amis, mon désir est d'y répondre ; et pour me faire mieux comprendre de vous, permettez-moi d'employer une comparaison. La plupart d'entre vous savent, je pense, ce qu'est un testament fait par une personne en faveur d'une autre. Or, un testament donne des droits à celui en faveur duquel il a été fait ; mais pour que le testament soit valable, il faut la mort du testateur. Alors seulement l'héritier, ou les héritiers, entre de plein-droit en possession de l'héritage. Il en est de même du livre dont nous nous occupons : Dieu est le créateur de tout ce qui existe, et le livre qui est dans sa main est le livre de l'héritage de ce monde. Mais comme je vous l'ai déjà dit, Adam et Ève, ayant transgressé le commandement que Dieu leur avait dit de garder, tombèrent au pouvoir de l'ennemi qui prit alors occasion de leur chute, pour s'emparer des choses dont Dieu leur avait confié le soin. Cela étant, par quel moyen Satan sera-t-il dépossédé de son empire, afin qu'un autre le possède d'une manière

légitime et reconnue de Dieu? Par la mort, la mort de Jésus! — A la croix, le Seigneur Jésus a triomphé de Satan et de toute sa puissance; son sang a effacé le péché par lequel Satan avait vaincu l'homme; — Il a lié l'homme fort, et maintenant il peut le dépouiller de ses biens.

C'est comme tel, que l'Agneau se présente devant le trône, car Il a *vaincu* pour ouvrir le livre et en rompre les sept sceaux. Tout, maintenant, dépend de Lui: c'est lui qui a tout pouvoir de sauver; c'est pourquoi toutes les créatures s'attendent à Lui, pour être délivrées. Tout est joie et bonheur devant Lui. Ah! mes jeunes amis, il n'en est pas ainsi aujourd'hui, car Satan règne dans ce monde, dont il est devenu le prince. Voyez ce qui se passe autour de vous. Dans ce monde de péchés et de misères, que de tourments et d'angoisses; l'un crie ici, l'autre pleure là. Quand est-ce qu'un tel état de choses finira? Quand l'Agneau sortira du trône. Maintenant, il y est caché, mais ce ne sera pas pour toujours, car Il viendra et Il délivrera la création tout entière du pouvoir de celui qui l'opprimait. Alors, tout aura une voix pour louer et donner gloire à l'Agneau; il n'y aura pas une créature qui ne prenne part à ce concert universel.

La vision de ce chapitre est, à ce point de vue, vraiment admirable, car bien que les choses qu'elle représente n'aient pas encore eu leur accomplissement (sauf la mort de Christ, qui y est mentionnée), tout y annonce la délivrance future de la création. Or, cette délivrance dépend absolument de la victoire qu'a remportée le Seigneur Jésus à la croix. La connaissance de ce fait remplit de joie le prophète; ses larmes taris-

sent quand il apprend que « le lion de la tribu de Juda, la racine de David, » a vaincu.

A la croix, Satan pouvait espérer avoir tout anéanti, car Celui qui était *la force et le principe* de l'existence du peuple terrestre — d'Israël, avait rendu le dernier soupir ! mais la vision nous apprend qu'il est vivant sur le trône, et que bientôt il rétablira, dans un état de bénédiction et de paix, non-seulement Israël, mais toute la création.

Or, mes jeunes amis, en attendant que ces choses arrivent, Dieu n'est pas inactif ; Il fait valoir le sacrifice du Sauveur, pour la complète délivrance du pauvre pécheur qui s'y confie ; le précieux sang de Jésus purifie, *actuellement*, de tout péché ; voudriez-vous y être étrangers, tout à fait et pour toujours ? Pesez bien la question que je vous adresse. Ni vous, ni moi, ne savons quand viendra le jour du Seigneur, — ce jour dans lequel la puissance de Christ changera la face universelle de ce monde. Satan sera lié pour mille ans, dans l'abîme, afin qu'il ne séduise plus les nations ; la bête et le faux prophète seront jetés tout vifs dans l'étang de feu (ch. XIX, 20) ; alors, toute opposition à la seigneurie de Christ prendra fin ; et ceux qui se seront attachés au Seigneur seront sacrificateurs de Dieu et de Christ, et ils règneront avec Celui qu'ils auront connu et aimé comme Sauveur. Mes jeunes amis, que Dieu vous fasse la grâce de tourner vos cœurs vers Celui que le monde a rejeté, mais que Dieu a fait asseoir à sa droite, jusqu'au jour où il se lèvera pour régner sur la terre.





Le père au gouvernail.

Sur le vaste Océan qu'agitait la tourmente,
Un frêle esquif avec ardeur luttait,
Et sur le pont lavé par la vague écumante,
Un jeune enfant, paisible, souriait.
Son beau regard brillant, sur l'onde furieuse,
S'arrêtait calmement, sans trouble, sans frayeur.
« D'où vient, lui dit quelqu'un, cette âme courageuse,
Quand les marins sont pâles de terreur ? »
Vers l'étranger, l'enfant tourna son doux visage :
« Ne vois-tu pas cet homme assis là-haut ?
Sa main ne tremble pas, il est prudent et sage ;
Il est mon père, il guide le bateau. »



Jessica.

(SUITE DE LA PAGE 192.)

Daniel ne répliqua rien, mais la question entra dans sa conscience comme une épée aiguë. Que faisait-il de tout cet argent, en effet? Il pensa à la chambre où il vivait seul, à une grande distance du pont du chemin de fer où il stationnait le matin, chambre bien peu confortable, mais où se trouvait un secrétaire solide et fermant bien, dans lequel était le livret de la caisse d'épargnes, et un sac de guinées pour lequel il avait travaillé le dimanche aussi bien que les jours de semaine. Il ne se rappelait pas avoir jamais rien donné à personne, excepté les restes de café et les petits pains rassis que Jessica demandait à Dieu de lui payer. Il toussa, cracha, passa la main sur son front, puis en hésitant il prit un sou et le tendit vers Jessica.

— Non, non, M. Daniel, je ne veux pas que vous me donniez un de vos sous. Je veux que Dieu vous paye ?

— Ah ! il me payera, soyez tranquille, murmura le sacristain, il y aura un jour où Dieu fera à chacun son compte.

— Est-ce que Dieu a des jours où il fait des comptes ? demanda l'enfant, j'aimais les jours de compte quand je jouais la fée.

— Je le crois, dit-il, seulement il y a peu de gens qui aiment les jours de compte de Dieu.

— Mais vous serez bien content, n'est-ce pas ? dit-elle.

Daniel lui enjoignit de se hâter de finir son déjeuner. Il repassa dans son esprit les pensées que les questions de l'enfant avaient éveillées, et sa conscience lui disait que ce ne serait pas du contentement qu'il éprouverait devant le jour de rétribution de Dieu.

M. Daniel, dit Jessica, au moment de se séparer et voyant qu'il ne voulait pas reprendre le sou qu'il lui avait donné, si cela vous était indifférent, j'aimerais venir demain prendre une tasse de café comme une pratique, vous savez ; et je ne dirai rien de votre commerce au ministre, n'ayez pas peur.

Elle noua soigneusement le sou dans un coin de sa robe, et avec un sourire joyeux sur son pâle visage, elle disparut de dessous l'abri du pont et bientôt Daniel la perdit de vue.

Un visiteur inattendu.

Quand Jessica arriva dans la rue où elle demeurait, elle vit un mouvement inaccoutumé parmi les habitants. Un groupe s'était formé autour d'un monsieur de haute taille, qu'elle reconnut aussitôt être le ministre. Elle se fraya un chemin jusqu'à lui et en apercevant la petite fille, la figure de M. Wilson s'éclaira. Il la suivit sous la porte basse, à travers la cour et l'écurie, monta après elle l'échelle branlante et entra dans le misérable grenier où les tuiles tombaient et dont les vitres cassées étaient remplacées par des chiffons éraillés. Près du poêle rouillé qui servait de foyer quand il y avait du feu, une planche était couchée sur quelques briques ; M. Wilson s'y assit et Jessica se coucha à ses pieds.

— Jessica, dit le ministre, est-ce ici que tu demeures ?

— Oui, répondit-elle ; quand je jouais les fées et

que maman était au théâtre, nous avions une plus belle chambre; et nous serons mieux logées quand je serai grande et que je pourrai avoir un rôle.

— Mon enfant, dit le visiteur, je suis venu pour demander à ta mère si elle veut te laisser aller à l'école dans un joli village près d'ici. Crois-tu qu'elle y consente?

— Non, dit Jessica; maman a dit qu'elle ne voulait pas que j'apprenne à lire ou que j'aille à l'église; elle dit que cela me rendrait bonne à rien. Elle ne connaît pas votre chapelle, qui est très loin, et jusqu'à présent elle ne sait pas que j'y vais. Maman s'enivre toujours le dimanche.

L'enfant dit ceci comme si elle parlait d'une chose toute naturelle; mais le ministre frissonna et son regard alla chercher le petit coin de ciel gris que l'on apercevait à travers la vitre cassée.

— Que puis-je donc faire? s'écria-t-il avec tristesse, et comme se parlant à lui-même.

— Rien, M. le ministre, dit Jessica. Laissez-moi seulement venir vous entendre le dimanche et parlez-moi de Dieu. Si vous me donniez de jolis habits comme à vos petites filles, maman les mettrait en gage pour avoir de l'eau-de-vie. Vous ne pouvez rien faire de plus pour moi.

— Où est ta mère? demanda-t-il.

— Elle est partie et ne reviendra pas de plusieurs jours. Elle ne vous écouterait pas. Un jour, le missionnaire vint et elle le poussa en bas de l'échelle tellement fort, qu'il fut presque tué. Au théâtre on appelait maman la mégère et personne n'osait rien lui dire.

M. Wilson garda le silence; de douloureuses pensées

l'occupaient, et son regard semblait s'assombrir encore en parcourant cette chambre si dénuée. Une expression de désappointement et de chagrin se peignait sur ses traits.

A la fin, il dit : — Qui est Daniel, Jessica ?

— C'est un ami à moi qui me donne des tasses de café, répondit adroitement l'enfant. Vous ne connaissez pas tout le monde de Londres, Monsieur !

— Non, dit-il, avec un sourire ; mais est-ce qu'il tient une boutique de café ?

Jessica fit un signe de tête, n'osant pas se hasarder à parler.

— Quel est le prix d'une tasse de café ? demanda M. Wilson.

— Une tasse toute pleine coûte un sou, répondit vivement Jessica ; mais on peut avoir une demi-tasse, et puis il y a des petits pains d'un sou et d'un demi-sou.

— Un bon café et de bons petits pain ? dit il avec un autre sourire.

— Excellents ! dit Jessica avec un mouvement des lèvres.

— Eh ! bien, continua le ministre, dis à ton ami qu'il te donne une tasse de café toute pleine et un petit pain d'un sou tous les matins et je le payerai toutes les fois qu'il voudra venir chercher son argent.

La figure de Jessica rayonna de joie, mais presque aussitôt elle s'assombrit, quand elle se souvint du secret de Daniel et ses lèvres tremblèrent quand elle formula un refus.

A suivre.





TONBEAUX DES ROIS A JÉRUSALEM.

Hozias, roi de Juda.

2 Rois XV. — 2 Chron. XXVI.

Ce neuvième roi de Juda est appelé Hazaria dans le livre des Rois. Ces deux noms ont à peu près le même sens, puisque Hazaria signifie proprement : « [Celui] que l'Éternel (Jah) a fortifié, » et Hozias : « La force de l'Éternel. » Hozias n'avait que seize ans quand il fut proclamé roi par tout le peuple en la place d'Amatsia, son père. Il régna cinquante-deux ans à Jérusalem. Tout jeune qu'il était, son cœur s'appliqua à rechercher le Seigneur son Dieu, et à faire ce qui lui est agréable. « Il fit ce qui est droit devant l'Éternel, comme avait fait Amatsia, son père ; » et de celui-ci, ainsi que nous l'avons vu, il est dit aussi : « Il fit

comme Joas son père avait fait. » C'est que, en effet, ces trois rois successivement, après avoir commencé leur règne avec Dieu, le terminèrent dans le péché et sous le jugement du Seigneur. Joas avait fait ce qui est droit devant l'Éternel, pendant tout le temps que Jéhojadah l'enseigna; mais quand ce fidèle et pieux sacrificateur lui fut enlevé par la mort, il se détourna de l'Éternel à tel point qu'il en vint jusqu'à faire lapider Zacharie, le fils de Jéhojadah, qui lui reprochait son idolâtrie, et il mourut assassiné par ses serviteurs. Amatsia, dont nous vous avons parlé dans notre dernier numéro, marcha bien aussi jusqu'à ce que ses succès et ses victoires l'eussent enorgueilli; alors lui aussi détourna son cœur de Dieu, se prosterna devant des idoles, fut battu par le roi d'Israël et, comme son père, fut tué à Lakis par ceux qui avaient fait une conspiration contre lui.

Or, chers enfants, il est bien triste, n'est-ce pas? de voir le petit-fils et le fils de ces deux princes suivre les mêmes voies et finir aussi ses jours d'une manière lamentable. Tant il est vrai, pour nous, comme pour tous, que les funestes expériences de nos devanciers, ne nous servent absolument de rien par elles-mêmes.

Un autre prophète, Zacharie, fut le guide et le directeur du jeune Hozias, qui « fut attentif à rechercher Dieu pendant les jours de Zacharie, homme intelligent dans les visions de Dieu; et aux jours où il rechercha l'Éternel, Dieu le fit réussir. » Quels frappants rapports avec son aïeul et son père! Ainsi Dieu donna alors à Hozias victoire et bonheur, tellement que sa gloire égala celle des plus grands rois de Juda. Il reconquit la ville commerçante d'Elath, située sur la mer Rouge.

Il réduisit les Philistins sous sa domination ; il vainquit les Arabes et rendit les Hammonites tributaires ; il répara les murs délabrés de Jérusalem, et bâtit des tours pour en augmenter les fortifications. Outre cela, il mit les domaines royaux dans un meilleur état et favorisa l'agriculture qu'il aimait ; il mit l'armée du pays sur un très bon pied, en sorte que, sous son règne, le royaume de Juda parvint à l'état le plus florissant. Tant que Hozias marcha selon Dieu, Dieu fut avec lui et tout alla bien pour lui. De même en avait-il été de Joseph, dont il est dit que « l'Eternel était avec lui et que l'Eternel faisait prospérer tout ce qu'il faisait » (Gen. XXXIX, 23). De même de David qui « réussissait en tout ce qu'il entreprenait, car l'Eternel était avec lui » (I Sam. XVIII, 14). Oh ! que « bienheureux est l'homme (et l'enfant) qui ne marche pas suivant le conseil des méchants, et ne se tient point dans la voie des pécheurs, et ne s'assied point au banc des moqueurs ; mais qui prend son plaisir dans la loi de l'Eternel, et sur sa loi médite jour et nuit ! Il sera comme un arbre planté près des ruisseaux d'eaux, qui rend son fruit en sa saison et dont le feuillage ne se flétrit point ; et ainsi *tout ce qu'il fera prospérera* » (Ps. I, 1-3). Il en est toujours ainsi, chers enfants, le chemin de l'obéissance à Dieu est le seul chemin de la bénédiction. Seulement, ce n'est pas une prospérité temporelle, comme pour les Juifs, qui nous est promise et assurée dans ce cas ; car le lot du chrétien fidèle ici-bas est plutôt l'angoisse et l'affliction — ce qui a été aussi le lot de notre Maître et Sauveur : mais néanmoins le chrétien obéissant est heureux dans la communion de son Dieu, il prospère spirituellement, il a la paix en Jésus, il possède toutes choses

en Christ et il a au-devant de lui un héritage incorruptible, les richesses insondables de son Rédempteur. Il faut donc obéir pour être heureux; or, qu'est-ce que Dieu demande avant tout de vous, si vous êtes encore étrangers à la vie divine? Le voici : « C'est ici son commandement, que nous croyions au nom de son Fils Jésus-Christ » — et ensuite « que nous nous aimions l'un l'autre » (1 Jean III, 23).

Encore un mot sur une circonstance, dont nous avons déjà parlé et qui fut commune à Joas et à son petit-fils Hozias. Tous deux, est-il dit, firent ce qui est droit devant Dieu et prospérèrent, tant que l'un put profiter des sages directions du grand sacrificateur Jéhoadah, et l'autre des conseils du pieux Zacharie, — ce n'est qu'après la mort de ces hommes de Dieu que l'un et l'autre s'éloignèrent du chemin de l'obéissance et perdirent, avec l'approbation du Seigneur, son secours, son appui et sa bénédiction. — Chers enfants, c'est un grand privilège que d'avoir, auprès de vous, des parents, des maîtres ou des amis vraiment chrétiens pour vous diriger, vous instruire, vous élever dans la discipline du Seigneur, vous reprendre ou vous corriger. Tous ceux d'entre vous qui ont ce bonheur ne sauraient trop l'apprécier et en rendre grâce à l'Auteur de tout bien. Mais l'essentiel pour vous, c'est d'en profiter avec le secours d'En Haut et de vous laisser amener par eux à ce Dieu d'amour qu'ils connaissent, à ce Jésus qu'ils ont trouvé pour eux-mêmes, et qu'ils vous montrent comme le seul Sauveur des pécheurs. Sans cela, chers jeunes amis, quand ces précieux directeurs vous seront ôtés ou que vous serez éloignés d'eux, abandonnés à vous-mêmes et sans avoir Dieu avec vous et son Esprit

en vous, il ne vous restera que votre faiblesse. Alors aussi viendront des chutes et, avec elles, des tribulations et des jugements. Abraham marchait avec Dieu, tandis que Lot marchait avec Abraham. Aussi, quand ils durent se séparer, Abraham conservait son autel, sa tente, son Dieu, et Lot n'avait plus rien que sa misère morale qui fut alors pleinement manifestée. Profitez donc, chers enfants, des secours spirituels que le Seigneur met à votre portée, profitez-en, pendant qu'il en est temps, pour aller à Jésus, afin que, lorsqu'ils viendraient à vous manquer, il vous reste un Sauveur, un Ami céleste, l'Esprit saint, pour vous conduire dans toute la vérité. Que le Dieu d'amour vous fasse à tous cette grâce.

Sans cela, vous auriez à répondre un jour devant le tribunal de Christ de ces privilèges mêmes qui vous avaient été accordés et votre fin pourrait être aussi lamentable que celle de Hozias. Ecoutez ce qui est dit de ce dernier, ce qu'il fit et comment il mourut : « Sitôt qu'il fut devenu fort puissant, son cœur s'éleva pour sa perte. » Toujours, comme chez son père Amatsia, l'orgueil qui se glorifie dans sa propre force, au lieu de se glorifier seulement dans Celui de qui vient toute vraie force ! Et dans son orgueil, il commit un grand péché contre l'Eternel, son Dieu, en osant s'arroger les droits de la sacrificature. Il se crut permis d'entrer dans le temple de l'Eternel, dont l'entrée n'était accordée qu'aux seuls descendants d'Aaron, et voulut y offrir l'encens sur l'autel des parfums. Il imitait donc la contradiction de Coré (Jude 11 ; Nombr. XVI), il bravait Dieu et ses ordonnances formelles, en s'attribuant un honneur qui n'appartenait qu'à ceux qui y étaient appelés de Dieu

(Hébr. V, 4). Házaria, le souverain sacrificateur, accompagné des sacrificateurs de l'Éternel, au nombre de quatre-vingt vaillants hommes, s'opposèrent au roi et lui firent les plus fortes remontrances sur son usurpation d'un office que Dieu n'avait confié qu'à eux seuls. « Sors du sanctuaire, lui dirent-ils, car tu as péché, et cela ne sera pas à ta gloire de par l'Éternel. » Alors Hozias, qui avait en sa main l'encensoir, se mit en colère; et comme il s'irritait contre les sacrificateurs, la lèpre s'éleva sur son front en leur présence, près de l'autel des parfums qu'il allait profaner. Les sacrificateurs, surpris et effrayés de ce changement soudain et dégoûtant qui apparaissait à leurs yeux sur la figure du roi, insistèrent d'autant plus pour le faire sortir du temple, car il était devenu impur. Hozias, effrayé et maintenant humilié, se hâta de sortir, parce que l'Éternel l'avait frappé. Il demeura souillé de cette affreuse maladie jusqu'à sa fin; non pas comme Marie qui, pour s'être élevée contre son frère Moïse, était aussi devenue toute blanche de lèpre dans le tabernacle; mais qui, ayant en Moïse un intercesseur puissant auprès de Dieu, ne fut que sept jours enfermée hors du camp (lisez Nomb. XII). Conformément à la loi sur les lépreux (Lévit. XIII), le roi lépreux dut demeurer dans une maison écartée, et fut retranché de la maison de l'Éternel. Son fils Jotham fut dès lors chargé du gouvernement du royaume. Hozias, étant mort lépreux à 68 ans, fut, en conséquence, enterré dans un sépulcre séparé des tombes royales.

Maintenant, chers enfants, tout, sous l'évangile de la grâce, et quant au sujet particulier qui vient de nous occuper, est précisément l'inverse de ce qui était éta-

bli sous la loi. Je veux parler de la sacrificature. Pour pouvoir l'exercer dans le temple de Jérusalem (et c'était là seulement qu'elle s'exerçait pleinement), il fallait pouvoir prouver par des généalogies qu'on descendait d'Aaron, qu'on appartenait à la famille de ce frère aîné de Moïse. Après le retour de la captivité de Babylone, plusieurs fils de sacrificateurs, n'ayant pu trouver leur inscription dans le livre des généalogies, furent exclus de la sacrificature (Esdr. II, 62; Néhém. III, 64). Or, dans l'Eglise de Dieu, pour pouvoir être sacrificateur, c'est-à-dire pour pouvoir avec assurance s'approcher de Dieu, l'adorer, lui offrir un sacrifice de louanges, il faut être de la famille de Dieu, il faut être né de Dieu, avoir trouvé en Dieu un Père et savoir que nous sommes ses enfants. Or nous sommes tous enfants de Dieu par la foi en Jésus-Christ (Gal. III, 26). Tous les chrétiens, mis par la foi en contact avec la pierre vivante, « Christ ressuscité, sont une sainte sacrificature, afin d'offrir des sacrifices spirituels, agréables à Dieu par Jésus-Christ » (1 Pier. II, 5). En sorte que, aujourd'hui, ceux qui pèchent à la manière de Hozias, entrant dans la maison de Jéhovah et voulant y offrir le parfum, sont ceux qui, encore inconvertis, n'ayant pas la foi, étant dans la lèpre morale qui est le péché, ont la prétention de s'approcher d'un Dieu, qui est un feu consumant pour tout homme étranger à la grâce (Hébr. XII, 28, 29); de lui offrir un culte, qui, sur leurs lèvres, ne peut être que souillé, parce que leurs cœurs sont souillés; de lui rendre grâces (car c'est en cela que consiste essentiellement le culte), tout en ne se confiant pas en Jésus-Christ pour leur salut, tout en méconnaissant donc cette grande consta-

tation de l'amour de Dieu pour nous, savoir que lorsque nous étions encore des pécheurs, Christ est mort pour nous. Chers enfants, je laisse à la conscience de chacun de vous de décider et de vous montrer si, dès à présent, vous êtes qualifiés pour rendre culte à Dieu, et vous approcher de Lui, comme d'un Père, pour l'adorer en esprit et en vérité. Ce sont uniquement de tels adorateurs que Dieu demande, qu'Il cherche et qu'Il forme lui-même. Puissiez-vous, par sa grâce, en faire tous partie.

Enfin, à la fin du chap. XXVI du second livre des Chroniques, il est parlé du prophète Esaïe, comme ayant écrit les faits de Hozias. Il ne nous reste rien de cette histoire. Seulement nous voyons dans Es. I, 1, que c'est sous le règne de ce monarque que cet homme de Dieu commença de prophétiser. La vision de la gloire du Fils de Dieu (Jean XII, 41), dont fut honoré Esaïe (chap. VI), eut lieu, comme il le dit, « l'année dans laquelle mourut le roi Hozias. » Osée (I, 1) et Amos (I, 1) prophétisèrent aussi au temps de Hozias. La mission de ce dernier commença « deux ans avant le tremblement de terre, » dont Zacharie (XIV, 5) parle aussi comme étant arrivé au temps de Hozias.

QUESTIONS SUR « HOZIAS, ROI DE JUDA. »

1. Comment est encore appelé Hozias?
2. Que signifient ces deux noms?
3. Quel âge avait Hozias, quand il commença à régner? combien d'années régna-t-il? à quel âge mourut-il donc?
4. Comment marcha-t-il d'abord?
5. A qui ressembla-t-il dans sa conduite?

6. Qui fut le guide ou le directeur du jeune Hozias ?
 7. Tant qu'il marcha selon Dieu, qu'est-ce que Dieu lui accorda ?
 8. Citez d'autres serviteurs de Dieu qui prospérèrent de même ?
 9. En est-il encore ainsi ?
 10. De quelle prospérité s'agit-il ici pour le chrétien fidèle ?
 11. Qu'est-ce que Dieu demande avant tout de ceux qui n'ont pas encore la vie éternelle ?
 12. Quel grand privilège nous rappellent la vie de Joas et celle de Hozias ?
 13. Mais quand on jouit de ce privilège, quel doit en être le résultat ?
 14. Qu'arriverait-il sans cela ?
 15. Citez-en un exemple biblique ?
 16. Que fit Hozias quand il fut devenu puissant ?
 17. Pourquoi était-ce un péché ?
 18. Qui s'opposa à lui ?
 19. Hozias les écouta-t-il et que lui arriva-t-il ?
 20. Où fut enfermé Hozias jusqu'à sa mort ?
 21. A qui pareille chose arriva-t-elle, mais seulement pour sept jours ?
 22. Que fallait-il pour être sacrificateur, sous la loi ?
 23. Que faut-il maintenant ?
 24. Les inconvertis peuvent-ils rendre culte à Dieu ?
 25. Qu'est-ce que Dieu est pour eux ?
 26. Citez trois prophètes qui vécurent sous le règne de Hozias.
 27. Quel événement remarquable et effrayant eut aussi lieu sous ce règne ?
-

Lettres

aux jeunes lecteurs de la Bonne Nouvelle.

TROISIÈME LETTRE.

Apocalypse VI.

Mes jeunes amis,

Les visions, contenues dans ce chapitre, nous découvrent les graves événements auxquels donnera lieu l'ouverture du livre scellé de sept sceaux. Dès longtemps déjà, Dieu avait averti les hommes des malheurs dont ils seraient atteints, s'ils ne se convertissaient pas; mais, hélas! ils n'ont pas cru les paroles de Dieu; et maintenant, il n'est plus temps. L'Agneau a pris le livre, et Il va agir selon les droits et les pouvoirs qui lui sont conférés. Les événements, décrits dans ce chapitre, peuvent donc être considérés comme le *programme*, ou l'indication sommaire des jugements dont les hommes, rebelles à la vérité, seront frappés, peu avant l'apparition en gloire du Seigneur Jésus. Il y aura sans doute bien d'autres jugements qui ne sont pas indiqués ici; voyez, par exemple, ce qui est dit au chapitre XVI; mais toutes ces terribles choses s'accompliront en très peu de temps, car quand il s'agit de jugement, le temps n'est pas *prolongé*, mais *abrégé*. Quand Dieu prolonge le temps, c'est lorsqu'il agit *en grâce*; dans ce cas, « Il use de patience, ne voulant pas qu'aucun périsse. »

Ici, mes jeunes amis, l'Agneau possède le livre qui était dans la main de Dieu; cette possession lui confère des droits et un pouvoir, en vertu desquels il agit directement, en rapport avec la création et l'état moral des hommes. Or, pour cela, Il doit rompre les sceaux du livre, et c'est ce qui a lieu ici.

Vous savez tous, je pense, ce que l'on appelle un *sceau*. C'est un grand cachet dont on se sert pour faire des empreintes sur certaines choses pour les rendre authentiques. Ici, les sept sceaux ferment le livre et personne ne peut l'ouvrir que celui à qui il est remis. C'est comme si vous cachetiez une lettre avec de la cire, votre sceau (ou cachet) serait dessus et nul, sauf la personne à laquelle elle serait adressée, n'aurait le droit de l'ouvrir.

Dans l'admirable vision du chapitre précédent, l'Agneau a pris possession du livre et, maintenant, il en rompt les sceaux. C'est alors que les jugements de Dieu commencent à fondre sur les hommes. Ce n'est plus le temps où l'on peut mettre à mort l'Agneau, sa puissance redoutable va se déployer; comment les méchants pourraient-ils se soustraire à ses effets?

Le premier sceau est ouvert; quelle en est la conséquence? Un cheval blanc paraît, et quelqu'un est assis dessus. Ce personnage, qui est-il? Et d'où sort-il? Mes jeunes amis, ce n'est pas proprement de cela que nous devons être préoccupés en ce moment, mais plutôt de ce que Dieu veut nous enseigner. Ce personnage est évidemment, dans la main du Seigneur, une verge pour châtier des peuples; il paraîtra sur la scène des événements politiques de ce monde, mais faites attention qu'il y paraîtra *« en vainqueur, et pour vaincre. »* Les hommes ne pourront rien contre lui, aussi longtemps que Dieu s'en servira pour l'accomplissement de ses desseins. Quant à savoir du sein de quelle nation il s'élèvera, cela nous importe peu, car cela ne changerait rien à ce qu'il aura mission d'accomplir.

Passons au second sceau. Lorsque le second sceau

est ouvert, paraît un « cheval rouge, » et quelqu'un monté dessus qui a le pouvoir « d'ôter la paix de la terre, et de faire que les hommes s'égorgent l'un l'autre. » Quelle chose épouvantable ! Représentez-vous, mes jeunes amis, ce que sera l'état et la position des hommes qui seront placés sous un tel jugement ! — Il n'y aura plus de liens, ni d'affection entre eux ; ils ne pourront plus se supporter les uns les autres, et quand ils se rencontreront dans la rue ou ailleurs, ils s'égorgeront sans pitié. De nos jours, on voit encore que les hommes ont certaines relations d'amitié ou de parenté ; mais quand le second sceau sera ouvert, il ne pourra plus en être ainsi : Dieu ne le permettra pas.

L'ouverture du troisième sceau amènera-t-elle une amélioration à cet état de choses si malheureux ? Hélas ! non. Lisez le verset 5. « Et lorsqu'il ouvrit le troisième sceau,..... je vis, et voici un cheval noir : et celui qui était monté dessus, ayant une balance en sa main. » Remarquez ici que la couleur du cheval qui apparaît à l'ouverture du second sceau est celle du sang ; ce qui est en parfait rapport avec le carnage qui vient après, où beaucoup de sang est répandu. Au troisième sceau, au contraire, le cheval est de couleur *noire* ; ce qui indique un deuil particulier, en rapport avec une grande calamité. De quoi s'agit-il, en effet ? D'une grande famine, résultant du prix extraordinaire des denrées alimentaires, les plus nécessaires au soutien de la vie de l'homme. « Une mesure de froment pour un denier. » Sans doute que ce sera une bien petite mesure. Peut-être sera-ce la seizième partie d'un boisseau, ou un litre ; ce serait bien peu de chose, surtout si le prix en était très élevé ; ce qui serait bien le cas, si le denier,

dont il est fait mention ici, est un denier d'or, car dans ce cas, sa valeur approximative, selon notre monnaie actuelle, serait de 9 à 10 fr.

D'après ce compte, mes jeunes amis, vous pouvez, si du moins il est exact, vous faire une idée de la désolation qu'une telle calamité produira, dans la classe pauvre surtout, car les choses épargnées dans ce jugement, ne sont pas indispensables à la vie de l'homme, savoir : « l'huile et le vin, » dont il peut aisément se passer.

L'ouverture du quatrième sceau accroît encore la souffrance du moment, bien loin de la diminuer. Un cheval livide paraît, et le nom de celui qui le monte est : « la mort ; et le hadès suivait. » — Mes jeunes amis, ce que présente cette vision ne vous fait-il pas horreur ? N'y a-t-il pas là de quoi faire frémir le plus insensible d'entre vous ? Le nom seul de l'être qui monte le cheval livide fait peur. Et pourrait-il en être autrement, puisque c'est la puissance « du roi des épouvantements ? » (Job XVIII, 14). La mort est accompagnée du hadès (lieu invisible) qui engloutit tout ce qu'elle frappe. Mais de quoi s'agit-il ici ? De quatre grandes plaies, savoir : « l'épée pour tuer, la famine, la mortalité et les bêtes sauvages de la terre. » Ceci, mes jeunes amis, est tout à fait sérieux ; car comment se soustraire à de telles plaies ? Or, faites bien attention à ceci : que comme la grâce, qui sauve le pécheur, est l'œuvre *actuelle* de Dieu ; pareillement aussi, le jugement qui détruira les méchants, sera son œuvre particulière quand le jour en sera arrivé : aujourd'hui le salut est pour le croyant ; — demain, peut-être, le jugement pour l'incrédule ; mais l'une est aussi *réelle* et *certaine* que l'autre.

A l'ouverture du cinquième sceau, un fait particulier se dévoile : le développement de la méchanceté et de la violence au milieu des hommes, car ils ont répandu le sang de ceux dont les âmes sont vues sous l'autel. Et pourquoi ont-ils été mis à mort? « Pour le témoignage de Jésus, » — « pour la Parole de Dieu, » et parce qu'ils avaient refusé de rendre « hommage à la bête, et à son image, et qu'ils n'avaient pas reçu la marque sur leur front et sur leur main » (Apoc. XX, 4). Ce sera donc pour une bonne cause, qu'on les aura mis à mort. Et quant au temps où cela arrivera, ce sera à l'époque du règne de la bête, comme le détail nous en est donné, au chapitre XIII.

Or, mes jeunes amis, quoique la vision dont nous nous occupons ne soit pas la révélation d'un jugement particulier sur les méchants; cependant, leur conduite envers les témoins du Seigneur, suscités en ce temps-là, aggravera d'une manière profonde leur culpabilité déjà si grande.

L'autel, sous lequel les âmes de ceux qui avaient été égorgés sont vues, répond à *l'autel d'airain* que Moïse fit dresser dans le parvis du tabernacle; c'était là qu'étaient offertes les victimes. Cela nous montre, que l'a sacrifice que ces fidèles témoins ont fait de leurs vies est agréable à Dieu. Encore une remarque avant que de terminer. Le langage que la Parole prête à ces âmes indique clairement que ces témoins-là sont une catégorie de fidèles, à part de l'Eglise. Ceux de ses membres qui, eux aussi, ont dû sacrifier leurs vies pour le mour de Jésus, ont tenu un langage bien différent de celui-ci. Par exemple, ils n'ont jamais demandé que Dieu les vengeât de leurs ennemis; Etienne, quand il

fut lapidé par les Juifs, ne prononça rien de semblable. Ecoutez ce qu'il demanda pour ses persécuteurs : « Seigneur ! ne leur impute point ce péché » (Act. VII, 60). — Cela nous montre, mes jeunes amis, que l'esprit, qui caractérise le témoignage des croyants composant l'Eglise, est un esprit *de grâce* et non un esprit de loi. C'est à eux, que l'Ecriture enseigne « à bénir leurs ennemis, à faire du bien à ceux qui les persécutent et à prier pour ceux qui les outragent. »

Ceux dont les âmes sont vues sous l'autel sont sur un terrain tout différent : ils ne sont pas sur le terrain de *la grâce*, mais sur celui de *la loi*. C'est ce qui explique pourquoi ils demandent que la vengeance et le jugement de Dieu atteignent ceux qui les ont mis à mort. Lisez attentivement le verset 10^o, et il vous sera facile d'établir la différence que je vous signale. Cette catégorie de témoins sera donc suscitée, *après* l'enlèvement de l'Eglise, car deux principes si opposés ne peuvent être pratiqués dans le même temps. L'esprit, selon lequel le témoignage de l'Eglise se réalise, est différent de celui qui caractérisera le témoignage qui sera rendu, après qu'elle aura été réunie à Jésus, son Epoux. Aussi remarquez que le langage, exprimé au verset 10, est le même que celui qui est constamment employé dans le livre des Psaumes. Or ce livre, on le sait, exprime non les sentiments et l'espérance de l'Eglise, mais ceux d'Israël.

Au verset 11, il est fait mention d'une *robe blanche*. Cette robe, en tant que figure, indique l'état de pureté parfaite, dans lequel se seront maintenus les fidèles de cette époque-là. Ils se seront tenus entièrement à part des corruptions de tout genre qui envelopperont

les hommes, dans un temps encore à venir. Ce n'est pas, toutefois, qu'aujourd'hui il n'y ait pas de corruption dans le monde, mais ce n'est pas le sujet dont s'occupe la vision.

Arrivons, maintenant, à l'ouverture du sixième sceau. Qu'amène-t-il au milieu des hommes? L'ébranlement et le bouleversement de tout ce qui paraît solide et stable aux yeux des hommes. Il en résultera une consternation effroyable et sans pareille; les hommes ne sauront que devenir, — « ils seront comme rendant l'âme de frayeur, dans l'attente de ce qui arrivera : les puissances mêmes des cieux seront ébranlées. » Ces terribles choses précéderont la venue de l'Agneau et « le grand jour de sa colère » (lisez attentivement les versets 12 à 17 et Matth. XXIV, 15 à 31).

Mes jeunes amis, représentez-vous une telle scène? Lorsqu'un tremblement de terre a eu lieu, dans tel ou tel pays, tous les journaux en parlent avec abondance de détails; mais qu'est cela, si on le compare à ce que nous venons de lire? Ah! mes chers amis, réfléchissez-y sérieusement. Noé ne fut garanti du déluge, qu'en étant dans l'arche que Dieu lui avait ordonné de construire. Vous, de même, ne pouvez être sauvés, à moins que vous ne soyez en Christ : Il est l'arche du salut pour tous ceux qui croient en Lui! — grands et petits, riches et pauvres, hommes âgés ou jeunes enfants; tous ceux qui croient en Lui, seront sauvés et délivrés de la colère qui vient.





Frères et sœurs.

Quand vous auriez pu parcourir avec moi l'étroit sentier, qui relie un grand village suisse du pied du Jura à l'un des hameaux qui en dépendent, vous eussiez rencontré, dans l'après-midi du dimanche 27 avril 1862, une jeune fille d'environ douze ans, à la mise simple et sans recherche, quoique fort propre, à l'air ingénu, tenant à son bras un petit sac qui contenait sa Bible et un livre d'hymnes; elle paraissait très-attentive à la lecture d'un petit livre, qu'elle parcourait des yeux tout en marchant, et qu'à sa couverture de papier vert, je reconnus de loin pour un des numéros de la Bonne Nouvelle. Evidemment, elle se rendait à l'école du dimanche; je n'osai l'interrompre en la dépassant; c'est pourquoi je ralentis mon pas, et la suivis ainsi à une

petite distance, sans qu'elle m'aperçut derrière elle, tant elle était absorbée par sa lecture. De temps à autre, le silence était interrompu par cette petite réflexion faite à haute voix : « C'est pourtant bien vrai ! » — puis après quelques lignes lues de nouveau dans le plus grand silence, elle s'écriait encore, en levant vers le ciel ses petits yeux noirs : « Oh ! oui, oui, c'est bien vrai ! » — J'allais m'approcher d'elle, pour lui demander quelle était la chose qui paraissait l'intéresser si fort, et qu'elle trouvait si vraie, lorsque tout à coup, au détour du sentier, elle fut arrêtée par un grand garçon de quinze ans, qui lui ferma le passage en étendant les bras ; puis d'un ton rude et d'un regard moitié menaçant, moitié bienveillant, il l'apostropha en ces termes : « Où vas-tu Annette ? Tiens, je l'aurais bien deviné, » ajouta-t-il, en lui arrachant son sac des mains et en l'ouvrant sans aucune cérémonie, « tu vas à ta chère école du dimanche, ma bonne petite cousine Annette, tu vas sans doute faire tes dévotions, selon ta sainte habitude, et je pense que tu te prépares à me répondre au moyen de ton indispensable petite phrase : *c'est pourtant bien vrai !* » — Et là-dessus il se mit à rire aux éclats, comme pour s'applaudir de cette moquerie ; puis, en lui rendant son sac, il reprit avec une sorte de défi menaçant : « Va donc, va à ton école du dimanche, mais dis bien de ma part à tes deux prédicateurs en herbe, ma vénérable sœur Susanne, et mon solennel cousin Georges, ton grave frère, ma petite Annette, que s'ils croient pouvoir m'attirer au nombre de leurs auditeurs, il faut qu'ils torchent sept fois leur petit couteau. Non, non, vois-tu, Albert Gérard est un être raisonnable ; ce n'est pas une poule mouillée,

comme ce grand nigaud d'Eugène, qui se laisse mener comme un petit enfant. Adieu, Annette, bien du plaisir. » Puis sautant par-dessus la haie, il courut à travers champs. À cette brusque interpellation de son cousin Albert, la petite Annette ne répondit rien ; qu'aurait-elle répondu, en effet, à celui qui volontairement fermait les yeux à la lumière et repoussait les appels de la grâce divine, endurcissant son cœur à force de présomption, d'indépendance et, j'ose le dire, d'arrogance ? C'eût été *donner les choses saintes aux chiens*, comme l'a dit le Seigneur Jésus. Non, sans doute, elle se serait bien gardée d'ajouter un mot, de peur de provoquer de la part d'Albert quelque sortie encore plus violente ; elle connaissait trop bien son caractère, étant habituée aux boutades de son cousin ; elle se contenta de pousser un gros soupir, et de derrière le buisson où je m'étais blotti et d'où j'avais tout entendu, j'aperçus deux grosses larmes s'échapper de ses yeux, dès qu'Albert fut parti. Elle continua donc son chemin, et à l'endroit où le sentier rejoint la grande route, elle fut rencontrée par son frère Eugène, d'un an plus âgé qu'elle.

— Comment, te voilà seulement, Eugène, et tu es parti de la maison une grande demi-heure avant moi ; tu sais cependant que la grande route n'allonge que de cinq minutes sur le sentier ; tu devrais donc être depuis longtemps chez la cousine Susanne ; Georges nous a devancés d'un quart-d'heure.

— Oh ! voilà comme tu es toujours avec moi, Annette ; tu ne peux pas me comprendre. Il y avait devant la maison du père Benjamin une foule de garçons et de filles, qui se seraient moqués de moi joliment, si

j'avais fait mine de passer outre, pour venir à l'école du dimanche; je me suis arrêté auprès d'eux un moment, puis j'ai fait semblant de retourner à la maison; mais j'ai traversé un champ de pommes-de-terre, et, tiens! ne voilà-t-il pas que j'aperçois de loin le cousin Albert; je me suis caché derrière un gros arbre; il ne m'a heureusement pas vu; car tu sais comme il est terrible lui, je tremble toujours à son approche. Enfin, me voilà prêt à te suivre.

— Pauvre Eugène, comme tu as peur de ce qu'on pensera de toi. Ah! si tu savais toi-même combien le Seigneur Jésus est bon, et qu'on est heureux de l'avoir pour Sauveur et pour Ami, tu n'aurais pas honte de montrer que tu l'aimes aussi, malgré.....

— Que tu es donc drôle, Annette, on voit bien que tu es fille; nous autres garçons, vois-tu, c'est tout différent; on n'aime pas paraître ridicules: c'est vexant de s'entendre donner des sobriquets; ils disent déjà de moi que je suis une *demoiselle*, parce qu'on m'a vu quelquefois le dimanche avec la cousine Susanne, et... et...

— Et avec moi, n'est-il pas vrai? achève seulement ta phrase, tu as honte de te trouver avec moi, ta pauvre petite sœur Annette, qui t'aime tant, Eugène; et en disant cela, elle lui passa les bras autour du cou, et lui donna un baiser.

Eugène parut honteux, puis il reprit: — Je t'aime beaucoup aussi, Annette, et j'aime bien aller à l'école du dimanche; je sais bien que Georges et Susanne ne nous disent que de bonnes choses et qu'ils veulent notre bien, mais si tu savais ce qu'il y a en moi! j'ai là *un quelque chose* au dedans, qui me fait craindre le monde, et *un autre quelque chose* qui m'attire vers le Seigneur Jésus, et alors je.... je....

— Oui, je comprends, et tu.... tu... cherches à accorder ensemble ces deux choses, n'est-ce pas, mon cher Eugène? Mais voilà l'heure qui sonne, hâtons-nous d'arriver. *(à suivre.)*



Jessica.

(SUITE DE LA PAGE 216.)

— Pardon, Monsieur, dit-elle, je sais qu'il ne pourra pas venir, non il ne le pourra pas. C'est très loin et M. Daniel a beaucoup de pratiques. Non, il ne pourra jamais venir chercher l'argent.

— Jessica, dit M. Wilson, voici ce que je vais faire ; je vais avoir confiance en toi et je te donnerai un demi-shilling* chaque dimanche, si tu me promets de le remettre à ton ami aussitôt que tu le verras. Je saurai si tu me trompes.

Et les yeux du ministre se fixèrent encore une fois d'un regard perçant et incisif sur ceux de l'enfant, mais de nouveau le sourire tendre et compatissant revint sur sa figure.

— Je ne puis donc rien faire de plus pour toi? dit-il d'un ton triste.

— Non, M. le ministre, répondit Jessica, seulement parlez-moi de Dieu.

— Eh! bien, écoute-moi attentivement, mon enfant : Au commencement, Dieu avait créé l'homme à son image, et l'homme était innocent et pur ; mais il

* Pièce de 60 centimes.

ne demeura pas ainsi, il désobéit à Dieu et de cette manière le mal, c'est-à-dire le péché, est entré dans le monde. Alors Dieu dit à l'homme qu'il devait mourir, parce qu'il avait péché; et depuis Adam, qui était le premier homme, tous les hommes ont été des pécheurs et ont dû mourir. Cependant Dieu n'a pas abandonné les hommes, il les a aimés et a voulu les avoir auprès de lui dans le ciel; mais ils ne pouvaient pas y entrer tels qu'ils étaient, souillés et entièrement corrompus par le péché. Alors, Dieu a envoyé son propre Fils unique et bien-aimé sur la terre, pour mourir pour les hommes et porter le châtiment qu'ils avaient mérité. Le juste est mort pour les injustes. C'est ainsi que le Seigneur Jésus-Christ est devenu le Sauveur; son sang purifie de tout péché et de toute souillure et ouvre à l'homme la porte du ciel. Tous ceux qui vont à Jésus pour être sauvés et lavés de leurs péchés, sont rendus nets et peuvent être sûrs d'aller auprès de Lui après leur mort. Jésus leur prépare une place dans la maison de son Père, qui est aussi devenu leur Père. Et si tu vas à Jésus, Jessica, comme à Celui qui est mort pour toi, son sang te purifie de tous tes péchés, et tu as ta place dans le ciel auprès de Lui. Peux-tu croire cela, mon enfant?

— Oui, M. le ministre, répondit doucement la petite fille.

— Que Dieu te bénisse, chère enfant, dit M. Wilson d'un accent qui pénétra au fond du cœur de Jessica.

M. Wilson se leva, descendit avec précaution l'échelle, suivi de Jessica qui le conduisit par le chemin le plus court jusqu'à l'une des grandes rues de la ville. Il lui avait donné un shilling, et bien plus que cela dans ce

qu'il lui avait dit, et elle rentra dans sa pauvre chambre en se trouvant bien riche.

Le lendemain, la petite fille se présenta comme une pratique à la boutique de Daniel, et lui remit d'avance la pièce d'argent toute entière. Il fut légèrement troublé en écoutant son récit, et craignit que le ministre ne finit par le découvrir; d'un autre côté il ne pouvait pas empêcher l'enfant de venir prendre chaque matin un bon déjeuner. Il se dit qu'après tout, s'il était découvert, il préférerait renoncer à son commerce plutôt que d'indisposer les grands personnages de la chapelle; mais que, si on n'apprenait rien, il serait ridicule de renoncer à ce qui lui faisait gagner beaucoup d'argent semaine après semaine.

Réponse à la prière de Jessica.

Chaque dimanche soir, on voyait maintenant l'enfant se diriger avec confiance, nu-pieds et nu-tête vers la chapelle, où se réunissaient les grands personnages dont avait parlé Daniel; toutefois, avant de prendre sa place, Jessica se couvrait d'un petit manteau et d'un chapeau qui avaient appartenu à la fille aînée du ministre et qui étaient gardés dans un armoire avec la robe de serge du sacristain. L'enfant avait ainsi une apparence plus convenable aux yeux de la congrégation. Du reste, M. Wilson n'avait pas d'auditeur plus attentif, et il aurait vivement senti l'absence de ce pâle et sérieux petit visage s'il ne l'avait pas vu à sa place devant la chaire. A la fin du service, il lui parlait pendant quelques instants dans la sacristie; souvent ce n'étaient que quelques mots, quand le travail du jour l'avait fatigué. Le shilling placé sur la cheminée par

les soins de Jane et de Winnie, était donné à Jessica, et immédiatement remis par elle à Daniel à la sortie de la chapelle, de sorte que le déjeûner de la petite fille lui était ainsi assuré jour après jour.

Mais il vint un dimanche où le ministre, en montant dans la chaire, n'aperçut pas devant lui la figure intelligente de l'enfant, et où le shilling demeura intact sur la cheminée de la sacristie. Daniel, de son côté, la cherchait en vain du regard tous les matins, mais point de Jessica qui se glissât derrière la table, pour s'asseoir près de lui avec son déjeûner sur les genoux et lui faire une foule de questions extraordinaires. Sa présence lui manqua plus qu'il ne l'aurait pensé. Il avait beau se dire que l'enfant ne lui était rien ; il sentait qu'elle lui était devenue quelque chose et qu'il ne pouvait s'empêcher d'être inquiet et mal à l'aise à son égard. Il se reprocha de ne jamais lui avoir demandé où elle demeurait. Le ministre le savait et la pensée de s'en informer auprès de lui traversa son esprit, mais cela pourrait éveiller des soupçons. Comment expliquerait-il son anxiété, puisqu'il était censé n'avoir remarqué son absence qu'un seul dimanche soir ? Il courrait donc le risque d'être découvert et après tout . . . Jessica ne lui était rien. Daniel rentra donc chez lui et se mit à examiner son livret de la caisse d'épargnes et à compter son argent, qu'il eut la satisfaction de voir se monter à une somme d'environ 400 livres, à laquelle il ajoutait quelque chose encore toutes les semaines.

A suivre.





TERRASSE DE MARRON EN ORIENT.

Jotham.

2 Rois, XIV, XV. — 2 Chron. XXVII.

Durant les 52 années du long règne de Hozias, cinq rois s'étaient successivement assis sur le trône d'Israël, à Samarie. Tous furent méchants et idolâtres; de chacun d'eux, comme de tous leurs prédécesseurs, l'Écriture rend ce témoignage : « Il fit ce qui est mauvais aux yeux de l'Éternel; il ne se détourna d'aucun des péchés de Jéroboam, fils de Nébat, par lesquels il avait fait pécher Israël. » C'est là un bien triste refrain qui commence l'histoire de chacun des dix-neuf rois d'Is-

raël à l'exception du dernier. Sur les cinq princes que nous allons nommer, c'est par l'assassinat de leur prédécesseur que quatre d'entre eux usurpent la royauté.

Mais avant ces cinq rois, nous avons d'abord Jéroboam II, qui succède à son père Joas. Son règne est prospère, il étend, par des conquêtes, les limites de ses états, conformément à la parole de l'Éternel, le Dieu d'Israël, qu'il avait proférée par le moyen de son serviteur Jonas, fils d'Amittai, prophète. Le peuple est corrompu; à l'exemple de son monarque, il se détourne du Seigneur; mais Dieu n'en demeure pas moins le Dieu d'Israël, parce qu'Il ne peut se renier Lui-même, et que ses dons et sa vocation sont sans repentir. Si nous sommes infidèles, il demeure fidèle (2 Tim. II, 13; Rom. XI, 29). Puis le Seigneur est plein de compassion et de long support; patient envers tous, ne voulant pas qu'aucun périsse, mais que tous se repentent; aussi la longue patience du Seigneur est pour votre salut (2 Pier. III, 9, 15). C'est ce qui apparaît admirablement dans l'histoire des dix tribus révoltées et apostates. Sous le règne de Jéroboam II, on y voyait régner l'idolâtrie et les mêmes abominations qu'auparavant; mais Dieu, dans sa bonté infinie, voulut bien leur laisser encore du temps pour se convertir, et les attirer à Lui par des bienfaits. Puis c'est dans la totale faiblesse que s'accomplit la puissance du Seigneur; et d'un autre côté, Israël est toujours aimé de Dieu, à cause des pères, Abraham, Isaac et Jacob, auxquels Il a fait des promesses de bénédiction qui ne peuvent pas être anéanties. C'est ce que montrent ces belles paroles: « Parce que l'Éternel vit que l'affliction d'Israël était fort amère, et que tout avait pris fin, tant ce qui

est soigné que ce qui est abandonné [c'est-à-dire, que ce malheureux peuple était absolument sans ressource], et qu'il n'y avait personne qui aidât Israël; et que l'Eternel n'avait point parlé d'effacer le nom d'Israël de dessous les cieux; à cause de cela, il les délivra par les mains de Jéroboam, fils de Joas. »

Zacharie, fils de Jéroboam, succéda à son père : ainsi se trouva accomplie la promesse que Dieu avait faite au roi Jéhu (2 Rois X, 30), que ses héritiers seraient en possession du trône jusqu'à la quatrième génération; mais le temps était venu, où cette famille idolâtre devait être jugée et détruite, comme l'avait aussi annoncé le prophète Osée (I, 1, 4).

Zacharie n'avait régné que six mois, lorsque Sallum fit une conspiration contre lui et le tua en présence du peuple. Mais ce régicide ne régna qu'un mois à Samarie, car Ménahem vint et frappa Sallum et le tua et il régna en sa place pendant dix ans. Pul, roi des Assyriens, envahit avec une armée le pays d'Israël, et Ménahem ne put obtenir la paix qu'en donnant mille talents d'argent à Pul, afin qu'il lui aidât à affermir le royaume entre ses mains. Ainsi, au lieu de s'attendre à Dieu seul, le roi d'Israël se confiait en un païen. Triste expédient, car il est écrit : « Maudit soit l'homme qui se confie en l'homme, et qui de la chair fait son bras, et dont le cœur se retire de l'Eternel » (Jérém. XVII, 5)!

Peu avant la mort de Hozias, roi de Juda, Pécakia, fils de Ménahem, succéda à celui-ci sur le trône d'Israël; mais à peine avait-il régné deux ans, qu'il fut tué dans son palais par Pécak, général de son armée, qui s'empara du trône, mais qui ne fit pas mieux que les

rois précédents et ne se désista point des péchés de Jéroboam.

Quelle déplorable histoire, n'est-ce pas, chers enfants? Quels rois impies et cruels, quels exemples ils donnaient aux Israélites qui, naturellement, se plongeaient toujours plus avant dans l'impiété. Ils employaient les bienfaits que Dieu leur accordait à satisfaire leurs passions criminelles. Les prophètes qui leur annonçaient leur ruine prochaine, n'étaient point écoutés et ils se croyaient en sécurité. Il en sera de même du monde jusqu'au moment de l'arrivée du Seigneur Jésus pour le juger. Alors aussi, « il y aura des moqueurs, se conduisant selon leurs propres convoitises, et disant : Où est la promesse de son avènement? » Et « quand ils diront : Paix et sûreté, alors il leur surviendra une subite destruction.... et ils n'échapperont pas » (2 Pier. III, 3; 1 Thes. V, 3).

La seconde année du règne de Pécak en Israël, mourut Hozias, roi de Juda, et Jotham, son fils, régna en sa place. Il était âgé de vingt-cinq ans quand il monta sur le trône, et il régna seize ans à Jérusalem. Il fit ce qui est droit aux yeux de l'Éternel, tout comme avait fait Hozias, son père; seulement il n'entra pas, comme son père, dans la maison de Dieu. Cependant, le peuple se corrompait encore, précisément peut-être, comme, hélas! ce n'est que trop souvent le cas, parce que, sous le doux gouvernement de ce prince pieux, le pays jouissait de la paix et d'une grande prospérité. Souvenez-vous aussi, chers enfants, qu'il est écrit : « Méprises-tu les richesses de la bonté, de la patience et de la longue attente de Dieu, ne connaissant pas que sa bonté te pousse à la repentance » (Rom. II, 4)?

Une seule chose manqua au portrait moral de ce pieux descendant de David. Il est dit de son règne : « Seulement les hauts-lieux ne furent pas abolis : le peuple sacrifiait encore et faisait fumer le parfum sur les hauts-lieux. » Attaché au culte du vrai Dieu, autant que son père l'avait été d'abord, il ne s'oublia pas comme lui jusqu'à vouloir s'arroger les fonctions des sacrificateurs. On ne peut lui reprocher que d'avoir, par manque de courage ou faiblesse de foi, laissé subsister ces hauts-lieux, où le peuple allait sacrifier et célébrer un culte, tandis que le Seigneur ne voulait qu'un temple et qu'un autel commun à tout le peuple des fils d'Abraham.

A part cette seule tache, aucun reproche n'est fait à Jotham. Ses trois prédécesseurs, Joas, Amatsia et Hozias, avaient bien commencé et mal fini leur règne, tandis que Jotham montra jusqu'à la fin la même piété, le même dévouement à son Dieu. Il bâtit ou répara la plus haute porte de la Maison de Dieu; il construisit des villes, des châteaux et des tours; il vainquit les Hammonites et leur fit payer un tribut considérable. En un mot, « il devint fort puissant, parce qu'il avait dirigé ses voies devant la face de l'Éternel, son Dieu. » Cela veut dire qu'il marchait ou se conduisait constamment comme étant devant Dieu, et conformément à sa sainte volonté. Que le Seigneur vous accorde la grâce, chers enfants, de diriger aussi vos voies devant sa face, afin que vous soyez fortifiés dans sa puissance et dans son amour. Pour cela, il faut que chacun de vous puisse appeler Dieu : « mon Dieu, » comme c'était le cas de Jotham; or, c'est en allant à Dieu par Christ que Dieu devient notre Dieu et notre Père.

Jotham est le seul roi de Juda, auquel l'Écriture ne fit aucun de reproche grave, et cependant il mourut à 41 ans. La mort des serviteurs ou des enfants de Dieu peut être l'effet d'un jugement du Seigneur, alors que, par manque de vigilance et de fidélité, ils ont commis quelque péché, qu'ils n'ont pas jugé et confessé et qui est à la mort (1 Jean V, 16, 17). Mais, d'un autre côté, la mort d'un croyant peut être souvent aussi une preuve de l'amour tout spécial de son Dieu, qui le recueille de devant le mal (Es. LVII, 1) et l'introduit dans son repos. Tel fut évidemment le cas de Jotham ; tel avait été aussi le cas d'Abija, jeune fils du premier Jéroboam, et dont nous vous avons parlé dans le temps. Comme l'Éternel allait faire venir « du mal » sur la maison de Jéroboam et l'exterminer entièrement, il retira à Lui le jeune Abija, « parce que, dit-il, en lui seul, dans la maison de Jéroboam, il s'est trouvé quelque chose de bon devant l'Éternel, le Dieu d'Israël » (1 Rois XIV, 13).

Dans tous les cas, la mort d'un enfant de Dieu est « un gain » pour lui ; il est toujours beaucoup meilleur d'être avec Christ. Si nous sommes châtiés de cette manière, c'est afin que nous ne soyons pas condamnés avec le monde ; et quant aux chrétiens fidèles, ils ont de la confiance, aimant mieux être absents du corps et être présents avec le Seigneur (Phil. I, 21 ; 1 Cor. XI, 32 ; 2 Cor. V, 8). Chacun de vous ne répéterait-il donc pas cette parole du faux prophète Balaam, mais avec plus de sincérité que lui : « Que je meure de la mort des justes, et que ma fin soit semblable à la leur » (Nombr. XXIII, 10) !

Pendant que le pieux Jotham régnait en Judée, Ro-

mulus jetait les fondements de Rome et du vaste empire romain, l'an 753, avant Jésus-Christ. Quel contraste dans le caractère de ces deux princes et dans leurs œuvres!

QUESTIONS SUR « JOTHAM. »

1. Combien de rois régnèrent en Israël pendant le règne de Hozias en Juda?
2. Que furent ces cinq rois : qu'est-il écrit de chacun d'eux?
3. Comment quatre d'entre eux moururent-ils?
4. Qui régna en Israël avant ces cinq rois, et que fut son règne?
5. Par quel prophète fut-il encouragé de la part de Dieu?
6. Comment expliquez-vous cette prospérité du peuple d'Israël malgré sa corruption?
7. Qui succéda à Jéroboam II, et quelle parole de Dieu fut ainsi accomplie?
8. Combien de temps régna Zacharie, comment mourut-il et qui lui succéda?
9. Combien de temps régna Sallum, comment mourut-il et qui lui succéda?
10. Combien de temps régna Ménaïem et en qui se confia-t-il dans sa détresse?
11. Qui succéda à Ménaïem, combien de temps régna-t-il?
12. Comment vivaient les Israélites — qui fera un jour de même qu'eux?
13. Qui succéda à Hozias à Jérusalem?
14. Combien de temps régna-t-il et quel témoignage lui rend l'Écriture?
15. Quelle est la seule chose qui manque au portrait moral de Jotham?
16. Pourquoi devint-il fort puissant?
17. Que vous faut-il pour pouvoir en faire autant?
18. A quel âge mourut Jotham?

19. Comment peut-on considérer la mort des serviteurs de Dieu ?
20. Dans tous les cas, qu'est-elle pour le croyant ?
21. Quelle parole pouvons-nous répéter ?
22. Quel grand événement contemporain du règne de Jotham pouvez-vous indiquer ?



Jessica.

(Suite et fin de la page 240.)

Mais lorsque le dimanche suivant la place de Jessica demeura de nouveau inoccupée, l'inquiétude du prudent sacristain triompha de ses calculs et de ses craintes. Le ministre s'était retiré, comme d'habitude, dans la sacristie et appuyé à la cheminée il regardait pensif la pièce d'argent que Winnie avait mise là avant le service et qui n'avait pas été réclamée, lorsqu'on frappa à la porte et que Daniel entra d'un air respectueux et avec une certaine hésitation.

— Qu'y a-t-il, Standring ? demanda M. Wilson.

— Monsieur, dit-il, je suis inquiet au sujet de cette petite fille, et je sais que vous êtes allé la voir une fois, car elle m'en a parlé. J'ose donc prendre la liberté de vous demander où elle demeure et j'irai voir ce qu'elle est devenue.

— C'est très-bien, Standring, répondit le ministre ; je suis aussi préoccupé de cette enfant et mes petites filles le sont également. Je pensais à y aller moi-même, mais mon temps est très pris en ce moment.

— J'irai, Monsieur, répliqua aussitôt le sacristain

et après avoir obtenu le renseignement désiré, il éteignit les lampes, ferma les portes et se dirigea vers son logement solitaire. Mais, quoiqu'il fût déjà assez tard, et que la demeure de Jessica fût éloignée, Daniel sentit que son anxiété ne lui permettait pas de rentrer chez lui. Il avait beau raisonner avec lui-même et se dire, debout au coin d'une rue, incertain et troublé, que la première chose qu'il ferait le lendemain après avoir serré sa boutique, ce serait d'aller voir Jessica, il lui semblait voir, à la vague lueur du crépuscule, la forme pâle et amaigrie de l'enfant glisser devant lui et se retourner comme pour s'assurer qu'il la suivait. Ce n'était qu'une illusion et il se moquait de lui-même, mais son rire était forcé et il avait la gorge serrée. Il boutonna donc soigneusement sa redingote du dimanche sur sa montre et sa chaîne en argent, et s'élança d'un pas rapide vers le centre de la ville.

La nuit n'était pas encore tout à fait venue quand il arriva dans la rue indiquée, et qu'il chercha après l'étroite porte qui donnait entrée dans la cour ; mais en ouvrant celle de l'écurie, il hésita en voyant devant lui un espace noir où ses yeux ne distinguaient rien. Il pensait déjà à se retirer avant qu'il ne fût trop tard, lorsque, à travers les fentes du plancher au-dessus de sa tête, il entendit une voix faible prononcer ces paroles :

— Mon Père, daigne m'envoyer quelqu'un, au nom de ton Fils Jésus-Christ. Amen !

Me voici, Jessica, s'écria Daniel en sentant son cœur bondir dans sa poitrine, comme il ne l'avait pas éprouvé depuis des années, tellement que la respiration lui manqua, et s'efforçant de percer du regard la profonde obscurité. Enfin il distingua vaguement l'échelle et avec

une promptitude qui l'étonna lui-même il monta le long des échelons rompus, et pénétra dans le réduit où l'enfant était couchée sans lumière. Par bonheur il portait avec lui des allumettes et un bout de bougie avec lequel il allumait les lampes de la chapelle, et bientôt un jet de lumière vint éclairer les traits pâles de Jessica. Elle était étendue sur une mince litière de paille sous la partie du toit d'où les tuiles n'étaient pas tombées, et n'ayant pas d'autre couverture que les haillons qu'elle portait sur elle. — En voyant Daniel, un sourire joyeux passa sur sa figure.

— Ah ! dit-elle d'une voix faible, c'est M. Daniel. Est-ce que Dieu vous a dit de venir ici, M. Daniel ?

— Oui, dit Daniel en s'agenouillant auprès d'elle, en prenant sa main amaigrie entre les siennes et en écartant de son front ses cheveux en désordre.

— Que vous a-t-il dit, M. Daniel ? dit Jessica.

— Il m'a dit que j'étais un grand pécheur, répliqua le sacristain. Il m'a dit que j'avais plus d'affection pour un peu de méchant argent que pour une pauvre enfant abandonnée, qu'il m'avait envoyée pour que je lui fisse un peu de bien pour l'amour de Lui : Dieu a sondé mon cœur et m'a dit : Insensé ! « cette nuit même ton âme te sera redemandée, et ces choses que tu as préparées à qui seront-elles » (Luc XII, 20) ? Et je n'eus rien à Lui répondre, Jessica. Il me demandait compte et je n'avais rien à Lui dire.

— N'êtes-vous pas bon, M. Daniel ? murmura l'enfant.

— Non, je suis un misérable pécheur, s'écria-t-il, tandis que les larmes coulaient le long de ses joues. Je me suis tenu constamment dans la maison de Dieu, mais ce n'était que pour gagner de l'argent. J'ai

beaucoup travaillé, mais rien que pour gagner de l'argent, et maintenant Dieu m'a regardé et il me dit : « Insensé ! » O Jessica ! Jessica ! tu es plus faite pour le ciel que je ne le fus de ma vie !

— Pourquoi ne demandez-vous pas à Dieu de vous rendre bon pour l'amour de Jésus-Christ ? demanda-t-elle.

— Je ne le puis pas, dit-il, dimanche après dimanche je me suis agenouillé quand le ministre priait, mais tout le temps je pensais combien les gens qui venaient en voiture devaient être riches. J'ai aimé l'argent, j'ai rendu un culte à l'argent, voilà ce que j'ai fait, et j'ai failli te laisser mourir plutôt que de perdre une partie de mes bénéfices. Je suis un très grand pécheur !

— Mais vous savez ce que le ministre dit si souvent, murmura Jessica. « En ceci est l'amour, non que nous ayons aimé Dieu, mais en ce que Lui nous aima, et qu'il envoya son Fils pour être la propitiation pour nos péchés » (1 Jean IV, 10).

— J'ai entendu tout cela tant de fois que je ne le sens plus, répondit Daniel. Il y eut un temps où j'aimais ce que le ministre disait, mais à présent cela entre par une oreille et sort par l'autre. Mon cœur est endurci, Jessica.

A la faible lueur de la bougie, Daniel vit les yeux de Jessica fixés sur lui avec une expression de tristesse et d'affection ; elle se couvrit la figure de sa main débile et de ses lèvres desséchées par la fièvre s'échappèrent ces paroles : Mon Dieu ! daigne changer le cœur de M. Daniel, pour l'amour de Jésus. Amen !

Elle se tut et Daniel aussi garda le silence. Il ôta sa belle redingote et en couvrit le corps glacé de l'enfant

qui frissonnait de froid malgré la chaleur d'un soir d'été; et en le faisant il se souvint de ce que dit le Seigneur: «En tant que vous avez fait ces choses à l'un des plus petits qui sont mes frères, vous me les avez faites à moi-même» (Matth. XXV, 40). Daniel Standring sentit que son cœur se tournait avec amour vers le Sauveur et, courbant la tête sur ses mains, il s'écria du plus profond de son âme: «O Dieu! sois apaisé envers moi, pécheur (Luc XVIII, 13)!

L'ombre de la mort.

Le lendemain matin, il ne se trouva pas de boutique de café sous l'arche du chemin de fer, et les chalands de Daniel furent fort étonnés en s'approchant du coin où ils étaient habitués à prendre leur déjeuner matinal. Ils auraient été bien plus étonnés encore s'ils avaient pu voir à quoi Daniel s'occupait dans le misérable grenier. La veille au soir, il avait chargé une bonne femme du voisinage d'acheter des provisions et du bois, et pendant toute la nuit il avait veillé auprès de Jessica en délire. Dans ses paroles incohérentes elle avait souvent parlé à Dieu et prié pour M. Daniel.

La voisine informa le sacristain que la mère de l'enfant était partie quelques jours auparavant, craignant qu'elle n'eût une mauvaise fièvre, et qu'elle seule (la voisine) avait pris soin de Jessica de temps à autre.

Dès que le matin fut venu, Daniel fit chercher le médecin, et avec son consentement, il enveloppa la pauvre enfant dans sa redingote, et la tenant tendrement dans ses bras, il descendit l'échelle et la porta dans une voiture, que la voisine avait fait avancer jusque devant la porte de la cour. C'était dans sa propre

chambre que Daniel avait résolu de conduire Jessica et quand la propriétaire du logement se montra à la porte, les poings sur les hanches, pour interdire l'entrée à la petite vagabonde, la demi-couronne que Daniel lui glissa dans la main, la réduisit au silence.

Dans l'après-midi de ce jour, M. Wilson reçut par la poste le billet suivant :

Monsieur le pasteur,

Si vous voulez bien condescendre à entrer dans mon humble demeure, vous y trouverez la petite Jessica qui est près de mourir, à moins que Dieu, dans sa grâce, ne la rende à la vie. Espérant que vous excuserez la liberté que je prends de vous écrire, car je ne puis quitter l'enfant, je me dis

Votre respectueux serviteur

D. STANDRING.

P. S. Jessica envoie ses salutations respectueuses à Mellos Jane et Winnie.

Le ministre mit aussitôt de côté le livre qu'il tenait, et se rendit sans tarder chez le sacristain. Il trouva Jessica couchée sur le lit de Daniel, tranquille et en repos, mais ses traits allongés étaient mortellement pâles, et ses yeux enfoncés avaient un regard éteint. Elle était trop faible pour pouvoir tourner la tête quand la porte s'ouvrit, et M. Wilson demeura un moment immobile et contempla alternativement l'enfant et Daniel assis à la tête du lit. Le sacristain examinait les papiers renfermés dans son secrétaire et calculait une fois de plus combien il avait lait d'épargnes.

Lorsque le ministre s'avança dans la chambre, les joues de Jessica se couvrirent d'une rougeur brûlante.

— Oh ! M. le ministre, s'écria-t-elle, Dieu m'a donné

tout ce dont j'avais besoin, excepté de payer M. Daniel pour le café qu'il avait l'habitude de me donner !

— Mais Dieu m'a payé bien au-delà, dit Daniel en se levant pour recevoir M. Wilson. Il m'a donné mon âme en échange. Permettez-moi de vous le dire cette fois, M. le ministre. Vous êtes un homme très savant et un grand prédicateur, et une foule de monde vient pour vous entendre, tellement que j'ai quelquefois bien de la peine à leur trouver des places, mais en attendant et tout en vous écoutant prêcher tous les dimanches, je faisais la perte de mon âme, et bien que vous me voyiez là devant vous tant et tant de fois, jamais vous ne m'avez demandé : Standring, es-tu un homme sauvé ?

— Standring, répondit le ministre, d'un ton de grande peine et de regret, je n'ai pas douté un seul instant que vous ne fussiez chrétien !

— Ah ! continua Daniel, mais c'est que Dieu voulait que quelqu'un s'en informât, et il ne trouva personne dans la congrégation qui en prit la peine ; c'est pourquoi il m'envoya cette pauvre petite fille. Et peu m'importe maintenant de l'avouer, quand même je devrais perdre ma place — voilà plus de dix ans que je tiens une boutique de café pendant la semaine, et que j'ai gagné, une semaine dans l'autre, plus de dix shillings. Mais je craignais que le consistoire ne m'approuvât pas, c'est pourquoi je me cachais, et j'enlevais ma boutique chaque jour, de bonne heure. C'est moi qui vendais à Jessica la tasse de café que vous aviez la honte de payer pour elle.

— Il n'y a pas de mal à cela, mon vieux, dit M. Wilson avec douceur, vous n'aviez pas besoin d'en faire un mystère.

— Eh ! bien, continua Daniel, les questions que cette pauvre petite créature me faisait sont entrées plus vivement et plus profondément dans ma conscience que tous vos sermons, si j'ose parler ainsi. Que de fois elle est venue le matin et, me regardant fixement avec ses yeux affectueux, elle me demandait : N'aimez-vous pas Jésus, M. Daniel ? N'êtes-vous pas bien content de pouvoir aller à Dieu par lui ? Est-ce que nous ne sommes pas tous les jours plus près du ciel, M. Daniel ? Tout comme elle me dit un jour : Allez-vous donner tout votre argent à Dieu, M. Daniel ? Ah ! cette question m'a fait réfléchir, en effet, et elle n'a pas trouvé de réponse jusqu'à ce moment. Pendant que j'étais assis auprès du lit, j'ai compté tout ce que je possède, c'est 397 livres 17 shillings, et j'ai dit : Seigneur, tout est à toi, et je donnerais jusqu'au dernier sou plutôt que de perdre l'enfant, si c'est la bonne volonté de lui conserver la vie.

La voix de Daniel était tremblante et il cacha sa figure sur l'oreiller où Jessica reposait faible et immobile ; mais sur les lèvres de la petite malade était un sourire très doux et elle posa sa main frêle sur la tête inclinée à côté d'elle. Puis elle ferma les yeux et dans un murmure à peine intelligible, ces mots arrivèrent aux oreilles de M. Wilson et du sacristain :

— Mon Dieu ! je t'avais demandé de me prendre près de toi dans le ciel, mais si M. Daniel a besoin de moi, daigne me laisser ici encore un peu de temps, pour l'amour de Jésus. Amen !

Pendant quelques instants, un silence profond régna dans la chambre. Daniel tenait toujours sa figure cachée dans l'oreiller et le pasteur debout auprès de lui,

la tête inclinée et les mains jointes, priait. Quand M. Wilson porta de nouveau ses regards vers l'enfant, il vit sur ses traits une expression de repos et de paix et de sa bouche entr'ouverte s'échappait une respiration faible, mais régulière. Il prit sa petite main dans les siennes avec un sentiment de tristesse et de crainte, mais au lieu du froid de la mort, il sentit la moiteur chaude et douce de la vie. Il toucha l'épaule de Daniel et quand celui-ci leva la tête, vivement alarmé, il lui dit tout bas : Elle n'est pas morte, mais elle dort !

Avant même que Jessica fût entièrement rétablie, Daniel loua une petite maison pour y habiter avec sa fille adoptive. Il s'informa plusieurs fois après sa mère, mais elle ne réapparut plus dans ses anciens repaires, et ce fut une satisfaction pour lui que personne ne vint l'empêcher de se charger de l'enfant. Dès qu'elle fut assez forte, ils firent ensemble plus d'une joyeuse promenade le matin de bonne heure, quand ils se dirigeaient du côté du pont du chemin de fer, où la petite fille prenait sa place derrière la table, et apprit bientôt à servir les pratiques. D'autres fois, elle aidait gaîment à balayer et à épousseter la chapelle dans laquelle elle s'était glissée d'abord avec tant de mystère ; et son bonheur était de soigner la chaire et la sacristie et le banc où les enfants du ministre s'asseyaient, pendant que Daniel et la femme qu'il employait nettoyaient le reste du bâtiment. Plus d'un dimanche aussi, le ministre dans la chaire et ses petites filles dans leur banc, et Daniel marchant doucement au fond de la chapelle, se souvenaient, en voyant la figure sérieuse, animée et heureuse de Jessica, de la première fois où elle avait paru au milieu de la congrégation et de sa première prière.

Frères et sœurs.

(SUITE DE LA PAGE 257.)

Laissons nos deux enfants se rendre à leur école du dimanche : je les suivis de loin, dans l'espoir de saisir quelques mots de la leçon du jour, en me tenant dehors assis sur un banc près des fenêtres ouvertes, car la petite chambre où avait lieu l'école était au rez-de-chaussée. Plusieurs jeunes filles de dix à quinze ans, et quatre ou cinq petits garçons entrèrent successivement dans la maison. Ils étaient suivis d'Annette et d'Eugène ; celui-ci avait plusieurs fois tourné la tête de côté et d'autre pour s'assurer qu'aucun de ceux qu'il avait rencontrés devant la porte du vieux Benjamin ne pouvait le voir entrer.

Mais avant d'aller plus loin, il faut que je donne à mes jeunes lecteurs quelques détails sur les deux familles qui nous occupent ici ; je les connaissais bien, puisque j'habitais la localité depuis cinq ans. M. Gérard était un ancien horloger de Genève, qu'une maladie avait enlevé, lorsque ses deux enfants, Susanne et Albert, étaient encore bien jeunes ; la première n'ayant que douze ans et son frère six, à la mort du père. La veuve, après avoir fait tout son possible pour se tirer d'affaire, avait fini par quitter Genève, deux ans plus tard, pour revenir dans son village natal et s'y établir comme blanchisseuse ; mais elle avait eu, en partant, le bonheur de laisser Susanne en apprentissage chez une bonne couturière de la ville, femme pieuse et pleine du désir de voir ses jeunes ouvrières et ses apprenties gardées contre les séductions et la corruption d'une

ville populeuse; elle leur donnait rendez-vous le dimanche et les conduisait à divers lieux d'édification ou d'évangélisation, les menait ensuite à la promenade et leur parlait de l'amour du Seigneur Jésus, en leur lisant fréquemment les Ecritures. Ce fut ainsi que Susanne Gérard fut rendue attentive aux déclarations positives de la Parole de vérité, et amenée à juger, par cette Parole, son vrai état devant Dieu; *la cognée était mise à la racine de l'arbre*; elle se voyait ainsi menacée d'être jetée au feu, comme un arbre inutile, sans fruit pour le Dieu saint. Aussi quel fut son bonheur, et quelle joie remplit son cœur, lorsqu'elle apprit et qu'elle crut fermement que Jésus avait pris avec Lui sur la croix tous ses péchés et avait répondu pour les pécheurs, en étant *fait péché* pour eux, Lui qui ne connut jamais le péché! Dès lors elle n'eut plus qu'une pensée, c'était de terminer son apprentissage et d'aller s'établir comme couturière en robes, dans son village, afin d'être auprès de sa mère, et de lui parler de l'amour du Seigneur Jésus; son désir était aussi d'aider cette mère à élever son jeune frère dans la crainte du Seigneur. Mais *les voies de Dieu ne sont pas nos voies, et ses pensées ne sont pas nos pensées*; un an après son retour au village, la mère de Susanne tomba malade; sa fille la soigna avec toute la tendresse possible, mais elle eut la douleur de voir que tous les soins étaient désormais inutiles: il n'y avait plus d'espoir de guérison. En effet, la veuve Gérard mourut au bout de quelque temps, laissant à la pauvre Susanne, au milieu de sa désolation, la douce assurance que sa mère avait reçu la paix avant son délogement. Susanne avait alors 18 ans et son frère Albert 12. Le tuteur des deux enfants

avait laissé à la jeune fille la liberté de rester au village et d'y exercer sa profession; il ne la gênait en rien. Quant à Albert, élevé à peu près sans père, son caractère d'indépendance s'était montré de bonne heure, et allait prendre un développement rapide par la résolution du tuteur de le placer à Genève, dans un établissement particulier d'éducation, plus renommé pour l'instruction supérieure qu'on y recevait, que pour les principes de piété dont l'absence n'était que trop sensible. Albert était donc depuis trois ans dans ce pensionnat, au moment où commence ce récit, et il venait chaque année, durant ses vacances, passer quelques semaines auprès de sa sœur et de ses cousins Deluze. On était donc à la fin des vacances de Pâques, qu'Albert n'avait employées qu'à lire de mauvais livres, parcourir les champs et les bois, ou pêcher dans la rivière voisine; le lendemain il devait repartir pour son pensionnat. Les deux familles Gérard et Deluze se trouvaient logées, l'une dans le village principal, l'autre au hameau.

Georges, Eugène et Annette étaient les trois enfants de M^{me} Deluze, sœur aînée de M^{me} Gérard. Elle était elle-même la veuve d'un réfugié français, mort deux ans auparavant. Georges Deluze, âgé actuellement de 28 ans, avait appris la profession de son père, celle de charron, et lui avait succédé en s'établissant au hameau. Dans sa tournée d'ouvrier, quelques années auparavant, il avait suivi les cours d'instruction donnés gratuitement aux ouvriers, dans une grande ville de France; quelques amis chrétiens l'avaient évangélisé, et la parole du salut avait porté ses fruits dans son âme. Eugène et Annette n'avaient jamais quitté la maison paternelle. Cette dernière était d'une santé

très délicate ; elle avait déjà essayé plusieurs maladies qui, parfois, avaient mis sa vie en danger. Mais le Berger, qui appelle *ses brebis nom par nom*, avait de bonne heure pris le cœur de la petite Annette, dont la jouissance presque unique était de lire sa Bible, qu'elle portait toujours avec elle ; c'était dans ces dispositions-là que Georges l'avait trouvée à son retour de France, et Susanne Gérard, en perdant sa mère, s'estimait heureuse de posséder une petite cousine qui, toute jeune qu'elle était, lui devenait une amie et une sœur dans la foi. Nous connaissons déjà les dispositions d'Eugène. Depuis quelque temps, Susanne et Georges employaient le dimanche, après l'heure des services religieux, à réunir quelques enfants des deux sexes dans une chambre de la maison habitée par Susanne, pour leur parler de cette grâce de Dieu qui avait porté le Père à donner pour des pécheurs son Fils unique, et de cet amour de Jésus qui *s'est offert* volontairement *sans tache* à Dieu, pour satisfaire parfaitement, *par le sacrifice de Lui-même*, à la justice de Dieu au sujet du péché. C'était donc à cette école du dimanche que se rendaient Eugène et Annette Deluze. Après le chant d'un cantique, Susanne Gérard fit réciter les portions de l'Écriture apprises par les enfants ; après quoi Georges Deluze fit une courte prière pour implorer le secours du Seigneur et sa bénédiction sur sa Parole, et prenant pour sujet de sa leçon biblique l'un des passages récités un instant auparavant, il commença ainsi : (Je me contenterai de donner un très court extrait de cette leçon.)

« *Jésus donc leur parla encore, disant : Je suis la lumière du monde ; celui qui me suit, ne marchera pas*

dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie » (Jean VIII, 12).

« Il y a, mes enfants, une grande analogie entre les effets produits par la présence de la lumière céleste dans nos cœurs, quand nous croyons la Parole de Jésus, et que nous le recevons comme un parfait Sauveur pour nos âmes, et les effets de la lumière naturelle ou du grand jour, si vous aimez mieux. Voyez, par exemple, si nous sommes privés de la lumière du jour, et dans une complète obscurité, une nuit noire, comme on dit, nous ne pouvons distinguer les objets qui nous environnent, nous ne discernons pas *les hommes d'avec les arbres*; et quant à nous-mêmes, impossible de voir des taches sur nos habits, ni des saletés quelconques sur notre corps, tandis qu'au grand jour tout est clair et lumineux, les choses paraissent ce qu'elles sont en réalité. Eh! bien, de même quand une âme a affaire avec le Seigneur Jésus et qu'elle l'a écouté, comme Marie, assise à ses pieds, non-seulement elle ne se trompe pas sur tout ce qui l'entoure, elle n'appelle pas *bien ce qui est mal et mal ce qui est bien*; non-seulement elle saura, comme *l'homme spirituel, qui discerne toutes choses et qui n'est discerné de personne*, reconnaître que *tout ce qui est dans le monde, la convoitise de la chair, la convoitise des yeux et l'orgueil de la vie n'est pas du Père, mais est du monde* (1 Jean II, 16), mais encore et surtout elle se juge elle-même, elle voit le mal qui est attaché à elle, le péché de sa propre nature, et les fruits que ce péché a dû nécessairement produire tout le long de sa vie. Elle reconnaît avec la Parole de Dieu, et en se l'appliquant à elle-

même, que toute l'imagination des pensées du cœur des hommes est mauvaise dès leur jeunesse (Genèse VIII, 21), mais elle reconnaît aussi avec joie et allégresse que le Dieu de miséricorde et de sainteté a trouvé un remède à cet état de choses, en se satisfaisant d'abord Lui-même et se glorifiant par la condamnation du péché dans la chair, sur la croix du Seigneur Jésus, et en venant au-devant des besoins et du triste état du pécheur, par cette même croix du Calvaire, puisque Dieu était en Christ, réconciliant le monde avec Lui-même, et n'imputant point aux hommes leurs offenses (2 Cor. V, 19). Je pourrais encore ajouter que dans l'obscurité on ne distingue ni la nature, ni la couleur, ni la forme des objets, tandis qu'à la lumière vous reconnaissez si vous avez sur vos habits une tache d'huile ou une tache d'encre, si tel objet est rond ou carré, vert, bleu ou rouge, s'il est de bois, de fer ou d'autre matière. Si donc vous êtes en relation avec le Seigneur Jésus, s'il vous est cher et précieux, vous aurez la lumière de la vie et vous reconnaîtrez aussi en vous quels sont les vrais caractères du mal que vous avez apporté en naissant; si c'est orgueil, avarice, envie, convoitise, paresse, mensonge, etc., vous les lui confesserez comme à Celui seul dont le sang nous purifie de tout péché, et par son Esprit demeurant en vous, la force vous sera donnée de résister au mal et de vous coller fortement au bien, et tout cela parce qu'Il aime ses chères brebis, qu'Il les soigne tendrement et qu'en leur communiquant sa vie, par son Esprit, Il les veut semblables à Lui-même, les préparant, au moyen de sa Parole, pour les présenter sans tache et irréprochables à son Dieu et Père. »

Après diverses courtes exhortations faites par Geor-

ges, Susanne fit chanter une hymne aux enfants, en conduisant elle-même le chant; puis la leçon s'étant terminée par la prière, chacun se retira, avec le conseil donné par Susanne aux jeunes filles de se rendre chacune immédiatement chez soi, d'y repasser avec leur Bible tout ce qu'elles venaient d'entendre, car elle avait appris qu'il y avait une danse ce soir-là au village voisin, et elle voulait leur épargner la tentation de s'y rendre. En passant près de moi, j'entendis la voix d'Annette s'adresser à une jeune fille plus âgée qu'elle et marchant à ses côtés : « *C'est pourtant bien vrai, ce que nous a dit aujourd'hui mon frère Georges! ne trouves-tu pas, Louise?* » Un *oui* à peine sensible fut la seule réponse qu'elle obtint.

Vers le soir, je me trouvais sur la grande route, lorsque je vis venir plusieurs jeunes gens très-animés, se rendant à la danse du village voisin; ils étaient suivis de quatre ou cinq des jeunes filles de l'école du dimanche, dans le nombre desquelles se trouvait cette même Louise Richon, à qui Annette s'était adressée quelques instants auparavant. Si Georges et Susanne avaient compté sur des résultats immédiats de leur travail, ils eussent été bien désappointés à cette vue; mais ils désiraient ne compter que sur le Seigneur et marcher par la foi, en semant la semence de la Parole divine; ils avaient pour eux cette promesse : « *Ceux qui sèment avec larmes, moissonneront avec chant de triomphe* » (Ps. CXXVI, 5).

Les choses suivirent leur cours ordinaire, et cinq mois plus tard, les vacances d'automne ramenèrent, vers la fin de septembre, Albert Gérard auprès de sa sœur. Il les passa avec son indépendance habituelle,

sans se faire souci ni conscience d'aucun de ses actes ; il était du nombre de ceux dont l'Écriture dit : « La crainte de Dieu n'est point devant leurs yeux » (Ps. XXXVI, 1). Albert devait rentrer à Genève le samedi 1^{er} novembre, mais le jeudi, avant-veille de son départ, Annette se trouvant sérieusement indisposée, il fit à la hâte ses préparatifs pour partir le lendemain, avançant ainsi d'un jour son retour au pensionnat. « Car, se disait-il tout haut à lui-même, dans un langage peu convenable, ça me chiffonne l'esprit d'être tête à tête avec des gens qui soignent des malades ; ils ont toujours une mine allongée d'un mètre. » Il faisait ainsi allusion à Susanne, qui, sachant que sa tante Deluze était fort occupée d'un autre côté, était allée lui offrir ses services pour lui aider à soigner Annette. Le soir, en rentrant au logis, sa sœur lui dit : « Ne veux-tu pas, Albert, faire tes adieux chez nos parents Deluze ; cela ferait un si grand plaisir à la pauvre petite Annette qui me paraît si malade ! »

— Impossible, Susanne, ce soir je suis trop fatigué et j'ai sommeil, et il me faudra partir demain de grand matin et faire quelques lieues à pied, pour atteindre la première station du chemin de fer. Excuse-moi auprès de la tante et d'Annette.

Huit jours étaient à peine écoulés qu'Albert recevait à Genève une dépêche télégraphique, portant en substance qu'Annette n'ayant plus que quelques instants à vivre, il devait se hâter d'arriver, s'il voulait la revoir vivante. — Que c'est donc *embêtant*, dit-il tout haut, ma cousine Annette aurait bien dû s'arranger pour mourir dans un autre moment que celui-ci ! Ah ! que c'est *vexant* !

(à suivre.)



Celui qui ne se lasse pas.

Un adieu à l'année 1863.

Entre les traits aimables qui distinguent la Bible de tous les autres livres, aucun n'est plus remarquable que la provision de consolation qu'elle contient et qu'elle procure. C'est le livre du pauvre, du malade, de la veuve, de l'orphelin, livre d'autant plus approprié à leurs circonstances, que ces personnes sont plus entièrement dénuées et angoissées. Oui, il en est ainsi. La Bible est le livre de Dieu, et Dieu est « le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation. » Quand le Fils de Dieu était sur la terre comme l'humble Fils de l'homme, ce fut un temps de consolation pour

les fils de la douleur, comme il n'y en avait jamais eu depuis que, par l'introduction du péché, la douleur avait commencé son règne et que les larmes avaient commencé à couler. Envoyé pour guérir ceux qui ont le cœur froissé; pour publier aux captifs la délivrance et aux aveugles le recouvrement de la vue; pour mettre en liberté ceux qui sont foulés, il allait de lieu en lieu accomplissant son œuvre d'amour. Les malades, les aveugles, les boiteux, les sourds, par tout le pays d'Israël — tous ceux qui souffraient de quelque manière que ce fût, entendaient parler de sa renommée et éprouvaient son pouvoir de guérison et de consolation. Cela continua durant tout son ministère et lorsque, tout juste avant son terme, il parlait à ses disciples de Celui qui viendrait à eux et qui demeurerait en eux, lorsqu'il les aurait quittés et qu'il serait retourné à son Père, quel nom donna-t-il à cet Esprit béni? Le Saint-Esprit, *le Consolateur*. Or, le Saint-Esprit est le véritable auteur de la Bible. Des hommes furent employés par lui pour l'écrire et ainsi nous avons les livres de Moïse, les épîtres de Paul, etc.; mais tous ces écrivains étaient de « saints hommes de Dieu qui ont parlé ou écrit, étant poussés par l'Esprit saint. » C'est par le moyen de ce livre béni, que le Saint-Esprit remplit l'office de consolateur. Il y a un long chapitre (Es. XL), qui commence ainsi : « Consolez, consolez mon peuple, dira votre Dieu. » Du commencement à la fin, il est plein de consolation pour le pauvre peuple d'Israël et aussi pour les pauvres âmes affligées en quelque lieu qu'elles soient. C'est dans ce même chapitre, verset 28, que l'Éternel demande : « Ne sais-tu pas et n'as-tu pas entendu que le Dieu d'éter-

nité, l'Eternel, a créé les bornes de la terre? Il ne se lasse point, et ne se travaille point, et il n'y a pas moyen de sonder son intelligence. »

Chers lecteurs, avez-vous jamais vu quelqu'un tomber en défaillance? Il serait plus facile à des personnes plus âgées de répondre à cette question; cependant beaucoup d'entre vous peuvent déjà avoir été témoins de cette pitoyable forme de la faiblesse humaine. Quelqu'un accablé par une mauvaise et inattendue nouvelle; ou, exténué peut-être par un travail long et pénible, ou encore, victime d'un accident affreux ou d'une grave maladie, tombe dans cet état de complète prostration. L'œil ne peut plus voir, la main ne peut plus saisir, le pied ne peut plus se mouvoir, le corps ne peut plus se soutenir et reste, ainsi que l'esprit, dans cet état d'incapacité et d'insensibilité totales, jusqu'à ce que l'évanouissement passe de lui-même, ou que le patient en soit tiré par les efforts de ses alentours. Hélas! j'ai vu de pauvres enfants pleurer, lorsque leur mère s'était évanouie. Une extrême douleur est souvent la cause de l'évanouissement. Même l'homme le plus robuste, après avoir lutté contre la souffrance ou le travail jusqu'à en être épuisé, peut tomber en défaillance. Mais il est un Être, qui ne se lasse point et ne peut jamais défaillir. « Le Dieu d'éternité, l'Eternel, qui a créé les bornes de la terre? Il ne se lasse point, et ne se travaille point. » Pourquoi la Bible nous dit-elle cela? Nous allons le voir.

D'abord, je dois vous dire que l'âme peut défaillir aussi bien que le corps et que, souvent même, l'âme peut défaillir et non pas le corps. Ce peut être un langage figuré, de dire que l'âme se lasse, mais aucune

figure n'est plus commune et plus expressive. Voyez ce jeune homme. Il a des leçons à apprendre, une certaine portion de connaissances à acquérir dans un certain temps. Peut-être est-ce pour obtenir un prix, ou subir avec honneur quelque examen important, ainsi, sans doute, que plusieurs de mes lecteurs le savent assez, surtout à ce moment de l'année. D'abord, le jeune homme se met à l'œuvre avec ardeur, confiant dans le succès et faisant des efforts pour l'assurer. Mais il rencontre des difficultés auxquelles il ne s'attendait pas. Les leçons sont plus difficiles et plus longues qu'il ne croyait, et demandent plus de temps et plus de peines qu'il ne pensait. Il commence à se lasser d'une attention aussi soutenue et trouve des prétextes pour distraire une heure ici, une demi-heure là, de son travail. Bientôt il s'aperçoit que d'autres l'ont devancé; peut-être tel de ses camarades qu'il méprisait comme moins habile que lui, par une constante persévérance, l'a surpassé de beaucoup. Cela l'excite pour un instant à de nouveaux efforts, mais il se lasse bientôt et finit par trouver qu'il est inutile de se donner tant de peine, et il perd tout espoir et tout courage, cesse de travailler et s'abandonne à l'inaction et au désespoir. Eh bien, alors, c'est l'esprit qui a défailli. Or, c'est là une sorte de défaillance, que le maître et les parents ont à combattre.

Prenez un autre cas. Un jeune homme, qui a des parents pieux et qui, selon toute apparence, a été converti à Dieu, entre dans le monde, comme chacun doit le faire tôt ou tard. D'abord, sa conscience est délicate, ses impressions vives, et peut-être même, à ce qu'il croit, ses résolutions fermes. Il lit assidûment sa Bible,

il se retire constamment pour prier, cultive des relations avec les enfants de Dieu et paraît être une plante plantée par la main du Père. Ces belles apparences peuvent durer quelque temps; mais le jeune homme trouve que tout ce qui l'entoure est bien différent de la maison qu'il a laissée. Plus de regards expressifs de sa mère, plus d'accents pénétrants de son père, presque plus de temps pour le recueillement. Il y a ceci à voir et cela à apprendre et ceux qui l'entourent font l'œuvre du tentateur. D'abord, il en est choqué, il écrit à la maison ce qu'il voit et ce qu'il entend, espère ne jamais ressembler à ses compagnons de bureau ou de collège, peut-être prie-t-il dans ce but. Mais ce n'est que pour un temps. Sur ces entrefaites, la visite inattendue d'un ami chrétien réveille en lui le sentiment de sa conduite et lui rappelle combien il s'est éloigné de ses goûts et de ses habitudes d'autrefois, pour se conformer à tout ce qui l'entoure journellement. Ce réveil excite en lui un nouveau zèle. Il recommence à lire soir et matin sa Bible, qu'il ne lisait plus que le dimanche; il essaye aussi de trouver du temps pour prier avant de quitter sa chambre et avant d'aller se reposer. Mais tout cela n'est que l'effort inquiet d'une conscience mal à l'aise et non l'expansion sincère d'un cœur animé de gratitude et d'amour; d'un cœur rendu *humble* aussi bien que reconnaissant par le sentiment du pardon d'un Père et de l'amour d'un Sauveur. Ses efforts pour tranquilliser sa conscience ne peuvent durer longtemps. Bientôt, le malheureux jeune homme trouve que la forme même de la prière ne fait qu'augmenter son malaise et il la met bientôt de côté. La tentation l'enveloppe et après avoir d'abord refusé, puis

résisté, il commence à raisonner, à parlementer, à s'excuser et finalement à goûter du plaisir défendu, à se joindre à ce dont, naguère, la seule vue l'indignait. Il succombe au jour de la bataille et devient la proie facile du grand destructeur des âmes. C'est ce que l'Écriture appelle être « découragés, las dans vos âmes. » « Les jeunes gens se lassent et se travaillent, même les jeunes gens d'élite tombent sans force. Mais ceux qui s'attendent à l'Éternel, prennent de nouvelles forces; les ailes leur reviennent comme aux aigles: ils courront, et ne se fatigueront point; ils marcheront, et ne se laisseront point. »



Achaz.

2 Rois XVI; 2 Chron. XXVIII; Esaïe VII.

La foi et la piété ne se transmettent pas de père en fils : nous ne naissons pas croyants et enfants de Dieu ; il faut pour cela être nés de nouveau, être nés de Dieu (Jean I, 12, 13). Le sujet que nous devons traiter aujourd'hui est une preuve frappante de cette vérité. Achaz, fils du pieux Jotham et père du fidèle Ezéchias, fut le plus méchant roi de tous les descendants de David qui régnèrent en Juda. Son règne ne fut qu'une suite non-interrompue de péchés et de crimes de tout genre : alors même, comme le dit l'Écriture dans cet énergique résumé qu'elle fait de sa vie, « alors même, qu'on l'affligeait, il continuait toujours à pécher *de plus en plus* contre l'Éternel ; C'ÉTAIT TOUJOURS LE ROI ACHAZ.

Il monta sur le trône à l'âge de vingt ans, et régna seize ans à Jérusalem. Il semble qu'il avait choisi pour modèles de sa conduite les plus méchants rois d'Israël, et même qu'il affectait de les surpasser en méchanceté. Il s'adonna tout entier à l'idolâtrie : il introduisit en Juda le culte de Bahal, qui avait été aboli dans le pays d'Israël. Et, chose plus horrible encore, il fit des encensements dans la vallée des fils de Hinnom, et brûla ses fils par le feu, selon les abominations des nations cananéennes que l'Éternel avait déposées devant les fils d'Israël. Ces horribles sacrifices avaient lieu en l'honneur de Moloc, divinité des Hammonites, appelée aussi Milcom et Malcam. C'était une affreuse idole, à forme humaine et à tête de bœuf; une statue creuse que l'on chauffait et dont les bras étendus et brûlants recevaient de pauvres enfants que leurs parents barbares lui offraient et qui étaient ainsi consumés vivants. Salomon, séduit par ses femmes païennes, avaient le premier introduit à Jérusalem cet exécration culte (1 Rois XI, 5), en dépit de la loi de Moïse, qui punissait de mort une semblable idolâtrie (Lévit. XX, 2).

N'est-ce pas affreux, mes chers lecteurs, que des hommes aient pu être assez abandonnés à leur sens réprouvé pour commettre de telles atrocités, et pour les commettre en croyant être agréables à leurs dieux? Et que dire, que penser, quand on voit ces actes d'une religion inhumaine, imités par le peuple qui était honoré de la connaissance du seul vrai Dieu et de sa sainte Parole? N'êtes-vous pas heureux, chers jeunes amis, et ne devriez-vous pas être reconnaissants envers le Seigneur, de ce qu'il vous a appelés à l'existence dans des temps bien meilleurs; de ce que, au lieu d'avoir

affaire avec l'épouvantable culte de Moloc, vous avez des parents qui vous aiment et, à votre portée, un Sauveur qui chérissait les petits enfants, les prenait entre ses bras pour les bénir? Oh! comme à votre tour vous devriez l'aimer!

Jéhovah, le Dieu d'Israël, voyait tous ces forfaits et ne pouvait pas les laisser sans jugement: le premier instrument, dont Il se servit pour frapper le méchant Achaz, fut Retsin, roi de Syrie, qui le vainquit dans une bataille, et emmena prisonniers plusieurs habitants de Jérusalem. Il s'empara aussi d'Elath, ville et port sur la mer Rouge, que Joram avait perdue (2 Rois VIII, 20), que Hosias avait reconquise et rebâtie (2 Rois XIV, 22). Retsin en expulsa les Juifs et y établit une colonie syrienne. Puis Dieu employa aussi le roi d'Israël, Pékach, comme une verge pour châtier Achaz, qui fut vaincu dans une sanglante bataille, où il perdit cent-vingt mille vaillants hommes, « parce qu'ils avaient abandonné l'Eternel, le Dieu de leurs pères. » Et les fils d'Israël emmenèrent captifs, de leurs frères, deux cent mille personnes, femmes et enfants; mais à l'instance sollicitation du prophète Oded, tous ces prisonniers, après avoir été vêtus, chaussés, restaurés, furent ramenés par les Israélites à Jéricho, auprès de leurs frères. Retsin et Pékach s'allièrent ensuite pour venir assiéger Jérusalem, pendant que, d'un autre côté, les Edomites et les Philistins ravageaient les états d'Achaz, s'emparaient de ses forteresses, et dépouillaient tous ceux qu'ils rencontraient. « Ainsi l'Eternel avait abaissé Juda, à cause du roi Achaz, parce qu'il avait relâché tout frein en Juda, et s'était entièrement adonné à pécher contre l'Eternel. »

Dans ces déplorables circonstances, Dieu pensait encore à la postérité de David : Il envoya vers le malheureux roi le prophète Esaïe, pour lui dire de ne pas perdre courage, et lui annoncer que les projets de ses ennemis seraient dissipés, que dans peu ils seraient eux-mêmes détruits ; et que si lui, Achaz, avait encore des doutes au sujet de cette promesse, il n'avait qu'à demander un signe de l'Eternel, son Dieu, soit sur la terre, soit dans le ciel, et que ce signe lui serait immédiatement accordé en confirmation de la parole du Seigneur. Mais l'impie Achaz ne croyait ni aux prophéties, ni aux délivrances miraculeuses. Il avait mis toute sa confiance dans le roi d'Assyrie, avec lequel, malgré toutes les représentations du prophète, il allait traiter alliance. Il répondit donc, avec une feinte apparence de crainte de Dieu, qu'il se garderait bien de demander un miracle, puisque ce serait tenter l'Eternel, ce que la loi défendait (Deut. VI, 16). Mais le véritable objet de sa crainte, c'était justement de recevoir ce signe qui l'aurait alors obligé de s'attendre à Dieu seul et d'abandonner l'alliance assyrienne.

Là-dessus, Esaïe dit à ceux de la maison de David que cet indigne mépris de la bonté de Dieu ne l'empêcherait pas de donner à son peuple un signe qui lui ferait connaître pourquoi il ne voulait pas que l'ennemi réussît à exterminer la famille de David. » Voici, dit-il ; une vierge sera enceinte, et elle enfantera un fils, et elle appellera son nom EMMANUEL. » C'était là en même temps une prophétie qui fut parfaitement accomplie sept-cent-cinquante ans plus tard, lorsque, pour le salut de son peuple, *Jésus*, fils de la vierge Marie, naquit à Bethléhem. Ce n'est proprement qu'à lui que con-

vient le nom d'*Emmanuel*, qui signifie *Dieu avec nous* (Matth. I, 23). Or, comme ce Sauveur, ce Messie, devait être un descendant de David, selon la chair, il fallait donc que, jusqu'à sa naissance, les descendants de David habitassent dans le pays de Juda; c'est pourquoi le même prophète appelle la Judée : « le pays d'*Emmanuel* » (Es. VII, 14; VIII, 8).

Achaz regardait comme une folie de mettre sa confiance en Dieu pour être secouru et, d'accord avec son peuple incrédule, il trouvait beaucoup plus sage et plus sûr de demander du secours à Tiglath-Piléser, roi d'Assyrie. Celui-ci y consentit et fonda sur les ennemis de Juda. Il prit la ville de Damas, capitale de la Syrie, dont il transporta les habitants, et fit mourir le roi Retsin. Achaz alla rendre visite au vainqueur et lui fit hommage des trésors du temple et du palais de Jérusalem. Frappé de la beauté d'un autel d'idoles qu'il vit à Damas, il en envoya le modèle au souverain sacrificateur Urie, et lui enjoignit d'en faire construire un semblable pour le mettre à la place de l'autel d'airain, dans le parvis du temple; et il ordonna que tous les sacrifices y fussent offerts. Jadis, Hазaria s'était opposé au roi Hozias, qui voulait offrir des parfums dans le temple; son successeur Urie, moins fidèle à son Dieu, fit, par une lâche complaisance, tout ce qu'Achaz exigea de lui. Attaqué bientôt par le même Tiglath-Piléser, en qui il s'était confié, Achaz dépouilla la maison de l'Éternel, pour éloigner son ennemi; et le malheureux, au lieu de reconnaître que c'étaient ses péchés qui attiraient ces jugements, sacrifia aux dieux de Damas qui l'avaient frappé, et il dit : Puisque les dieux des rois de Syrie les aident, je leur sacrifierai

afin qu'ils m'aident aussi. Et ils servirent à le faire tomber, ainsi que tout Israël. Et Achaz prit tous les vaisseaux de la maison de Dieu et les coupa en morceaux, et il ferma les portes de la maison de l'Éternel, et se fit des autels partout ailleurs : l'on ne vit plus qu'idolâtrie dans tout le pays.

Vous voyez, chers enfants, dans la lamentable histoire de ce roi, jusqu'à quel degré de dépravation et d'impiété, l'on peut être entraîné, quand on s'éloigne du Seigneur et qu'on méprise sa parole. Cependant, les prophètes Esaïe et Michée ne cessaient de prononcer contre Jérusalem et Juda de redoutables menaces. Elles demeuraient inutiles : de faux prophètes, plus nombreux et plus agréables, flattaient les goûts du roi et de la multitude (voir Mich. III, 3-12), et Achaz, prenant plaisir à leurs voix séductrices, mourut au milieu de ses iniquité.

Il en sera de même pour ce monde : dans les derniers temps, il viendra des moqueurs et des prophètes de mensonge ; on dira : « Paix et sûreté ! » et la ruine surviendra. Prenez donc garde, chers amis. Pour être vraiment en sûreté, attachez-vous à Celui qu'Esaïe annonçait comme devant naître d'une vierge, à Jésus-Emmanuel, le seul Sauveur, le parfait Sauveur.

QUESTIONS SUR « ACHAZ. »

1. Qui succéda au pieux Jotham ?
2. Que fut sa vie et son règne ?
3. A quel âge monta-t-il sur le trône, combien d'années régna-t-il, à quel âge mourut-il ?
4. A quels péchés s'adonna-t-il surtout ?
5. Que fit-il dans la vallée des fils de Hinnom ?
6. Qu'était-ce que Moloc ?

7. Quelle espèce de victimes lui sacrifiait-on ?
8. De qui Dieu se servit-il d'abord pour punir Achaz ?
9. Puis, qui est-ce que Dieu employa dans le même but ?
10. Cependant Dieu oubliait-il la postérité de David ?
11. Qui envoya-t-il vers Achaz assiégé dans Jérusalem ?
12. Qu'est-ce que le prophète Esaïe offrit à Achaz ?
13. Que répondit Achaz et quelle était la vraie cause de son refus ?
14. Quel signe annonça Esaïe de la part de Dieu ?
15. Qu'était en même temps ce signe ?
16. Comment et quand cette prophétie fut-elle accomplie ?
17. En qui se confiait Achaz ?
18. Que vit-il à Damas et quel ordre donna-t-il à Urie ?
19. Que lui fit Tiglath Pilésér et comment chercha-t-il à l'éloigner ?
20. Que nous montre la triste histoire d'Achaz ?
21. Quels prophètes dénonçaient les jugements de Dieu au peuple de Juda ?
22. Pour être vraiment en sûreté, à qui faut-il s'attacher ?

Frères et sœurs.

(SUITE DE LA PAGE 264.)

— Qu'y a-t-il donc, et qu'est-ce qui est si *vexant* ? demanda M. le Directeur, qui entra en ce moment dans la salle.

Albert lui tendit le télégramme, et M. le Directeur en ayant pris connaissance, ajouta : « Eh ! bien, jeune homme, votre devoir est de partir, puisque vos parents vous réclament. »

— Mais, Monsieur, immédiatement après la rentrée,



et à l'époque où les cours ont déjà recommencé, l'absence d'une seule séance nuira beaucoup à mes études et pourrait me faire manquer mes examens !

— Peut-être oui, peut-être non, suivant votre assiduité aux leçons, et vos dispositions pour l'avenir.

— Je crois que je vais écrire à ma sœur, qu'il y a absolue impossibilité pour le moment.

— Comme vous voudrez.

Depuis le départ d'Albert, l'état d'Annette n'avait fait qu'empirer ; M^{me} Deluze, désolée, voyait avec brisement de cœur venir le moment fatal où elle devrait se séparer de sa chère enfant. Susanne ne quittait presque pas le chevet du lit de la malade qui, toute faible qu'elle fût, laissait de temps à autre sortir de ses lèvres des paroles de consolation pour ses parents affligés, et des expressions pleines d'une joyeuse espérance

d'être bientôt auprès de Jésus. Georges entrait fréquemment dans la chambre, demeurait un moment silencieux, ou s'agenouillait sans mot dire au pied du lit, puis retournait à son travail et à ses ouvriers. Eugène ne cessait de pleurer.

— Ne pleure pas, cher Eugène, lui disait Annette de sa voix mourante, le Seigneur Jésus est toujours vivant, je vais le voir Lui-même!..... Tes péchés ont été effacés par son sang aussi bien que les miens;..... ne veux-tu pas le croire et Lui donner ton cœur?

Il y avait donc une semaine que cet état de choses durait, lorsqu'un soir le médecin en arrivant reconnut des symptômes alarmants, précurseurs du départ, et déclara ouvertement aux parents que la malade n'atteindrait pas la fin du jour suivant, « à moins, » ajouta-t-il, « qu'une crise subite n'amène un résultat tout différent; mais il y a quatre-vingt-dix-neuf chances contre une qu'elle succombera. »

— A moins, reprit à son tour Susanne à demi-voix, que le Seigneur n'y mette la main, et cette chance-ci vaut mille fois mieux que les quatre-vingt-dix-neuf autres.

— C'est vrai, Mademoiselle, c'est vrai ce que vous dites-là, répondit le docteur, en prenant son chapeau pour partir.

La nuit se passa dans une attente pénible et dans une continuelle alternative de crainte et d'espérance. Dès le matin, cependant, sur le conseil de Georges, on expédia à Albert la dépêche citée plus haut. Mais, dans le courant de la journée, après un état d'insensibilité voisin de la léthargie, Annette sembla se réveiller d'un long sommeil : elle rouvrit les yeux, prononça quel-

ques paroles et demanda à boire. Selon toute apparence, la crise dont avait parlé le docteur venait de se terminer et amenait après elle la réponse de Dieu aux demandes de la foi de Georges et de Susanne. Vers le soir, on reçut de Genève la lettre d'Albert en réponse à la dépêche du matin, mais au milieu des préoccupations, elle passa presque inaperçue.

— J'ai été bien près du ciel, disait Annette, quand elle put parler librement, j'aurais bien voulu m'y trouver tout à fait et ne pas revenir; mais puisqu'Il l'a voulu ainsi, je suis contente à cause de vous. Je me rappelle un peu les paroles que j'ai lues un jour : c'est à peu près comme ceci, n'est-ce pas, bonne Susanne : *Soit que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes au Seigneur* (Rom. XIV, 8). Un signe affirmatif fut la réponse de Susanne. Dès lors, un mieux sensible se montra dans l'état de la malade; de jour en jour, les progrès étaient manifestes, et quelques semaines plus tard, Annette était en pleine convalescence.

Vers la fin de l'hiver, en mars 1863, Susanne reçut de son ancienne maîtresse d'apprentissage à Genève, une lettre, dont la lecture la fit pâlir subitement; elle dut s'asseoir près de s'évanouir, à la nouvelle inattendue qui lui était donnée : son frère Albert avait éprouvé un grave accident qui avait mis sa vie en danger, et la bonne Madame Martin paraissait surprise que son ancienne apprentie Susanne Gérard, qu'elle avait toujours fort aimée, n'eût pas encore paru à Genève pour s'assurer de l'état de son frère et l'encourager par sa présence, puisqu'il y avait déjà quinze jours que l'accident était arrivé. Et comme cette dame demeurait actuellement dans le voisinage du pensionnat, elle pouvait af-

firmer à Susanne que le Directeur avait écrit immédiatement à la famille d'Albert. Tout en se demandant comment il se faisait qu'elle n'en eût rien su, Susanne se rendit chez son tuteur pour lui montrer cette lettre; et alors tout fut expliqué. M. le Directeur, soit par prévention contre la piété de Susanne, soit pour tout autre motif, avait écrit dans le premier moment au tuteur des enfants, à peu près en ces termes : « Albert était tombé du toit d'un hangar, s'était fracturé un bras, et fait une blessure à la tête, mais il était bien soigné à l'infirmerie du pensionnat, et *l'on aurait soin d'envoyer plus tard au tuteur la note des frais, etc. etc.* » Cette lettre était parvenue au tuteur au moment où il revenait d'un repas de noces, et où sa tête ne possédait pas toute la lucidité désirable; il avait dès lors complètement oublié d'en faire part à Susanne. Celle-ci ne balança pas sur ce qu'elle avait à faire; elle prit ses arrangements avec ses pratiques en vue d'une absence de quelques jours, et se mit en route pour Genève.

Nous la laisserons arriver auprès de son frère et nous reviendrons en arrière parler d'un autre sujet. Louise Richon, cette élève de l'école du dimanche, dont j'ai déjà dit un mot et que j'avais rencontrée l'année précédente se rendant à une danse, avait pris un refroidissement à la suite de cette jouissance toute mondaine; elle en avait d'abord été fort malade, et quoiqu'il y eût plus tard des jours meilleurs, elle ne s'était jamais complètement rétablie et avait eu dès lors une santé fort languissante. Mais au commencement de l'hiver, au moment où Annette elle-même entrait en convalescence, l'état de Louise Richon parut

s'aggraver, et l'on put déjà prévoir que, dans un avenir plus ou moins rapproché, elle succomberait. Aussi l'ardent désir d'Annette était de pouvoir bientôt sortir pour aller visiter son amie Louise, et lui parler de l'amour du Seigneur; mais on ne le lui permit que lorsqu'on jugea qu'elle était assez forte, et quand l'air extérieur se fut beaucoup radouci. Elle en parla donc à Georges un jour de la fin de janvier. — C'est peut-être pour cela que je ne suis pas délogée au mois de novembre! Le Seigneur voulait sans doute que je pusse encore parler à ma chère Louise de ses compassions et de sa miséricorde!

— N'y a-t-il pas un peu de présomption dans ce que tu dis là, petite sœur? demanda Georges, et penses-tu que personne autre que toi ne serait capable d'annoncer l'évangile à Louise?

— Oh! je ne dis pas cela, répondit-elle en baissant la tête, mais tu sais, Georges, que Louise m'a toujours dit qu'elle m'aimait plus que ses autres amies, et quand on aime quelqu'un, on est bien mieux disposé à écouter ce qu'il a à nous dire, et on le reçoit bien mieux.

— Eh! bien, soit; puisqu'il en est ainsi, va donc vers Louise, et que la bénédiction de Dieu repose sur tes visites, ou plutôt sur la Parole annoncée par ton moyen! Mais rappelle-toi, chère enfant, que, d'un bout à l'autre, c'est l'œuvre de Dieu, que *ni celui qui plante, ni celui qui arrose ne sont rien; Lui seul donnant l'accroissement*, nous n'avons pas à nous occuper de l'instrument.

— Ah! c'est pourtant bien vrai, mon bon Georges, mais je me trouve si heureuse d'aller où je suis sûre que le Seigneur m'envoie.

Louise Richon était en effet sérieusement malade;

depuis quelque temps elle ne bougeait plus du lit. Le grand nombre de ses amies, qui l'avaient d'abord bien entourée et l'avaient presque obsédée de visites, sans lui procurer autre chose qu'un surcroît d'agitation et une augmentation de fièvre, faisaient peu à peu maintenant le vide autour d'elle et ne reparaissaient plus. Aussi manifesta-t-elle, par un sourire languissant, sa joie de l'arrivée d'Annette. Celle-ci se contenta les premières fois de témoigner sa vraie sympathie à son amie; elle ne se hâta point de parler longuement, car durant ses diverses maladies, elle avait beaucoup appris elle-même auprès du Seigneur et son jugement s'était formé; elle raccourcit même ses visites autant que cela pouvait se faire pour ne pas fatiguer Louise. Mais à la troisième et à la quatrième visite, elle hasarda quelques questions, auxquelles son amie ne répondit d'abord que par monosyllabes; puis s'enhardissant quelque peu, Louise demanda elle-même à Annette de lui lire le chapitre où se trouvait le passage qui avait fait le sujet de la leçon du dimanche, quand elle s'était rendue à la danse; elle ne l'avait, disait-elle, jamais oublié et il lui était demeuré là sur la conscience. Annette s'empressa d'obéir et arrivée au verset 12^o : *Celui qui me suit ne marchera pas dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie*, Louise fondit en larmes et se couvrit la figure de ses mains, puis elle articula d'une voix plus forte que son état ne l'aurait permis : « Je suis perdue, Annette, je suis perdue!.... j'ai repoussé la lumière!.... que vais-je devenir? »

— Rassure-toi, ma chère Louise, c'est bien pour cela, c'est-à-dire parce que tu es *perdue*, que tu as ta

part dans l'œuvre du Seigneur Jésus, car Il est venu chercher et sauver *ce qui était perdu*.

— Oui, mais je l'ai repoussé, j'ai mieux aimé le monde que Lui.... Je me souviens maintenant d'un passage, cité par ton frère Georges dans une autre leçon du dimanche : *Quiconque veut être l'ami du monde, se rend ennemi de Dieu!* (Jacq. IV, 4).... Pense un peu, Annette.... quelle épouvantable position!.... *ennemi de Dieu!*

— Chère Louise, console-toi! cette même Parole de vérité nous affirme aussi que Jésus par sa croix a *tué l'inimitié*, et que nous, qui étions *ennemis*, avons été réconciliés avec Dieu par la mort de son Fils (Eph. II, 16; Rom. V, 10).

— Crois-tu, Annette, que je puisse avoir part à cette réconciliation?.... Oh! quel bonheur ce serait pour moi, si je n'avais plus rien à craindre de Dieu, si j'étais sauvée et réconciliée! mais serait-ce bien vrai!.... Il faut bien que je le croie, puisqu'Il l'a dit....

— Et, surtout, puisqu'Il l'a fait, ajouta Annette, oui, fait une seule fois pour toujours et pour tous les pécheurs. *Quiconque croit, est justifié de tout de la part de Dieu; c'est Dieu qui justifie; car Christ a réellement porté nos péchés en son corps sur le bois, Il les a cloués avec Lui et les a ensevelis avec Lui, pour que Dieu ne les trouve plus sur nous; Il les a emportés dans une terre inhabitable, comme l'a fait en figure un certain bouc, dont mon frère Georges nous a parlé dimanche dernier et dont je ne me rappelle plus le nom. Après cela, Dieu a ressuscité son Fils d'entre les morts et l'a reçu à sa droite, comme preuve qu'Il a bien accompli tout ce que Dieu lui avait donné à faire, et que le salut*

est complet pour tout croyant. Mais pour cette fois, j'ai assez parlé, je crains de t'avoir bien fatiguée Adieu, ma chère Louise, prends courage, crois seulement.

Lorsque Annette retourna le surlendemain, Louise approchait rapidement du départ ; elle put encore tourner les yeux du côté de son amie, lui sourire et remuer les lèvres, comme pour parler. Annette alors s'étant baissée et ayant approché son oreille de la bouche de Louise, entendit assez distinctement ces mots : « Je suis en paix..... je vais vers Lui..... plus de péché..... sauvée..... quel amour !.... — Elle parut ensuite s'assoupir ; deux heures plus tard, elle était auprès du Sauveur. (à suivre.)



Tout n'est que vanité.

Ecclés. XI, 8 ; XII, 8.

Tout est vain, tout est périssable,
 Tout s'échappe et ne revient plus ;
 Le seul bien, toujours immuable,
 C'est d'être dans le Véritable,
 C'est de demeurer en Jésus.

Au ciel, enfant, choisis ta place,
 A Jésus donne tout ton cœur ;
 Demeure ferme dans sa grâce,
 Et marche toujours sur sa trace.
 Dans la joie et dans la douleur.



TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
Quelques paroles au sujet de la nouvelle année	4
La lumière de la vie	10
Manière de moudre le blé chez les Arabes	21
Cela est vrai, et voilà pourquoi je suis si heureux	22
Je le crois, puisque vous le dites.	24
Le jeune martyr.	25, 68
invoque-moi au jour de ta détresse	34
La maladie bénie	49, 81
L'enfant perdu et retrouvé	36
Le jeune vieillard	72
Récit authentique	87
La chute du Rossberg, en Suisse.	91
Marie, ou courte vie et heureuse mort	97
Un jeune nègre	114
Le meilleur conseiller	116
Jessica.	150, 161, 184, 215, 257, 248
Attendez de voir l'issue	158
La bonne semence répandue par une petite fille	155
L'enfant aimable et obéissant	157
Lettres aux lecteurs de la Bonne Nouvelle	177, 206, 226
Le trésor négligé	195
Frères et sœurs.	255, 257, 276
Celui qui ne se lasse pas	265

ÉTUDES BIBLIQUES.

	Pages
Le siège de Samarie.	4, 40
Encore la Sunamite et Guéhazi	65
Hazaël	75
Jéhu	104
Le roi Joas	121
Les flèches. Mort d'Elisée. Le mort ressuscité.	146
Encore quelques mots sur Elisée.	170
Amatsia, roi de Juda	197
Hozias, roi de Juda.	217
Jotham	241
Achaz	270

POÉSIES

Souvenir d'un séjour à la campagne	48
L'antique histoire	117, 139
La fontaine de Siloé.	148
Dieu le voit	169
Le père au gouvernail	212
Tout n'est que vanité	284
Quatrains et cantiques	67, 90, 158, 168, 174, 196

